

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LANGUE
ET DE
LITTÉRATURE WALLONNES



TOME 69

LIÈGE
SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES
PLACE DU XX AOÛT, 7

—
1953

Société de Langue
et de Littérature wallonnes

Local : Université de Liège

Compte chèques postaux : n° 102927

Directeur des publications :

J. WARLAND,
Rue St-Vincent, 40, Liège.

Fondée en 1856, la *S. L. W.* a pour but de cultiver la littérature et la philologie wallonnes. Elle organise des concours annuels et publie les meilleures œuvres couronnées. Ses publications comprennent notamment un *Bulletin* (69 volumes), un *Annuaire* (34 volumes), un *Bulletin du Dictionnaire wallon* (21 volumes). Elle prépare de plus un *Dictionnaire des parlers romans de la Belgique*.

Tous ceux qui s'intéressent aux dialectes de la Wallonie sont invités à lui adresser des communications ou à s'inscrire au nombre de ses membres.

Pour faire partie de la Société et recevoir les publications ordinaires de l'année, il suffit de s'inscrire au Secrétariat et de verser la cotisation annuelle de *membre affilié* (30 fr. ; étranger, 40 fr.) ou de *membre protecteur* (minimum 50 fr. ; étranger : 60 fr.).

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LANGUE
ET DE LITTÉRATURE WALLONNES
TOME 69

1870-1871

1871-1872

1872-1873

1873-1874

1874-1875

1875-1876

1876-1877

1877-1878

1878-1879

1879-1880

1880-1881

1881-1882

1882-1883

1883-1884

1884-1885

1885-1886

1886-1887

1887-1888

1888-1889

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LANGUE
ET DE
LITTÉRATURE WALLONNES



TOME 69

LIÈGE
SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES
PLACE DU XX AOÛT, 7

—
1953

INTRODUCTION

BY THE

EDITORIAL BOARD

OF THE

AMERICAN JOURNAL OF MEDICAL

EDUCATION

Volume 10 Number 1

January 1983

© 1983 by the American

Medical Education Board

ÉDITORIAL

L'économie du présent Bulletin diffère de celle des tomes précédents. Ceux-ci contenaient les rapports des jurys des concours, suivis du texte des pièces couronnées. A partir du tome 69, ces rapports ne sont plus publiés. La Société les tient à la disposition des auteurs qui voudraient en consulter les parties qui les concernent.

Les listes des pièces reçues aux divers concours et celles des résultats obtenus paraissaient autrefois dans l'Annuaire. La dernière publiée énumère les pièces reçues aux concours de 1937 (Annuaire n° 34, pp. 169-171). On trouvera en tête du présent tome 69 du Bulletin, dans la PARTIE ADMINISTRATIVE, les listes couvrant les années 1937 (résultats seulement), 1938, 1939, 1940, 1941 (pièces incorporées aux concours de 1946), 1942 à 1945 (réunies en un seul concours), 1946 (comprenant les pièces des concours de 1941), 1947, 1948, 1949 et 1950.

Ces listes ne mentionnent pas les nombreuses pièces de théâtre reçues au Concours permanent et jugées pendant les années 1940 à 1952. C'est pourquoi le rapport couvrant ces années, rédigé par N. HOHLWEIN, est publié in extenso, à la suite des listes.

Parmi les œuvres distinguées aux concours des années 1939 à 1946, un Comité de lecture (institué par la Société dans sa séance du 8 janvier 1951) a choisi les meilleures. Elles constituent la deuxième partie de ce Bulletin, intitulée TEXTES DIALECTAUX. On y trouvera notamment :

de Joseph DURBUY, quatre pièces de vers extraites de son recueil Copales èt djavês, qui a obtenu un Premier Prix au 24^e concours de 1940 ;

de Charles GEERTS, six poésies en wallon du Centre, extraites de son recueil Lès Pinchêtes, qui a obtenu un Deuxième Prix au 24^e concours de 1942-1945 ;

de Jean BOSLY, Zanzan-Sabots-d'Ôr à payis dès sotês, un conte

enfantin auquel la Société a décerné un Deuxième Prix au 19^e concours de 1942-1945 ;

d'Edgard RENARD, Dj'han l' troufleù, traduction libre en vers liégeois du conte de Grimm « Hans im Glück ». Premier Prix au 29^e concours de 1946 ;

du même auteur, Lès mây-contints, l'une de ses Adaptations liégeoises d'Horace, qui ont obtenu un Premier Prix au même concours.

Le recueil Tåvlês, de Louis LAGAUCHE, Premier Prix au 24^e concours de 1942-1945, a été publié, dans l'entretemps, par son auteur et n'est donc pas repris au présent Bulletin.

La nouvelle troisième partie de ce Bulletin s'intitule ÉTUDES ET COMMUNICATIONS. Elle est constituée, cette fois, par des Notes de Philologie et de Folklore dues à notre confrère M. DELBOUILLE, professeur à l'Université de Liège. Les deux études consacrées à La légende de Herlekin et aux Origines du lutin Pâcolèt sont le texte d'une communication qu'il a faite à la Société de Langue et de Littérature wallonnes le 11 février 1952.

J. W.

PARTIE ADMINISTRATIVE

LES CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ

CONCOURS DE 1937

Résultats

2^e Concours. Conclusions négatives.

18^e Concours. Étude descriptive. — Mention honorable à M. R. CLEFFERT, de Saive-Wandre, pour *Cir ènûlé so l'fin d'on djoû d'osté*; idem, au même, pour *Djoû d'nôvîmbe*, pour *Djoû d'orèdje*, pour *Li djoû d'l'èter'mint*, pour *So l'martchî*, pour *Li nîvaye tome*; mention honorable à M. L. MOTMANS, de Liège, pour *È l'osté*; mention honorable à M. Gui FADEUX, de Loncin, pour *À clér di leune*; mention honorable à MM. O. WILLAIN et G. DECHÈVRES, de Mons, pour *Èl dîminche dé no ducace*; mention honorable à M. A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Riv'nas*.

19^e Concours. Récit assez étendu. — Mention honorable à M. L. MARÉCHAL, de Liège, pour *Li bardakène*; mention honorable à M. A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Acwèrdances di d'vins l' temps* et pour *Li mizère da Foyon*.

20^e Concours. Fable, petit conte, etc. — Mention honorable à M. R. GROSJEAN, de Verviers, pour *Tâvlé*; mention honorable à M. L. MOTMANS, de Liège, pour *On caquèt* et pour *Anivèrsère*; mention honorable à M. A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Acoûkèdje* et pour *Li r'djèton*.

21^e Concours. Pièce lyrique. — Mention honorable à M. J. BOSLY, de Wandre, pour *Èspwér*; mention honorable à M. R. CLEFFERT, de Saive-Wandre, pour *Pol a 'ne feume*; mention honorable à M. A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Li jeû qui keûve*; mention honorable à M. L. MOTMANS, de Liège, pour *Cou qu'on d'vinrè*; troisième prix à M. Nic. MARÉCHAL, de Liège, pour *Mi p'tite tchapèle*.

22^e Concours. Cramignons. — Conclusions négatives.

23^e Concours. *Pasquèye.* — Conclusions négatives.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — Mention honorable à M. G. MAR-CHAL, de Liège, pour *Berceuses wallonnes*; mention honorable à M. A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Às tins passés* et pour *Mås d'aqwîr*.

Hors-concours. — Troisième prix à M. A. XHIGNESSE, de Liège, pour *A m' pére*.

CONCOURS DE 1938

Pièces reçues

18^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. So l' pavêye. — 2. Tot tût'lant. — 3. On vîreûs. — 4. A quarante dégrés. — 5. Li pîd-sinte. — 6. Pauves amûsemints. — 7. Li mèyeû camérâde. — 8. Li mësse. — 9. Dîre èt fé.

Jury : J. WISIMUS, L. LAGAUCHE, P. MOUREAU, *rapporleur*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Ma seûr. — 2. Contes d'ine alène. — 3. Li bèle ås dj'vès d'ôr.

Jury : H. HURARD, J. MIGNOLET, J. LEJEUNE, *rapporleur*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Contes di rawète. — 2. Li pèssimisse. — 3. Contes dèl pitite sôre. — 4. Fiësse di porodje. — 5. I n' fåt måy si vanter. — 6. Èployans-nos. — 7. Èl creûrè-t-on? — Vacances. — 9. Anfin, rintré.

Jury : G. LONCIN, L. DEFRECHEUX, J. CLOSSET, *rapporleur*.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — Ric'nohance. — 2. Li plêzîr dè viquer. — 3. Ås èfants. — 4. Ponne d'amoûr. — 5. On p'tit maçon. — 6. Ine priyîre à nosse binamé rwè. — 7. Brut d' guére. — 8. Çou qui m' brôye l'âme. — 9. Li pinseye. — 10. Priyîre. — 11. Treûs consolâcions. — 12. Amoûr. — 13. Fez tot doûs. — 14. È cir. — 15. Inmans nos. — 16. L'ome. — 17. Qwand l'osté... — 18. Li tchanson dè payîzan. — 19. Pus-ureûs. — 20. Li grand-pére èt si p'tite fèye. — 21. Ine dineûse di vèye. — 22. A 'ne pitite bâcèle. — 23. Ine istwére di pávions. — 24. À monde étir. — 25. Dimin. — 26. Li tasse sins-orèye. — 27. L'årmanac. — 28. À boneûr. — 29. Råreté. — 30. Dj'han Piére.

Jury : M. DELBOUILLE, A. CORIN, P. VAN DAMME, J. FELLER, *rapporleur*.

22^e Concours. *Cramignons.* — 1. Hah'lâdes. — 2. È vi bwès dèl Kikèpwès.

Jury : Le même que pour le 21^e concours.

23^e Concours. *Pasquèye.* — 1. Tot là d'zeûr. — 2. Sins s'arèster. — 2. Novêts bordjeûs. — 4. Dèl djôye tot-avå. — 5. Dji coûr èvôye. — 6. Dicwèlihance. — 7. Dji m' lê viker. — 8. Môde d'oûy. — 9. Tot tchèrant. — 10. Tél èt vûzion. — 11. Sint èco sint.

Jury : L. MARÉCHAL, S. RADOUX, Ch. DEFRECHEUX, *rapporiteur*.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Fayêye powétique. — 2. Fièsse houte. — 3. Disseûlance.

Jury : A. GRÉGOIRE, V. BOHET, C. LECLÈRE, *rapporiteur*.

Hors-Concours. — 1. Canto terzo della divina commedia. — 2. Pinsatrèyes. — 3. Li moûni sins tracas.

Jury : N. HOHLWEIN, Ch. DEFRECHEUX, J. DESSARD, *rapporiteur*.

Roman. — L'afère d'ås Houlpêts.

Jury : J. LEJEUNE, E. POLAIN, M. FABRY, *rapporiteur*.

CONCOURS DE 1938

Résultats

18^e Concours. *Étude descriptive.* — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Tot tût'lant*; pour *So l' pavêye*, pour *Vîreûs* et pour *Li mèsse*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Ma seûr* et *Ine mèsse feume*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE pour *Lès Wêrous* et pour *I n' fât mây si vanter* (tirés de *Contes di rawète*); mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Anfin, rintré*.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à H. PETITJEAN, de Moll-Donck, pour *Ponne d'amour*, pour *On p'tit maçon*, pour *Li tchanson dè payizan* et pour *Li grand-père èt si p'tite fèye*; mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Çou qui m'brôye l'âme* et pour *Treûs consolidacions*.

22^e Concours. *Cramignon.* — Conclusions négatives.

23^e Concours. *Pasquèye.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Tot la d'zeûr* et pour *Sins s'arèster*; mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Môde d'oûy*, pour *Tot tchèrant* et pour *Sint èco sint*.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE.

GNESSE, de Liège, pour le sonnet n° 10 du recueil *Fayéye Powétique*, pour le n° 7 du recueil *Fièsse houte*, pour les n° 6, 7 et 14 du recueil *Disseûlance*.

Hors concours. — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Pinsatrèyes*, pour *Li moûni sins tracas* et pour *Canto terzo della divina commedia*.

Roman. — Second prix, médaille d'argent, à J. BOSLY, de Souverain-Wandre, pour *L'ajére d'ås Houlpêrs*.

CONCOURS DE 1939

Pièces reçues

18^e Concours. Étude descriptive. — 1. Çou qui s' passe. — 2. Po l' vi djouweû d'ore. — 3. Li badjawe. — 4. Mâ sègnâ. — 5. Quél ospitâ. — 6. Ahoutez-ve ! — 7. Qui pinsèt-i ? — 8. Frisse soper. — 9. Ni tapez nin d' l'ôle so l' feû. — 10. Å d'fêt' di robètes di crôye. — 11. Tot nêviant. — 12. Li Walon'rèye. — 13. Ratûzas. — 14. A m' mame. — 15. Çou qui moûrt èt çou qui r'vint.

Jury : J. MIGNOLET, J. LEJEUNE, G. LAPORT, rapporteur.

19^e Concours. Récit assez étendu. — 1. L'onièsse ome deût èsse fir d'esse lu. — 2. Li vi bassin d'Avreû. — 3. Contes dè Haut-Payis. — 4. Mizéïe.

Jury : H. HURARD, L. LAGAUCHE, M. FABRY, rapporteur.

20^e Concours. Fable, petit conte, etc. — 1. Lu mot d' Cambronne. — 2. Lès bièsses ayant l' pèsse. — 3. Lu p'tite sour. — 4. Lu vaniteûs. — 5. Lu cinse. — 6. Lu mwért dè cène. — 7. Li soris. — 8. Bilèt d'intrême. — 9. Çou qu'on n' sareût distrûre. — 10. Sint Nicolèye. — 11. Li no. — 12. Douice crèyance. — 13. Di faccion. — 14. Après dès pindèdjes di crama. — 15. Å djins d' bone crèyince. — 16. A qwè bon s' plinde. — 17. Po lès bavârds. — 18. Mêstrihans nos. — 19. Ène istwâre dé fortèresse. — 20. Vive li liberté. — 21. Å d'fêt' di djudj'mint. — 22. I-n-aveût 'ne fèye. — 23. Li bonté. — 24. Li p'tit Piére. — 25. Li mwért dè måvi. — 26. Li p'tite Dénise. — 27. Moncheû l' Président. — 28. Râtchâs d' feum'rèyes. — 29. Li curé d' Couff-Coufou. — 30. In-éfant. — 31. Li télèfone. — 32. Mârâsse. — 33. Ine istwére. — 34. Pôve mame. — 35. Qwand l' coq tchante. — 36. Lès vacances.

Jury : L. DEFRECHEUX, J. CLOSSET, E. POLAIN, rapporteur.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Plézîr d'amoûr. — 2. Li bleû cîr siteûlê. — 3. Lès-ames d'oûy. — 4. Culpa nostra. — 5. Ni rawârdez nin d'min. — 6. Lès rabrouhes dèl vicârèye. — 7. Lu bahe. — 8. Po r'trover l' franke djôye. — 9. Li vint. — 10. Liberté, Égâlité, Frâtèrnité. — 11. Nosse grand pré. — 12. Li vi scrinî. — 13. Li rôse. — 14. Djalos'rèye. — 15. A 'ne saquî. — 16. Amon lès sots. — 17. A nos feûs d' rîmês. — 18. Po lès tronlås. — 19. Après l' mâleûr. — 20. Prédiccion. — 21. Li p'tit rôba-leû. — 22. Lès må tchanceleûs. — 23. Li tchanson dè payîzan. — 24. Doucès sov'nances. — 25. Po lès cårpêts. — 26. Po lès p'tits-oûhêts. — 27. L'aband'né. — 28. Rimimbrance. — 29. On mèstwèrtchî. — 30. Li tchin d' wête. — 31. A m' feume. — 32. Po lès brôdjeûs. — 33. Vi l'a-ve dèdja d'mandé. — 34. Dimin. — 35. È brouliård. — 36. Po mèstri on vèrzèlin. — 37. Rin n'est parfait. — 38. Janète. — 39. Lès tchansons. — 40. L'èfant qui s'èdwème. — 41. Treûs romances. — 42. Avri.

Jury: J. FELLER, J. DESSARD, M. DELBOUILLE, *rapporiteur*.

22^e Concours. *Cramignon.* — 1. Qui va-t-on fé. — 2. Tchantchès. — 3. Sov'nances.

Jury: Le même que pour le 21^e Concours.

23^e Concours. *Pasquèye.* — 1. N'i pinsez pus. — 2. A 'ne dji vou, dji n' pou. — 3. Sèyans-se pâtriotes. — 4. S'on voléve s'ètinde. — 5. Harliquins. — 6. A chaque marjhå s' clå. — 7. Dès paskèyes. — 8. On pô tot costé.

Jury: L. MARÉCHAL, P. VAN DAMME, C. LECLÈRE, *rapporiteur*.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Såvadjès fleûrs. — 2. Bric-Broc. — 3. Tot loukant. — 4. Batisse hé lès vantrés. — 5. Dièrins ram'-tèdjes. — 6. Raméhnås.

Jury: M. DELBOUILLE, J. PAQUOT, Ch. DEFRECHEUX, *rapporiteur*.

25^e Concours. *Scène populaire.* — 1. Dialogues. — 2. Rèflèchihans d'vent dè djèmi. — 3. A l' fosse dè Bwès. — 4. A l' wi'hène amon Bâre. — 5. Todi l' crise.

Jury: Le même que pour le 23^e Concours.

Hors-Concours. 1. Po l's-èfants. — 2. Apostrophes. — 3. Adaptations. — 4. A m' no. — 5. Passas.

Jury: V. BOHET, A. L. CORIN, J. WARLAND, *rapporiteur*.

CONCOURS DE 1939

Résultats

18^e Concours. *Étude descriptive.* — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Tot néviant*; mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Hoûte*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Li cossèt da Montulèt* (tiré de *Contes dè Haut-Payis*); troisième prix à L. MOTMANS, de Liège, pour *L'onièsse ome deût èsse fir d'esse lu*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Après lès pindèdjes di crama* et pour *Po lès bavârds*; mention honorable à O. WILLAIN et G. DECHÈVRES, de Mons, pour *Ène istwâre dé fortèresse*, pour *In Mirake* et pour *Histoire de Coterie*; mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Vive li libertè*; troisième prix à L. MOTMANS, de Liège, pour *Li bonté*; troisième prix à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Qués-oûy* et mention honorable au même pour *Li curé d' Coufi-Coufou*.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Todi* et pour *Sov'nances*.

23^e Concours. *Pasquèye.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Djus-d'la*; mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Sèyans-se pâtriyyotes*.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — Conclusions négatives.

25^e Concours. *Scène populaire.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Calins, va !* et pour *A l' wihène amon Bâre*; mention honorable à J. CLOSSET, de Liège, pour *A l' fosse dès Bwès*.

Hors-Concours.. — Conclusions négatives.

CONCOURS DE 1940

Pièces reçues

2^e Concours. *Étude de Folklore.* — I. Bidodus.

Jury: E. POLAIN, J. LEJEUNE, G. LAPORT, *rapporteur*.

5^e Concours. *Étude bio-bibliographique sur un auteur wallon décédé.* —

1. L' ducace al Ronsaut.

Jury : E. POLAIN, J. LEJEUNE, G. LAPORT, *rapporiteur*.

14^e Concours. *Recueil de mots.* — 1. Fiches. — 2. Glossaire d'expressions wallonnes,

Jury : M. DELBOUILLE, J. WARLAND, A. GRÉGOIRE, *rapporiteur*.

18^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. Li vî coq bateû. — 2. Li vî cinsî. — 3. Li râyâhe dès crompîres. — 4. Là-haut. — 5. Èl pèsqueûye. — 6. Mîmi. — 7. A dès feum'rèyes. — 8. Dyptique. — 9. Li blamant dèl Condroz.

Jury : L. LAGAUCHE, H. HURARD, J. LEJEUNE, *rapporiteur*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Wèzeûr. — 2. Rèkeûy di contes walons. — 3. Ramadjes. — 4. Lès grondès eûwes. — 5. Contes d'après l' Condroz. — 6. Bastârdés contes. — 7. Dèdè.

Jury : J. WISIMUS, M. PECLERS, M. FABRY, *rapporiteur*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Marchâs d' powèziyes. — 2. Li plâye dèl vatche. — 3. L'arègne èyè l' bourdon. — 4. Èl grigne-dints. — 5. Nosse vîle ôrlodje. — 6. Mizére d'acwîr. — 7. Contes d'ocâzion. — 8. Dès fâves.

Jury : G. LONCIN, L. MARÉCHAL, J. CLOSSET, *rapporiteur*.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Chantons. — 2. C'est Mons qué j'inme. — 3. D'sus l' matègne. — 4. Nosse bèle Hèsbaye. — 5. On congrès amon lès biësses. — 6. Lu tchûse. — 7. Tchanson d'amoûr. — 8. Lès triyanèles a 4 fouyes. — 9. Clokes di Rome. — 10. Nosse linguèdje. — 11. Tchansons sins muzike. — 12. Vèye tchanson, todi djonne. — 13. Clårté. — 14. Fou dè passé. — 15. A Djözèf Vrindts. — 16. Li mantê. — 17. Au bal a chabots. — 18. In pêtít viladje.

Jury : A. GRÉGOIRE, J. DESSARD, M. DELBOUILLE, *rapporiteur*.

22^e Concours. *Cramignon.* — 1. Crâmignon d' vî. — 2. Li vèye èst bèle.

Jury : Le même que pour le 21^e Concours.

23^e Concours. *Pasquèye.* — 1. Paskèyes. — 2. Mizére èt c'pagnèye.

Jury : G. LONCIN, N. HOHLWEIN, Ch. DEFRECHEUX, *rapporiteur*.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. In d'mi qwâtron d' sonèts. — 2. Èl vèye. — 3. Pèneûs tchap'lèt. — 4. Èl simpe istwére d'in p'tit Batisse. — 5. Saqwantès briques po l' maujon da lès Mûses. — 6. Èn-on fayé ratrét. — 7. Tot s' contintant. — 8. Copales èt djavês.

Jury : G. LAPORT, J. MIGNOLET, E. POLAIN, *rapporiteur*.

25^e Concours. *Scène populaire.* — 1. Carlas d' hanteūs. — 2. — Avou l'èfant.

Jury : Le même que pour le 23^e Concours.

Hors-Concours. — 1. Còps d' dints. — 2. Adaptations. — 3. Épîtres. — 4. Moyise sâvé dès-èwes.

Jury : V. BOHET, M. PAQUOT, A. L. CORIN, *rapporleur*.

Roman. — Deûs-amouûrs.

Jury : M. FABRY, J. LEJEUNE, E. POLAIN, *rapporleur*.

CONCOURS DE 1940

Résultats

2^e Concours. *Étude de Folklore.* — Mention honorable à G. FAY, de Gilly, pour *Bidodus*.

5^e Concours. *Étude bio-bibliographique sur un auteur wallon décédé.* Premier prix à G. FAY, de Gilly, pour *L' ducace al Ronsaut*.

14^e Concours. *Recueil de mots.* — Mention honorable à D. BEAUFORT, d'Ans, pour *Fiches*; 3^e prix à J. DESSARD, de Herstal, pour *Glossaire d'expressions wallonnes*.

18^e Concours. *Étude descriptive.* — 3^e prix à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Mimi*; mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Li blamant dèl Condroz*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — Mention honorable à M. MÉDARD, de Liège, pour *Wèzeûr*; mention honorable à J. NAVAUX, d'Andrimont pour *Rèkeûy di contes walons*; second prix à L. LECOMTE, de Châtelet, pour *Ramadjes*; mention honorable à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Lès grondès eûwes*; mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Li bone botèye* (tiré des *Contes d'après l' Condroz*) et pour *Filozèle* (tiré de *Bastardés Contes*).

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Èl grigne-dints*.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Riya* (tiré de *Tchansons sins muzike*); mention honorable à A. WASTERLAIN, de Godarville, pour *Au bal à chabots* et pour *In pètit viladje*.

22^e Concours. *Cramignon.* — Conclusions négatives.

23^e Concours. *Pasquèye.* — Conclusions négatives.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — Mention honorable à Z. PETACHREN, de Charleroi, pour *In d'mi quâtron d'sonêts* (n^os 8, 9, 11, 12) ; 3^e prix à G. FAY, de Gilly, pour *Pèneûs tchap'lèt* ; mention honorable à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour le n^o 5 de *Saqwantès briques po l' maujon da lès Mûses* ; un 3^e prix au même pour le n^o 4 de *Èl simpe istwére d'in p'tit Batisse* ; mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Tot s'contin-tant* ; premier prix, médaille d'or, à J. DURBUY, de Huy, pour *Copales èt djavèses*.

25^e Concours. *Scène populaire.* Conclusions négatives.

Hors-Concours. Conclusions négatives.

Roman. Mention honorable à D. BOVERIE, de Bressoux, pour *Deûs amoûrs.*

CONCOURS DE 1941

Pièces reçues

Les pièces de ces concours ont été intégrées aux concours de 1946.

CONCOURS DE 1942 A 1945

Pièces reçues

2^e Concours. *Étude de Folklore.* — 1. Les présages en Wallonie. — 2. Rassimblemint dès rébus èyè dès fleûrs coyis dins l' langadje walon dou Çante.

Jury : O. GILBART, R. VERDEYEN, E. POLAIN, *rappiteur.*

8^e Concours. *Étude de morphologie.* — 1. Classification alphabétique des verbes wallons. — 2. Èl djeû dès vèrbes in walon picârd dou Çante. — Un essai de présentation des conjugaisons du wallon picard.

Jury : O. JODOGNE, J. WARLAND, A. GRÉGOIRE, *rappiteur.*

12^e Concours. *Vocabulaire technologique* (actuellement 19^e concours). — 1. L'exploitation forestière à Cerfontaine. — 2. Li papin'rèye à Heû. — 3. Li fabricâchon dè souke.

Jury : O. JODOGNE, J. WARLAND, A. L. CORIN, *rappiteur.*

14^e Concours. *Recueil de mots.* — 1. Vocabulaire wallon namurois. — 2. Dictionnaire wallon hutois.

Jury: O. JODOGNE, A. GRÉGOIRE, J. WARLAND, *rapporleur*.

16^e Concours. *Étude critique sur la versification wallonne.* — 1. Littérature wallonne.

Jury: J. CALOZET, A. CARLIER, F. ROLAND, *rapporleur*.

17^e Concours. *Étude sur le progrès ou la décroissance du wallon.* — 1. La décroissance de l'emploi du wallon à Cefontaine.

Jury: J. CALOZET, J. WARLAND, M. DELBOUILLE, *rapporleur*.

18^e Concours. *Étude descriptive* (actuellement 21^e concours). — 1. L'èfant. — 2. Skèrlaches. — 3. Tiche, prince dès losses. — 4. Li nute di Noyé. — 5. Mâma. — 6. È bwès. — 7. Nosse mohinète. — 8. Qwate tièsses di hoye. — 9. On-èter'mint à viyèdje. — 10. Mènadje d'asteûre. — 11. Mi bèle-mére. — 12. Guére. — 13. Lu patrèye. — 14. Èl camp dès Sârts.

Jury: Ch. DEFRECHEUX, L. LAGAUCHE, J. DESSARD, *rapporleur*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. So l' timps d'ir èt d'oûy. — 2. Après tot. — 3. Métes dou monde. — 4. Li bague do Boche. — 5. È l' coulèye. — 6. Copinèdje so l' guére. — 7. Lu s'crèt dè boneûr. — 8. A l' ponte dè djoû. — 9. Li pus bê sondje. — 10. Su mèyeû camarâde. — 11. Légende de Stavelot. — 12. Vive li pèsse. — 13. Zanzan-Sabots-d'Ôr. — 14. Li molin d'å Pré Bolèt.

Jury: J. CALOZET, J. WISIMUS, F. ROLAND, *rapporleur*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Sakans apas din l' djardin dès fôves. — 2. Glwére à nosse vî patwès. — 3. A qwè chève-t-i ? — 4. Lès qwate sâhons. — 5. Lu lumçon èt l' pâvion. — 6. Lu nid d' lign'roûs. — 7. Mu p'tit fré. — 8. Mu mame. — 9. Lu pot d'ârdjint èt lu pot du stin. — 10. Li mohinète di so l' crèstê. — 11. Li rodje-face èt l' tchèrdin. — 12. L'istwére dè râskignoû. — 13. Treûs-opinions. — 14. I plôut. — 15. Poqwè l'a-dje rèscontré ? — 16. Bon plêdeû. — 17. Lu crition èt l'arègne. — 18. Li djudesse èt l' poisson. — 19. Èl pétit couvint. — 20. Mès p'tits pourcês. — 21. Çoula m' dût.

Jury: Ch. DEFRECHEUX, Fr. ROLAND, J. DESSARD, *rapporleur*.

21^e Concours. *Pièce lyrique* (actuellement 24^e concours). — 1. A l' France. — 2. Po k'nohe lu Fagne. — 3. Lu mwért dè payîzan. — 4. Coûr du mére. — 5. Li dèrène lète. — 6. L' moman do prizonî. — 7. Rèsponse. — 8. Boneûr ritrové. — 9. Po l' bon Diu. — 10. Ine pinsye. — 11. Tâdrou boneûr. — 12. Li tchesseû. — 13. Tûzèdje. — 14. Mi p'tite fèye. — 15. Gatieûse. — 16. D'ine cohe so l'aute. — 17. Lu Walonèye. — 18. Priyîres. — 19. Soumadjes. — 20. Binfaits dè prétimps. — 21. Tchant

dès Vèrvítwès. — 22. Pàvion d' prétimps. — 23. Çou qu' dj'innme. — 24. È scale. — 25. Adiè l' ivièr. — 26. Lès bateùs è l' heûre. — 27. À vint dèl vicârèye. — 28. Walons todi. — 29. Li tchanson d' Djeer. — 30. Paûves vîs. — 31. Gn-a pon d'avance di s' disbautchi. — 32. Lès neûrs tèris'. — 33. Lès foumîres. — 34. Mi p'tite örlodje. — 35. Consèy dèl mâma. — 36. Sâvé. — 37. L'âme dès Lîdjwès. — 38. À timps dès claw'çons. — 39. Qu'avez-ve fait d' mi. — 40. Li patwès d' Lîdje. — 41. A l' chîze. — 42. Èl vóye. — 43. M' ètone. — 44. Nôvimbe. — 45. Lu p'tit cabot èt l' tchin d' tchèrète. — 46. Ansène.

Jury : E. POLAIN, M. DELBOUILLE, J. DESSARD, *rapporiteur*.

22^e Concours. *Cramignon* (devenu le 25^e concours). — 1. Notre-Dame dès ârtisses. — 2. On voyèdje. — 3. Li coûr èst todi djône.

Jury : J. DURBUY, L. LAGAUCHE, J. CLOSSET, *rapporiteur*.

23^e Concours. *Pasquèye* (devenu le 26^e concours). — 1. Vis vizadjes. — 2. Lès stwales. — 3. L'arèdje è manèdje.

Jury : Le même que pour le 22^e concours.

24^e Concours. *Recueil de poésies* (devenu le 27^e concours). — 1. Vilouûtes èt grèyons. — 2. Râvions. — 3. On pô d' tot. — 4. Rèspleûs d'on vî critchon. — 5. Sâvadjès fleûrs. — 6. Pititès mizères. — 7. Lès treûs dîhês. — 8. Dizos l' bote. — 9. Èl canchon dès tèrils. — 10. Tchapèles au d'long dès djoûs. — 11. Potales dins l' vikériye. — 12. Au payis d' mès racènes. — 13. Tâvlês. — 14. Dins l' dèskindèye. — 15. Pétite mézo. — 16. Lès pinchètes.

Jury : E. POLAIN, L. MARÉCHAL, Ch. DEFRECHEUX, *rapporiteur*.

25^e Concours. *Scène populaire* (devenu le 28^e concours). — 1. D'après lès contes d'èm grand-mère.

Jury : A. BASTIN, R. BOXUS, L. MARÉCHAL, *rapporiteur*.

Hors-Concours (devenu 30^e concours). — 1. L'argot wallon.

Jury : E. POLAIN, A. L. CORIN, J. WARLAND, *rapporiteur*.

CONCOURS DE 1942 A 1945

Résultats

2^e Concours. *Étude de Folklore*. — Mention honorable à F. DEPRÊTRE, de Haine-Saint-Pierre, pour *Rassimblemint dès rébus, etc.*; mention honorable à R. BOXUS, de Bruxelles, pour *Les présages en Wallonie*.

8^e Concours. *Étude de morphologie.* — Troisième prix à E. CLERBOIS, de La Louvière, pour *Un essai de présentation des conjugaisons du wallon picard* et pour *Èl djeû dès verbes in walon picârd dou Çante*; troisième prix, à Jean WISIMUS, de Verviers, pour *Classification alphabétique des verbes wallons verviétois d'après leur conjugaison*.

12^e Concours. *Vocabulaire technologique.* — Mention honorable à F. BARBALLE, d'Antheit, pour *Li fabricâchon dè souke à Heû* et pour *Li papin'rèye à Heû*; mention honorable à *L'exploitation forestière à Cerfontaine* (présentée sans billet cacheté).

14^e Concours. *Recueil de mots.* Conclusions négatives.

16^e Concours. *Étude critique sur la versification wallonne.* Conclusions négatives.

17^e Concours. *Étude sur le progrès ou la décroissance du wallon.* Mention honorable à A. BALLE, de Bruxelles, pour *Le wallon à Cerfontaine*.

18^e Concours. *Étude descriptive.* — Conclusions négatives.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — Deuxième prix à J. BOSLY, de Wandre, pour *Zanzan-Sabots-d'Or*; troisième prix au même pour *Li molin d'à Pré Bolèt*; troisième prix à M. MÉDARD, de Liège, pour *Vive li fièsse*; mention honorable à N. GROSJEAN, de Dison, pour *È l' couléye*; mention honorable à A. SERRON, de Liège, pour *Li pus bê sondje*; mention honorable à E. CLERBOIS, de La Louvière, pour *Lès métés dou monde*; mention honorable à E. VIER, de Verviers, pour *Su mèyeù camarâde*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à J. SCHURGERS, de Chênée, pour *Li mohinète di so l' crèsté*.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à A. BASTIN, de Verviers, pour *Po k'nohe lu Fagne*, pour *Coûr di mère* et un troisième prix au même pour *Lu mwért dè payzan*.

22^e Concours. *Cramignon.* — Conclusions négatives.

23^e Concours. *Pasquèye.* — Mention honorable à V. TONGLET, de Stockel, pour *Vis vizadjes* et pour *Lès stwales*.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — Mention honorable à E. CLERBOIS, de La Louvière, pour *Dins l' dëskindèye*; mention honorable à A. BALLE, de Bruxelles, pour *Au payis d' mès racènes*; troisième prix à M. DARRAS, de Bruxelles, pour *Èl canchon dès tèrls*; troisième prix à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Tchapèles au d'long dès djoûs* et pour *Potales dins l' vikériye*; deuxième prix à J. SCHURGERS, de Chênée, pour *Viloûtes èt grèyons*, pour *Râvions*, pour *On pô d' tot* et pour *Rèspleûs d'on vî critchon*; deuxième

prix à Ch. GEERTS, d'Auderghem, pour *Lès Pinchètes*; premier prix, médaille d'or, à L. LAGAUCHE, de Liège, pour *Tâvlés*.

25^e Concours. *Scène populaire.* — Conclusions négatives.

30^e Concours (ancien Hors-concours). — Troisième prix à A. THOMAS, de Liège, pour *L'argot wallon*.

CONCOURS DE 1946

auxquels ont été intégrés ceux de 1941.

Pièces reçues

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. Deux croquis satiriques. — 2. Èl maneûve. — 3. Lès twès mwès do Prétimps. — 4. Désiré.

Jury: J. WISIMUS, J. CLOSSSET, L. MARÉCHAL, *rappiteur*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Présint'mint. — 2. Li vî bon-Diu. — 3. Châle mizére. — 4. Li rwè dès oulotes. — 5. One passéye. — 6. Lès djodjos. — 7. Lètes di m' valêye.

Jury: V. BOHET, L. LAGAUCHE, F. ROLAND, *rappiteur*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Li pê d' gade. — 2. Mi camarâde Caurpî. — 3. Deûs frés d' mizére. — 4. A m' vî brave tchét. — 5. Pawoureûs. — 6. Li roy èt l' mar'hâ. — 7. Lu s'crêt dè boneûr. — 8. L'érítance. — 9. A l'uche dè paradis. — 10. Saqwantès fâves. — 11. Istwâre dè passer l' tamps. — 12. Lès canaris. — 13. A marôde. — 14. Sacrifice. — 15. Li p'tit tchin èt s' mémére. — 16. Li gadou. — 17. Haut èt bas. — Tâdrou boneûr. — 19. Li' ch'minô. — 20. Istwâre d'afuteû.

Jury: J. DESSARD, M. DUCHATTO, Ch. DEFRECHEUX, *rappiteur*.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Ine pitite colèbire. — 2. Dilouhe. — 3. À d'fêt' di nosse walon. — 4. Camarâdes. — 5. Po lès Lî-djwès. — 6. Ni m'a-djdju nin mari. — 7. A Pâque, si ç' n'est nin al Trinité. — 8. Li vrêye. — 9. Poqwè m' plinde. — 10. Al cowe. — 11. Onze di nôvimb're 1946. — 12. Fât-i dès peûres? — 13. Dès bélès djèyes. — 14. Oûhês po l' tchét. — 15. Pôves nos-autes. — 16. Po lès pârlîs. — 17. Al wâde di Diu. — 18. Porminâdes. — 19. As houyes. — 20. À d'fêt' dèl guére. — 21. Si nos avis 'ne gote d'agrès. — 22. Dji n'a qui m' mépris. — 23. Adon?. — 24. Fât-i? — 25. Li vôle dèl creû. — 26. L'accidint. — 27. Li vègne èt l' vin. — 28. Pèlerinède d'amoûr. — 29. Rèsponse di m' feume. — 30. Li tchanson dè houyeû. — 31. Grands vints. — 32.

Qwand on a l' boneûr. — 33. Awous'. — 34. Conchince è pâye. — 35. Les bèles do djoû. — 36. Lès pôvès djins. — 37. Mâle linwe. — 38. Sins vos. — 39. Å cafè. — 40. Adiè. — 41. Resurrexit. — 42. Mès d'zîrs. — 43. Alumwér. — 44. Li bèle Nanète.

Jury: M. DELBOUILLE, J. DESSARD, E. POLAIN, *rappoiteur*.

26^e Concours. *Pasquèye*. — 1. Mintrèyes. — 2. Tot l' monde égal. — 3. So n' vîle pèsse di cinq francs. — 4. Fayés côps d' lawe. — 5. Copènes. — 6. Li hosse-cowe. — 7. Dès panê-cous. — 8. Ni roûvians mây. — 9. Après in-an. — 10. Qu'alans-gne div'ni. — 11. A Sint-Lînå. — 12. Leû sôrt. — 13. Treûs-ègzimpes. — 14. A saqwants djônês. — 15. Ci n'èsteût qu'on sondje. — 16. Sov'nans nos. — 17. On s' plaint tofér. — 18. Pon d' pont. — 19. Po-z-av'ni. — 20. Ås pôves Grindôrs. — 21. Dji sù la môde. — 22. Li pây. — 23. Po l' glwére dèl Walon'rèye. — 24. Lès trôs. — 25. Nosse franc. — 26. Citwèyin d'oneûr. — 27. Ployans-nos. — 28. Po k'nohe li bone ètinte. — 29. Qwand dj' sérè député. — 30. Èbin, nèni. — 31. Dispôy qui dj' so r'marié. — 32. One drole di paskèye.

Jury: J. HERBILLON, J. DURBUY, M. FABRY, *rappoiteur*.

27^e Concours. *Recueil de poésies*. — 1. Trop tard. — 2. P'titè biesses. — 3. Anêtis. — 4. Vèsprèyes, nêts, matins. — 5. Dès rizètes èt dè grimaces. — 6. Hèsbaye.

Jury: A. L. CORIN, A. GRÉGOIRE, J. CALOZET, *rappoiteur*.

28^e Concours. *Scène populaire*. — 1. Vinoz nos vouy. — 2. A pont.

Jury: L. LAGAUCHE, L. MARÉCHAL, R. BOXUS, *rappoiteur*.

29^e Concours. — 1. Lès deûs wèzins. — 2. Li p'tite Rodje-Bonète. — 3. Li leû èt lès sét' biquêts. — 4. Dj'han l' Troufleû. — 5. Adaptations liégeoises d'Horace. — 6. Li mayeûr di Lidje.

Jury: F. TOUSSAINT, O. JODOGNE, A. GRÉGOIRE, *rappoiteur*.

30^e Concours. — 1. Dès vrêyes. — 2. Essai de « cross » liégeois. — 3. L'érîtèdje dè cotî.

Jury: L. MARIQUE, M. FABRY, J. WISIMUS, *rappoiteur*.

CONCOURS DE 1946

auxquels ont été intégrés ceux de 1941.

Résultats

21^e Concours. *Étude descriptive*. — Troisième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Deux croquis satiriques*; mention honorable à M. A. FRÈRE de Gilly, pour *El maneûve*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — Conclusions négatives.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à A. LEBRUN, de Dinant, pour *L'Èritance*; mention honorable à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Saqwantès fâves*; mention honorable à O. WILLAIN et G. DECHÈVRES, de Mons, pour *Istwâre dé passer l' tamps*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Si nos-avis on pô d'agrès*; mention honorable à C. FOURNY, de Grivegnée, pour *Fât-i ?*; mention honorable à A. BASTIN, de Herbesthal, pour *Lu vègne èt l' vin*; mention honorable à (sans billet cacheté) pour *Pèlerinèdje d'amoûr*; mention honorable à H. PETITJEAN, de Moll-Donck, pour *Rèspone à m' jeume*; mention honorable à A. LEBRUN, de Dinant, pour *Awoûs'*; mention honorable à R. BROSE, de La Mallieue, pour *Conchince è pây*; troisième prix A. LEBRUN, de Dinant, pour *Lès bèles do djoû*; deuxième prix à R. BERTRAND, de Chatelineau, pour *Alumwér*.

26^e Concours. *Pasquèye.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Tot l' monde égal* et une mention honorable au même pour *Copènes*; mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Treûs-ègzimpes, Po-zav'ni, Dji sù la môde et Ployans nos*; mention honorable au même auteur pour *Après in-an, Lès trôs, Nosse franc et Citwèyin d'oneûr*.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — Mention honorable à A. BASTIN, de Herbesthal, pour *Trop tard*; mention honorable à G. FADEUX, de Loncin, pour *Hèsbaye*; troisième prix à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Dès rizètes èt dès grimaces*.

28^e Concours. *Scène populaire.* — Conclusions négatives.

29^e Concours. Premier prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Dj'han l' troufleù*; mention honorable au même pour *Li leù èt lès sèl' biquèts*; deuxième prix au même pour *Li p'tite Rodje-Bonète*; premier prix au même pour *Adaptations liégeoises d'Horace*; mention honorable au même pour *Lès deûs wèzins* et pour *Li mayeûr di Lidje*.

30^e Concours. — Conclusions négatives.

CONCOURS DE 1947

Pièces reçues

20^e Concours. *Toponymie.* — 1. Toponymie de la commune de Rotheux-Rimière.

Jury: O. JODOGNE, F. ROUSSEAU, J. HERBILLON, *rappiteur*.

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. Pôrtrêts à l' plome. — 2. Vèrvî du d'vins l' temps. — 3. Souwés rèspleûs. — 4. Li bwès. — 5. Barone.

Jury: J. WISIMUS, J. CLOSSET, L. MARÉCHAL, *rapporiteur*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Li corwèye da Lorint. — 2. Li hazard. — 3. Pi d' moute. — 4. Tchi-tchi. — 5. Mès marionètes.

Jury: L. LAGAUCHE, F. ROLAND, O. GILBART, *rapporiteur*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Li ritche dame èt l' grâweuse èt batches. — 2. Rapwètroûle. — 3. A nos turtos. — 4. Awoureûs qwand minme. — 5. Li potêye. — 6. Li vî Lîdjwès. — 7. Lès-ocultés. — 8. Li sot-dwèrmant, li spirou èt l' neûhète. — 9. L' leû èt l'agneû. — 10. L' cigale èt l' fourmi. — 11. Tot çou qu'on vout. — 12. Petite histoire. — 13. On bon martchî dîner. — 14. Saqwants prautes. — 15. Pa-t-avau lès corons. — 16. Li pèheû, si fème èt l' pèhon. — 17. Avintêûre d'on tin-deû. — 18. Li tchèsse èst drovowe. — 19. Li hou. — 20. Carèles di han-teûs. — 21. Ètindans-nos. — 22. Lu passé rèspond d' l'av'nîr.

Jury: J. DESSARD, M. DUCHATTO, Ch. DEFRECHEUX, *rapporiteur*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Ci n'est nin por mi. — 2. Qwand vos avez sètchî l' diale po l' cowe. — 3. Andje ou démon. — 4. Li ri. — 5. Bélès valêyes dèl Walonèye. — 6. Tchanson po l'immeye. — 7. Pinsêyes èt vûzions. — 8. Grigneûs rîmês. — 9. Prindans l' temps come i vint. — 10. Lès mâvas temps. — 11. Quéques râvions d'amoûr. — 12. À pré-temps. — 13. Tchant dèl Walonèye. — 14. Nos t' inmans. — 15. Dwèrmez. — 16. Salut, prétimps.

Jury: A. BASTIN, M. FABRY, M. DELBOUILLE, *rapporiteur*.

25^e Concours. *Cramignon.* — 1. Crâmignon. — 2. Nos-inmans d' tchanter. — 3. Vinez, Nanète. — 4. Vive li Walonèye.

Jury: J. DESSARD, J. DURBUY, E. POLAIN, *rapporiteur*.

26^e Concours. *Pasquèye.* — 1. Ni cwèrez nin. — 2. Çou qu' nos avans. — 3. Moumints qu' nos vikans. — 4. Po 'ne pougnêye di mains. — 6. Lès deûs sinistrés. — 6. À d'fèt' d'on tite. — 7. On d'vreût candjî coula. — 8. Mësse dèl djowe. — 9. Rèspontes. — 10. Rivindje ou pardon. — 11. Spaw'teûs.

Jury: L. LAGAUCHE, J. CALOZET, J. DESSARD, *rapporiteur*.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Pou vo nouvèle anéye. — 2. L'an, lès meûs, lès sêzons. — 3. Avå lès såhons. — 4. Rôbalèdjes. — 5. Lîdje. — Tot plok'tant.

Jury: L. MARIQUE, J. DURBUY, R. BOXUS, *rapporiteur*.

28^e Concours. *Scène populaire.* — 1. Dèdè amon l' cwèfeû. — L' rêve d'in vieux Tournaisien.

Jury: Ch. DEFRECHEUX, N. HOHLWEIN, M. DUCHATTO, *rappiteur.*

29^e Concours. — 1. Adaptation de quatre extraits de Sénèque. — 2. Po-z-èscoler lès omes. — 3. Li fidélité mā rècompinsêye.

Jury: O. JODOGNE, Fr. TOUSSAINT, A. GRÉGOIRE, *rappiteur.*

CONCOURS DE 1947

Résultats

20^e Concours. *Toponymie.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Toponymie de la Commune de Rotheux-Rimière*.

21^e Concours. *Étude descriptive.* Troisième prix à S. HOUVELEZ, de Jupille, pour *Barone*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — Mention honorable à S. HOUVELEZ, de Jupille, pour *Mès marionètes*; mention honorable à M. KREMER, de Seraing, pour *Li hazard*; troisième prix à S. HOUVELEZ, de Jupille, pour *Tchi-Tchi*; troisième prix à A. SERRON, de Liège pour *Pid d' moute* (roman).

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Troisième prix à A. BALLE, de Bruxelles, pour *Saqwants prautes*; deuxième prix à O. FROMONT, de Chapelle-lez-Herlaimont, pour *Pa-t-avau lès corons*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Ci n'est nin por mi*; mention honorable à J. GASPAR, de Warzée-Sény, pour *Li ri*.

25^e Concours. *Cramignon.* — Conclusions négatives.

26^e Concours. *Pasquèye.* — Mention honorable à E. RENARD, de Beaufays, pour *Rivintche ou pardon* et pour *Spaw'teûs*.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* Conclusions négatives.

28^e Concours. *Scène populaire.* — Conclusions négatives.

29^e Concours.. — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Adaptation de quatre extraits de Sénèque* et un Premier prix au même, pour *Po-z-èscoler lès omes*.

CONCOURS DE 1948

Pièces reçues

7^e Concours. *Recueil de documents intéressant les parlers wallons.* —

1. Noms de familles.

Jury: M. DELBOUILLE, J. WARLAND, A. GRÉGOIRE, *rapporteur*.

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. On p'tit bièstire. — 2. Bèrwète tot dè long. — 3. Bètchou. — 4. Li controleûr. — 5. A qwè tuse-t-i ? — 6. Câse dès clapètes. — 7. Qui nos è d'meûre-t-i ? — 8. Mâgré tot. — 9. So l' grand-route. — 10. Ìr èt oûy. — 11. Deûs marièdjes. — 12. Lès vîs vizèdjes di Vèrvî. — 13. Sôdård. — 14. Li mèssèdje. — 15. Li sote. — 16. Lu race.

Jury: L. MARÉCHAL, J. CLOSSET, M. DUCHATTO, *rapporteur*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Sins djambe. — 2. Mére èt fèye. — 3. Li complainte d'on manèdje. — 4. Al Rimîre. — 5. Gueufosse.

Jury: L. MARIQUE, J. DURBUY, J. CALOZET, *rapporteur*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Li roy èt l' mar'hå. — 2. Èst-ce vrêye ou nin. — 3. Ine rimarque. — 4. Po s' niyêye. — 5. Mi wèzin Tchèdôre. — 6. Qu'avez-ve à piède ? — 7. L'ome sô. — 8. Li ho-veûse di vèye. — 9. Al pèhe. — 10. Al fignesse dè Pastèdjî. — 11. Mi p'tite soûr. — 12. Qui sâreût-on dire ? — 13. Li mèhin da Donêye.

Jury: J. WISIMUS, J. DESSARD, O. GILBART, *rapporteur*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Tûsez-i. — 2. Kimint qu' coula va. — 3. Trop vî. — 4. Djussès r'dites. — 5. Sèmez l'amoûr. — 6. Mi fré. — 7. Li royène dè qwartî. — 8. Blawête d'amoûr. — 9. Tèm'tèdje. — 10. Payis walon. — 11. Dièw mi l'a r'pris. — 12. Pocwè. — 13. Fîr d'esse marié. — 14. Wice è-st-i l' progrès ? — 15. È nosse Walon'rèye. — 16. Li plêhant Colas. — 17. Pocwè qu' dju scrèye. — 18. Cwand l' santé brogne. — 19. Nute di Noyé. — 20. Dji v's-inme. — 21. A m' vî fauteûy.

Jury: L. LAGAUCHE, Fr. ROLAND, Ch. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

25^e Concours. *Cramignons.* — 1. Li bèle Marèye. — 2. Frantchimont.

Jury: Fr. TOUSSAINT, F. ROUSSEAU, R. BOXUS, *rapporteur*.

26^e Concours. *Pasquèye.* — 1. Lès pris bahèt. — 2. C'est ric'nohou. — 3. Dj'ô bin. — 4. À d'fêt' dès môdes. — 5. Li vrêye bon Diu.

Jury: Le même que pour le 25^e concours.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Tot bètch'tant.

Jury: L. LAGAUCHE, L. MARÉCHAL, M. FABRY, *rapporteur*.

28^e Concours. *Scène populaire.* — 1. Li monde ritoûrné. — 2. Jules et mi.

Jury: N. HOHLWEIN, J. WISIMUS, L. MARIQUE, *rappporteur*.

29^e Concours. — 1. Adaptâchon di sî sonèts. — 2. Lès treûs patårs. — 3. Li mwért èt l' boskèyon. — 4. Li Lwarou. — 5. L'érítèdje dè cotî.

Jury: A. GRÉGOIRE, M. DELBOUILLE, O. JODOGNE, *rappporteur*.

30^e Concours. — 1. Pus dès guères. — 2. Deûrèrs pinsêyes. — 3. Pèneûse pinsêye.

Jury: N. HOHLWEIN, J. CLOSSET, F. ROLAND, *rappporteur*.

CONCOURS DE 1948

Résultats

7^e Concours. *Recueil de documents intéressant les parlers wallons.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Noms de familles*.

21^e Concours. *Étude descriptive.* — Mention honorable à N. GROSJEAN, de Verviers, pour *Lès vîs vizèdjes di Vèrvî*; troisième prix à R. BOXUS, de Bruxelles, pour *On p'tit bièstire*; troisième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Li bètchou* et pour *Li controleûr*; troisième prix à A. BASTIN, de Herbesthal, pour *Lu race*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Al Rimîre*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à M. KRÉMER, de Seraing, pour *Li roy èt l' mar'hâ*; troisième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Qui sâreût-on dire* et pour *Li mèhin da Donéye*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Kimint qu' çoula va*; mention honorable à C. FOURNY, de Liège, pour *Cwand l' santé brogne*.

25^e Concours. *Cramignon.* — Mention honorable à H. MAHY, du Val Saint-Lambert, pour *Li bèle Marèye*.

26^e Concours. *Pasquèye.* — Troisième prix à L. MOTMANS, de Liège, pour *Lès pris bahèt*; mention honorable au même auteur pour *À d'fêt' dès môdes* et pour *C'est ric'nohou*.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — Troisième prix à A. GILOT, d'Évegnée-lez-Micheroux, pour *Tot bètch'tant*.

28^e Concours. *Scène populaire.* — Conclusions négatives.

29^e Concours. — Premier prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Lès treûs patârs* et un troisième prix au même pour *Li Lwarou*.

30^e Concours. — Conclusions négatives.

CONCOURS DE 1949

Pièces reçues

1^{er} Concours. *Étude sur les règlements, les us et coutumes d'une ancienne corporation.* — 1. Lès dièrinnès tiesses di pîpes.

Jury: F. ROUSSEAU, E. POLAIN, E. LEGROS, *rapporleur*.

7^e Concours. *Recueil de documents intéressant les parlers wallons.* — 1. Noms de Familles, Sobriquets.

Jury: A. GRÉGOIRE, J. WARLAND, M. DELBOUILLE, *rapporleur*.

18^e Concours. *Vocabulaire d'une section de l'histoire naturelle.* — 1. Dictionnaire wallon namurois des noms d'animaux.

Jury: A. L. CORIN, J. WARLAND, M. DELBOUILLE, F. ROUSSEAU, *rapporleur*.

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. Tiesses di hoye. — 2. Deûs qui promètèt. — 3. Drole di mècanique.

Jury: L. MARÉCHAL, J. CLOSSET, M. DUCHATTO, *rapporleur*.

26^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. È l'âbion d' Notger. — 2. Tâyes èt ratayons. — 3. Inte camarâdes. — 4. Li fiye Maurlére. — 5. Li Boze da Dôre.

Jury: J. CALOZET, L. MARIQUE, O. GILBART, *rapporleur*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Mi soûr. — 2. Noyète. — 3. L'afère dè Coq. — 4. Li truc da Bouyote. — 5. Manèdje. — 6. Li nut' dè Noyé. — 7. Pitite lèçon.

Jury: J. DESSARD, J. WISIMUS, L. MARIQUE, *rapporleur*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Lu vî banc dèl gloriète. — 2. Tchantez, pitits-oûhêts. — 3. Dona eis requiem.

Jury: L. LAGAUCHE, Ch. DEFRECHEUX, Fr. ROLAND, *rapporleur*.

26^e Concours. *Pasquèye.* — 1. Boûdes èt mintrèyes. — 2. Hâtins. — 3. À ci qui n' sène nin sès lètes. — 4. Ír, ouÿ èt d'min. — 5. Lès Mario-nètes.

Jury: Fr. TOUSSAINT, J. DESSARD, R. BOXUS, *rapporleur*.

- 27^e Concours.** *Recueil de poésies.* — 1. So tchamps, so vôyes. — 2. Babouyèdjes.

Jury : L. LAGAUCHE, J. DURBUY, L. MARÉCHAL, *rapporiteur.*

- 29^e Concours.** *Traduction ou adaptation.* — 1. Ine vîle pice-crosse. — 2. Filoguêt. — 3. Li mère si t'néve. — 4. Adaptation d'Horace, Sat. II, 2. — 5. Adaptation d'Horace, Sat. I, 6.

Jury : A. GRÉGOIRE, O. JODOGNE, J. HERBILLON, *rapporiteur.*

- 30^e Concours.** — 1. Les bons métiers des Meuniers, des Boulangers et des Brasseurs de la Cité de Liège.

Jury : F. ROUSSEAU, M. FABRY, M. PIRON, *rapporiteur.*

CONCOURS DE 1949

Résultats

- 1^{er} Concours.** *Étude sur les règlements, les us et coutumes d'une ancienne corporation.* — Conclusions négatives.

- 7^e Concours.** *Recueil de documents intéressant l'histoire des parlers wallons.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Noms de familles. Sobriquets.*

- 18^e Concours.** *Vocabulaire d'une section de l'histoire naturelle.* — L'œuvre présentée a été retirée par son auteur.

- 21^e Concours.** *Étude descriptive.* — Troisième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Drole di mècanique.*

- 22^e Concours.** *Récit assez étendu.* — Troisième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Tâyes èt ratayons*; mention honorable à R. BOXUS, de Bruxelles, pour *Li Boze da Dôre* et pour *Li fiye Maurlère.*

- 23^e Concours.** *Fable, petit conte, etc.* — Deuxième prix à Edg. RENARD, de Beaufays, pour *Manèdje*; troisième prix au même auteur pour *Nut' di Noyé*; troisième prix au même auteur pour *L'afère dè coq*; mention honorable au même auteur pour *Li truc da Bouyote.*

- 24^e Concours.** *Pièce lyrique.* — Troisième prix à A. BASTIN, de Herbesthal, pour *Dona eis requiem.*

- 26^e Concours.** *Pasquèye.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Hâtins* et pour *À ci qui n' sène nin sès lètes*; troisième prix au même auteur pour *Îr, oûy èt d'min*; mention honorable au même auteur pour *Boûdes èt mintrèyes.*

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — Mention honorable à A. GILOR, d'Évegnée, pour *Babouyèdjes*

29^e Concours. *Traduction.* — Mention honorable à Edg. RENARD, de Beaufays, pour *Ine vile pice-crosse*, pour *Filoguët*, pour *Adaptations d'Horace* (4 et 5) ; deuxième prix au même auteur pour la seconde partie de *Filoguët* et pour la partie de la Satire d'Horace constituée par le Rat des villes et le Rat des champs.

30^e Concours. *Hors-concours.* — L'œuvre n'était soumise au jury que pour appréciations personnelles.

CONCOURS DE 1950

Pièces reçues

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. Eune ristoufaye di cwèrbås. — 2. Mès bizâjes.

Jury: L. MARÉCHAL, J. CLOSSET, M. DUCHATTO, *rapporiteur.*

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Tot tûzant. — 2. Bèrwète. — 3. L'âgne da Nonârd. — 4. Bèlès câyes èt rîmês.

Jury: J. DESSARD, F. STÉVART, M. FABRY, *rapporiteur.*

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Li r'toûne. — 2. Cinq rîmês. — 3. Li bon mar'hå. — 4. Li carmélite.

Jury: L. LAGAUCHE, Ch. DEFRECHEUX, F. ROLAND, *rapporiteur.*

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Îmâdjé di Sèrè.

Jury: J. DURBUY, J. CALOZET, O. GILBART, *rapporiteur.*

30^e Concours. *Hors-concours.* — 1. Li cadjolé rédjisse.

Jury: Ch. DEFRECHEUX, L. REMACLE, M. PIRON, *rapporiteur.*

CONCOURS DE 1950

Résultats

21^e Concours. *Étude descriptive.* — Deuxième prix à R. BOXUS, de Bruxelles, pour *Mès bizâjes* et pour *Eune ristoufaye di cwèrbås*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à E. RENARD, de Beaufays, pour *Bèrwète* et *Bèlès câyes èt rîmês*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à E. RENARD, de Beaufays, pour *Cinq rímés*; mention honorable à R. BOXUS, de Bruxelles, pour *Li bon mar'hdâ*.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — Conclusions négatives.

30^e Concours. *Hors-concours.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Li cadjolé rédjisse*.

CONCOURS DE 1951

Pièces reçues

2^e Concours. *Étude de folklore.* — 1. Deux contes folkloriques.

Jury: F. ROUSSEAU, O. JODOGNE, E. LEGROS, *rapporleur*.

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. On tote lu pourcê. — 2. One sise d'iviér. — 3. Lu rwè pèheû.

Jury: A. CARLIER, L. LAGAUCHE, Ch. DEFRECHEUX, *rapporleur*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Vèrvî. — 2. Contes èt râvions. — 3. L' bia Nowé du père Rabourtout.

Jury: Le même que pour le 21^e concours.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Deûs Tiolyins pa d'zou 'ne pandule. — 2. Èl lum'çon éié l' guèrnouye

Jury: H. PETREZ, L. MARÉCHAL, G. REMY, *rapporleur*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Ingrâtitude. — 2. Jean Warnotte. — 3. Priyîre sol Fagne. — 4. À vî tchène. — 5. Mètez al finièsse vosse tièsse. — 6. Lu rond d'ârdjint. — 7. Franchimont. — 8. Bijs d'iviér. — 9. Èspwér. — 10. Lu bleû cîr suteûlé. — 11. L'ovrèdje dèl laine. — 12. Lu mâvi. — 13. Lès rôses dèl vèye.

Jury: J. DESSARD, Ch. DEFRECHEUX, Fr. ROLAND, *rapporleur*.

26^e Concours. *Pasquèye.* — On Cyrano d'amon nos-autes.

Jury: Le même qu'au 23^e concours.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Lès ramâdjés d'in-èfant piërdju.

Jury: M. FABRY, M. DUCHATTO, O. GILBART, *rapporleur*.

29^e Concours. *Traduction.* — 1. Li coûr acuzateûr. — 2. Lès bièsses qu'ont l' pèsse. — 3. L'agace.

Jury: Le même qu'au 27^e concours.

N. HOHLWEIN,
Secrétaire administratif.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

26^e, 27^e et 28^e Concours de 1940 à 1952

RAPPORT DU JURY PERMANENT

Les auteurs dramatiques ont envoyé au Concours permanent pendant cette longue période qui comporte cinq années de guerre, quelques soixante-dix pièces, dont sept drames lyriques, 31 pièces en un acte et 31 pièces en deux ou plusieurs actes.

Le rapport sur les productions théâtrales, fort détaillé dans les Bulletins antérieurs, doit, pour des raisons diverses, être établi ici avec une sévère concision. Nous avons donc renoncé, pour les œuvres qui n'ont pas été jugées dignes d'une distinction, à résumer leur affabulation et à signaler les critiques émises à leur propos. Ces critiques sont du reste celles que l'on retrouve d'un rapport à l'autre : production sans valeur ni promesse, médiocrité décourageante de fond ou de forme, maladresse ou naïveté, absence de métier, bref une carence presque complète des qualités dont un minimum eût cependant incliné le jury à la récompense. C'est une constatation qui s'applique tout spécialement au

26^e CONCOURS : *Drame lyrique, livret d'opéra ou d'opéra-comique.*

Le jury a reçu et examiné sept productions :

Djihène, drame lyrique en 3 actes (A. 44/1940) ; — *Li Royène dès Boukètes*, 1 acte (A. 48/1940) ; — *Li coûr èt l'âme*, drame lyrique en 3 actes, dialecte dinantais (A. 49/1940) ; — *A l' creuh'léye vóye*, opéra-comique en 1 acte (A. 16/1945) ; — *Li bièrdji*, opéra-comique en 1 acte (A. 17/1945) ; — *Li tchanson dè Névieù*, opéra-comique en 1 acte (A. 18/1945) ; — *A chacun selon ses œuvres*, opérette en 3 actes (A. 19/1945).

Aucune de ces œuvres n'a été jugée digne d'une distinction.

27^e CONCOURS : *Pièces en un acte.*

A ce concours, le jury a eu à examiner 31 pièces. Il a jugé ne devoir accorder aucune distinction aux œuvres ci-après : *Vantárds !* comédie-vaudeville (A. 38/1940). — *À tribunal* (A. 41/1940). — *Lès bonès*

vacances (A. 42/1940). — *Lès galètes di guére*, comédie-bouffe (A. 45/1940). — *L'érittance dol mèskène* (A. 50/1940). — *Ninouche* (A. 3/1945). — *Rôse* (A. 4/1945). — *A bon chat, bon rat* (A. 7/1945). — *Pru-mîrè-s-amoûrs* (A. 8/1945). — *Lès vis cœûrs* (A. 9/1945). — *Arnoke* (A. 10/1945). — *Djile èt Françwèse* (A. 11/1945). — *Loulou* (A. 24/1945). — *Si on saveût* (A. 28/1947). — *Catrène rawâde* (A. 29/1947). — *Li vwès dè passé* (A. 31/1947). — *L'ôte, 1 acte en vers* (A. 36/1947). — *Docteur* (A. 37/1947). — *Li parvinou* (A. 38/1947). — *I n'est mây trop tard* (A. 4/1948). — *Li fèye dè coti* (A. 7/1948). — *Prumir avri* (A. 8/1948). — *Vis-èfants* (A. 2/1949). — *Bin fé èt lèyi dîre* (A. 1/1950).

Par contre il a distingué quelques pièces d'une honnête médiocrité, offrant tout de même un certain nombre de qualités.

Bèzin (A. 35/1940), pièce en wallon de Nivelles. C'est plutôt une série de six tableaux populaires écrits pour la radio. Gusse a gagné à la Loterie coloniale un lot de 25.000 frs et vient de toucher son argent. Deux amis de rencontre l'entraînent aux courses de Boitsfort, puis dans un caboulot, ailleurs encore, et finissent par lui fausser compagnie en emportant la galette. Le dernier tableau est le retour de Gusse et l'accueil que lui réserve son épouse Julie. Évidemment tout cela n'a pas nécessité beaucoup d'imagination, mais l'œuvre est bien traitée et très bien écrite.

Frèd chômera toudi ! (A. 36/1940). Fred est chômeur; il querelle sa femme Julia parce qu'elle a acheté 1/5 de billet de la Loterie coloniale. Il le lui reprend et va le revendre à son ami Gusse. Dans l'entretemps, Julia apprend, en écoutant la radio, que son numéro gagne le gros lot. A son retour, Fred est loin de partager la joie de sa femme et lui en explique la cause. Peu après, Gusse entre et nous assistons au savant déploiement de ruses de la part des époux pour rentrer en possession du bienheureux billet. Ils y réussiront et comme à ce moment un contrôleur du fonds de chômage vient pour enquêter, Fred le met à la porte et déclare qu'il restera toujours chômeur. Sujet plutôt mince, mais écrit avec assez de verve.

À coron dè pazé, pièce rimée (A. 40/1940). Une page d'amour, un conflit banal de sentiments entre cinq personnages : la mère, la fille, le fils et deux prétendants rivaux, dont l'un intéressé. Tout cela accompagné d'une préface quelque peu naïve, où l'auteur ambitionne de se hausser dans sa pièce à l'analyse psychologique chère aux grands tragiques grecs Sophocle et Euripide. Mieux vaut ne pas appuyer et dire que la pièce a surtout valu parce qu'elle est bien écrite avec, de temps à autre, quelques envolées poétiques de bonne facture.

Dj'a pris m' pission (A. 39/1947). Tableau populaire assez animé. Miyin, ouvrier mineur, a pris sa retraite dans l'espoir de se reposer. Mais sa femme

Dadite, qui tient un petit magasin bien achalandé, le charge de multiples besognes et de travaux de ménage. Il est même harcelé par ses voisins qui continuellement requièrent son aide. Excédé, il signifie à Dadite qu'il ne fera plus rien dans le ménage et qu'il va demander à son frère Djerá, contre-maître à la houillère, de pouvoir rentrer au charbonnage. A ce moment, son beau-fils Lèyon survient et lui demande de l'aider à décharger des caisses pour le magasin. Résigné et sous les regards narquois de sa femme, il va prêter l'aide réclamée.

A vrai dire, ce n'est pas une pièce au sens strict, mais plutôt une suite de dialogues sans prétention que l'on pourrait multiplier à volonté et qui ne créent ni action, ni intrigue. C'est surtout amusant et écrit dans une langue aimable.

Crapule (A. 3/1950). L'auteur aurait sans doute pu choisir un titre moins spectaculaire peut-être, mais aussi moins grossier. Bènwèt (45 ans) est un industriel que le succès a grisé. Après une soirée de haute noce, il ramène chez lui Madelinne (25 ans), une femme de mœurs légères. Dès sa rentrée, il bouscule, dans un langage fort peu distingué, son vieux domestique Françwès (65 ans) et lui signifie son congé. Décidé de continuer à s'amuser, il songe à aller jouer et va s'emparer de l'argent que son associé a déposé dans le coffre-fort pour les échéances prochaines. Alors c'est le drame moral : il se déroule sous forme d'un dialogue intime entre la conscience de Bènwèt, l'ancien honnête homme, et Bènwèt, le fêtard, sollicité par des tentations malsaines. Finalement (il y a quatre pages et demie de texte), la morale l'emporte et Bènwèt, après avoir liquidé Madelinne, fera ses excuses à son fidèle Françwès. En réalité, il n'y a qu'un personnage, les deux autres n'étant que des tests de crapulerie ; mais l'œuvre ne manque pas d'originalité et elle est écrite dans un wallon correct.

Li Wayin (A. 4/1950). Les deux guerres ont provoqué l'éclosion de plusieurs pièces écrites sur le même thème que *Li Wayin* (voy. notamment *L'ome qui passe*). L'homme revient longtemps après la guerre, horriblement défiguré, et trouvant sa place au foyer occupée par un autre, s'en va, sans être vu de la femme qu'il n'a cessé d'aimer, pour ne pas troubler la quiétude et le bonheur du nouveau ménage.

Li Wayin diffère peut-être un peu des pièces du genre par des détails épisodiques, mais elle contient trop de longueurs, surtout dans le dialogue entre l'ome et Françwès, le second époux. Cependant l'œuvre est bien écrite, la langue est soignée et les personnages bien observés et naturels.

Èl pus bia cadô (A. 6/1950). L'héroïne, Jeanne, est institutrice et passe dans le village pour être célibataire, alors qu'elle est divorcée. Son collègue Michel Delmotte voudrait l'épouser. C'est à ce moment que paraît André

Moureau, l'ancien mari, qui vient demander à Jeanne d'accepter d'élever le petit garçon que sa seconde femme a mis au monde en mourant. Jeanne accepte, sans doute pour bien nous convaincre avec l'auteur que le plus beau cadeau que l'on puisse faire à une jeune femme qui fut mariée et est divorcée, c'est de lui donner à élever un enfant appartenant à son ex-mari, remarié et devenu veuf. L'auteur paraît n'avoir pas songé à l'inconvénient de cette donnée et à la situation bizarre qu'elle développe. La pièce pourra sans doute porter sur les âmes sensibles, et comme elle n'est pas dénuée d'intérêt et est bien écrite, le jury l'a jugée digne d'une distinction.

28^e CONCOURS : *Pièces écrites en plusieurs actes.*

Encore un concours bien fourni, où ont été envoyées 31 pièces. Les résultats n'en sont pas mauvais : beaucoup d'appelés et tout de même assez d'élus.

Le jury a écarté les pièces suivantes : *L'architèke*, 3 actes (A. 37/1940) ; — *Deûs coqs so leûs-èsporons*, 3 actes (A. 47/1940). — *Li façâde*, 3 actes (A. 1/1945). — *Li coûr so l' main*, 3 actes (A. 2/1945). — *Fé l' boneûr di s' parèy, c'est fé l' sinne à minne temps*, 3 actes (A. 5/1945). — *Torine Boumâl*, 3 actes (A. 12/1945). — *I n'a qu'in Binche au monde*, 3 actes (A. 9/1945). — *Li fâvète dè Vêrt Bouhon*, 3 actes (A. 15/1945). — *Lès plans da Lambért*, 3 actes (A. 22/1946). — *Li bâhe qui towe*, 3 actes et 4 tableaux (A. 25/1945). — *Coûr di feume*, 2 actes (A. 26/1947). — *Ine victwére di l'amoûr*, 3 actes (A. 30/1947). — *Li honte èt l'amoûr*, 3 actes (A. 32/1947). — *Qwârtî à louwer*, 3 actes (A. 33/1947). — *Julia*, 3 actes (A. 34/1947). — *L'oneûr divant tot*, 2 actes (A. 2/1948). — *Napôlèyon*, 3 actes (A. 3/1948). — *Li monde ritoûrné*, 3 actes (A. 4/1949).

Et voici tout un palmarès de récompenses.

Li bê voyèdje, 3 actes (A. 46/1940). Trois actes dévolus à l'odyssée d'un de ces milliers de ménages qui, pris de panique en mai 1940, jouèrent en France aux réfugiés : 1^{er} acte, départ précipité vers Toulouse ; 2^e acte, la vie en France ; 3^e acte, le retour. Ces actes sont plutôt des tableaux sans action réelle, sans *vis comica* ; ce n'est pas une œuvre dramatique, mais plutôt une nouvelle dialoguée en trois chapitres. Le tout relève d'ailleurs plus du vaudeville que de la comédie, et on sent que l'auteur a voulu être amusant ; il y a réussi par son dialogue primesautier et sa verve gouailleuse ; il y a de l'esprit, mais l'auteur pourrait user avec plus de discréption du jeu de mots facile et du coq-à-l'âne. D'autre part le wallon est bon et le style alerte.

A l' florèye Pâque, 4 actes (A. 39/1940). Mèliye, qui est aimée en silence par le varlet Lambert et recherchée par le vieux maître d'école Leplat,

aime et est aimée d'Émile Bådwin (un peu compliqué, mais voyez Andromaque de Racine). D'autre part Tchårlote, qui a élevé Mèliye, se querelle constamment avec le mar'hå Djèrôme Dëlså : ce n'est pas un mauvais signe. En effet, si le premier acte consacre les accordailles de Mèliye et d'Émile, le second est consacré à celles de Tchårlote et Djèrôme. Toutes ces fiançailles arrangées, le troisième acte reste éperdument vide : c'est à peine si l'on y annonce les deux prochains mariages à l'Florèye Pâque. Après ce vide du troisième acte, il y a le 4^e, où Mèliye, qui a contracté un refroidissement à un bal, meurt... et Lambert dans un long soliloque final exhale son amour. Pour le fond, c'est du romantisme attardé ; quant à la forme, l'action ne nécessitait pas 4 actes pour se dérouler et le tout aurait pu être condensé en deux actes. Si tout cela trahit l'inexpérience, par contre le wallon est très bon.

Li P'tite, 3 actes (A. 51/1940). Pièce dramatique en trois actes ; une étude psychologique, qui aurait pu être une œuvre marquante, si l'auteur avait pris le soin de buriner et modeler davantage le caractère de son héroïne.

Li P'tite, c'est Josète, orpheline recueillie par les époux Bienfait. Devenu veuf et obligé de se rendre à l'étranger, Bienfait confie Josète, maintenant une grande jeune fille, à la garde des voisins Blanvalet. Dès le début du second acte, nous voyons que Josète est devenue indispensable à Blanvalet, un entrepreneur : c'est elle qui, lors d'une grève, a fait décider la reprise du travail, elle s'occupe de la correspondance et tient la comptabilité. L'entrepreneur a un fils, Tchåles, qui vient d'obtenir son diplôme d'ingénieur ; il aime Josète et en est aimé. Il veut l'épouser, s'en ouvre à son père ; mais dès les premiers mots, Blanvalet l'arrête : il a pour lui d'autres ambitions. Le jeune homme quitte la maison. Au 3^e acte, Blanvalet attend l'issue d'un procès où sa responsabilité est engagée. Il est condamné à payer, dans les six semaines, 30.000 frs à la victime. Il ne les a pas, mais Josète le tire d'affaire en lui prêtant 20.000 frs. Peu après, Tchåles rentre au foyer paternel, mais il semble éviter Josète. Interrogé par celle-ci, il avoue qu'il a contracté une liaison coupable et se trouve dans l'obligation de se marier. Josète a le courage de refouler dans son cœur l'amour qu'elle nourrissait pour Tchåles, l'engage à réparer sa faute et pardonne à l'égaré, qui poursuivra sa destinée ailleurs.

Rawète èt sès valêts, 3 actes (A. 6/1945). Trois actes en vers traités avec un peu de naïveté. C'est un ménage de 5 hommes, soignés par Norine, servante dans la maison depuis 30 ans. Mais elle va prendre sa retraite et a fait appel, pour la remplacer, à sa nièce âgée de vingt ans.

Et c'est le miracle du charme et de la jeunesse. Tous s'empressent autour d'elle, jusqu'au vieux Patår qui veut l'épouser ; mais le cœur

de la jeune fille a parlé en faveur de Simon, fils de Patâr. Celui-ci refuse de consentir à leur mariage ; Rawète s'en ira et peut-être son amoureux la suivra-t-il.

Bien qu'aucune scène ne présente de l'originalité, la pièce est bien conduite, les caractères bien dessinés. Quant aux vers, des alexandrins, d'une métrique boiteuse, obligeant l'auteur à des constructions tortueuses, ils n'ont rien du langage clair et harmonieux que l'on aime entendre à la scène ; pourquoi l'auteur, qui n'a vraiment rien d'un poète, ne s'est-il pas résolu à écrire son œuvre en prose ?

L'espionne, 3 actes (A. 14/1945). Remarquons d'abord qu'on ne dit pas *l'espionne*, en wallon, mais bien *li spiegnue*. Trois actes d'une action assez alerte, mais sur un sujet plutôt naïf.

Lorint (45 ans), célibataire, a élevé deux neveux : Môrice, qui est soldat, et Juliète (16 ans), qui est en pension. Le premier est revenu en permission et a imaginé un stratagème (télégramme) pour faire revenir sa sœur quelques jours. Le hasard amène en auto un autre neveu, Lèyon (21 ans), sa femme Sofiye (19 ans) et la mère de celle-ci, Palmire. Lorint est épris de Palmire. Mais on apprend que Sofiye, employée de bureau, néglige son ménage. L'oncle, pour la corriger, imagine de charger sa très jeune nièce Juliète d'aider Sofiye dans les travaux du ménage comme servante sous le nom de Mérance, car les deux jeunes femmes ne se connaissent pas. Toute l'intrigue repose sur cette substitution de personnes, qui amène évidemment des quiproquos, pour se terminer par le dénouement prévu : le mariage de Lorint avec Palmire et l'amendement de Sofiye.

Les 3 actes ne sont pas assez proportionnés et les deux derniers pourraient du reste sans inconvénients être réunis en un seul. L'âge de l'héroïne Juliète (16 ans) est bien tendre pour l'expérience qu'on lui prête. L'action est alerte et bien conduite, le dialogue est serré et à part quelques expressions trop françaises, le wallon est bon.

Margaye, comédie-farce (A. 20/1945). Comédie-farce en wallon du Centre qui rappelle les tout premiers débuts du théâtre wallon ; l'inventivité s'y dispute avec le burlesque, et la trivialité y règne en maîtresse. Un maître marie sa fille Apoline au receveur des contributions Modesse. Quelques bouteilles de bourgogne offertes à cette occasion au secrétaire communal et au premier échevin, provoquent du brouillard dans les cerveaux et amènent une confusion entre les pièces relatives à cette noce et celles d'un autre mariage qui a lieu le même jour. L'erreur se réparera cependant, et tout rentrera dans l'ordre après toute une succession de scènes plutôt amusantes. L'action est bien conduite et mouvementée à souhait.

Pou l'oneûr (A. 23/1946). Mèliye Féron a été abandonnée et a dû élever

seule sa fille naturelle Laure. Depuis, elle porte une haine vivace aux hommes. Cependant Laure a fait la connaissance d'Alfrèd Lorin et s'est laissée aimer. La mère chasse l'amoureux, qui part et disparaît pendant neuf ans. Mais Laure est enceinte et pour sauver l'honneur, Georges Lorin, frère d'Alfred, atteint d'une maladie mortelle, l'épouse. Il meurt peu après. Au 3^e acte, Alfred revient du Congo et vient réparer le mal qu'il a fait.

Tout cela est assez conventionnel, comme le sont les personnages, depuis la colporteuse Maria jusqu'au facteur, en passant par la petite fille Alfreda, qui, on ne voit pas trop pourquoi, s'exprime en français. Mais la pièce est bien conduite.

Li pot d' tére, 4 actes (A. 27/1947). Pièce du genre humanitaire et social avec tout ce qu'il comporte de naïf et de conventionnel.

Louis Dozo, ouvrier au Charbonnage de la Haute Belle Fleur, intente un procès à la Société qui l'occupe, parce que sa maison est fortement endommagée par les dégâts miniers. Le Charbonnage a jusqu'ici toujours refusé de lui donner satisfaction. Mantine, fille de Dozo, institutrice, a fait la connaissance d'Alfred Polain, ingénieur au Charbonnage, qui prend fait et cause pour Dozo. Résultat : ils sont renvoyés tous les deux. Mais les ouvriers menacent de faire grève et la direction cède enfin.

Comme dans toutes les comédies de ce genre, le ton peut paraître un peu prêcheur, mais l'œuvre est bien faite, et le wallon est très bon.

Lu pûrèye cohe, 3 actes (A. 1/1948). C'est une pièce en 3 actes très bien traitée et écrite dans une langue excellente.

Lu pûrèye cohe, c'est Louwis, fils cadet du cinsi Djözèf. Il a déserté la ferme paternelle pour la grande ville. Revenu pour quelque temps à la campagne, ce mauvais fils s'y ennuie et malgré les sollicitations de sa mère, de son père et de Jan, son frère aîné, il s'en va, bien qu'il ait séduit Jane, orpheline recueillie par les fermiers. Il promet à contre-cœur à celle-ci de revenir l'épouser, mais ne tient pas sa promesse. La jeune fille cependant est enceinte et Jan, qui l'aime en secret, l'épouse pour sauver l'honneur de la famille. Au 3^e acte, le bonheur règne à la ferme ; l'enfant attendu est mort, mais a été remplacé par un charmant petit garçon qui a 5 ans. Louwis revient pour soutirer de l'argent à sa famille. Il est chassé par tous et par Jane elle-même, qui a trouvé le bonheur.

Le premier acte est sans aucun doute le meilleur ; l'action y est vive. On pourrait peut-être reprocher à la pièce de laisser deviner trop aisément le dénouement. Les caractères auraient aussi pu être plus nuancés, mais Louwis est réellement *ine pûrèye cohe* : il n'a pas l'ombre d'un bon sentiment.

Cou qu'arive (A. 5/1948). Une pièce dont le sujet est un peu naïf. Une

jeune fille coquette, Marèye, est courtisée depuis longtemps par un brave ouvrier, Djözèf Djâmår, qu'elle délaisse pour épouser un beau phraseur, plus riche, Louwis Bolzée. Au 2^e acte, l'entente ne règne pas dans le ménage. Un accident mortel survient à propos pour faire disparaître le jeune mari et au 3^e acte, Marèye, que Djözèf, parti au Congo depuis trois ans, n'a cessé d'aimer, épousera son premier amoureux.

Il y a trop de longueurs dans certaines scènes ; la langue, bien que soignée, n'est pas théâtre, mais le wallon en est bon.

Èdon, Zéfirin (A. 1/1949). On vient d'enterrer le patron de Jules Lejeune, contremaître d'une fabrique, et le notaire vient apprendre à l'intéressé que le défunt lui laisse par testament l'usufruit de son usine. Du coup, c'est la fortune et Mèliye, femme de Jules, échafaude des projets de vie large et comblée. Elle refuse pour sa fille Jane, l'employé Roger. Mais il faudra déchanter : d'abord Zéfirin et sa sœur Sidonie, héritiers de la nue-propriété, viennent s'ingérer dans les affaires des nouveaux riches. Au 2^e acte, ce sont les ennuis de la fortune ; entretien d'une grosse maison, ennuis avec les servantes, ennuis avec l'auto. Puis au 3^e acte, ce sont les difficultés dans la direction de la fabrique : taxes, contrôleurs, etc.

La pièce écrite en bon wallon, se lit facilement, mais, sauf au 1^{er} acte, l'action est nulle et le dénouement mal amené. Excédés, le contremaître et sa femme renoncent brusquement à cet héritage malencontreux.

Lu tchance (A. 2/1952). Pièce en dialecte verviétois d'une complication extrême. Au fond, il s'agit d'une femme, d'une commerçante qui a une telle foi en sa chance, que, sans argent, elle achète une maison en rente viagère, y établit un commerce, le fait fructifier, a la veine de voir décéder de mort subite celui à qui elle sert la rente viagère. Elle étend ses affaires, fonde une autre maison, achète des camionnettes, vend de tout, amène son commerce à son apogée. Mais au 3^e acte, le vent a tourné. La commerçante a toujours foi en sa chance ; elle supplie son fils d'aller jouer au Casino de Spa les derniers 30.000 francs disponibles. Heureusement il n'ira pas, trouvera un prêteur qui lui avancera 160.000 francs ; l'affaire sera renflouée, et il épousera celle qu'il aime, la fille du prêteur. Le jury a reconnu à cette pièce, malgré l'enchevêtrement des événements et les complications créées comme à plaisir, de grandes qualités littéraires, un dialogue assez serré et surtout un wallon d'une très grande pureté.

Le jury permanent :

† Joseph CLOSSET

† F. HALLEUX

D. WAGENER

† Ch. DEFRECHEUX

N. HOHLWEIN, *rappiteur.*

Conformément au règlement des concours, les billets cachetés joints aux pièces rejetées ont été détruits séance tenante, après déposition de ses conclusions par le jury permanent. L'ouverture des billets qui accompagnaient les œuvres récompensées a fait connaître comme auteurs :

Au 27^e concours : pour *Bèzin* (m. h.) et *Frèd chômera toudi* (m. h.), M. M. GOCHE, à Bruxelles ; pour *Dja pris m'pinsion* (m. h.), M. H. BRENDÉL, à Saint-Nicolas-lez-Liège ; pour *Crapule* (m. h.), M. L. LEJEUNE, à Ans ; pour *Li Wayin* (3^e prix), M. R. BOXUS, à Bruxelles ; pour *Èl pu bia cadô* (3^e prix), M. A. DELCOURT, à Nivelles.

Au 28^e concours : pour *Li bê voyèdje* (m. h.), M. D. BOVERIE, à Bressoux ; pour *A l' florèye Pâque* (m. h.), M. N. MARÉCHAL, à Liège ; pour *Li p'tite*, (m. h.), M. C. FOURNY, à Grivegnée ; pour *Rawète èt sès valêts* (m. h.), M. C. FOURNY, à Grivegnée ; pour *L'èspiégue* (m. h.), M. J. BERTRAND, à Marchin ; pour *Margaye* (m. h.), M. M. ROCH, à Marcinelle ; pour *Pou l'oneûr* (m. h.), M. N. LEMAÎTRE, à Charleroi ; pour *Li pot d' tére* (3^e prix), M. L. DIGHAYE, à Liège ; pour *Lu pûrèye cohe* (3^e prix), M. A. BASTIN, à Herbesthal ; pour *Cou qu'arive* (m. h.), M. L. MOTMANS, à Liège ; pour *Èdon, Zéfirin* (m. h.), M. A. BASTIN, à Herbesthal ; pour *Lu tchance* (3^e prix), M. J. WISIMUS, à Verviers.

TEXTES DIALECTAUX

Quatre extraits de

Copales et djavês

par Joseph DURBUY

— PREMIER PRIX —

Sus 'ne plantche

À fond dè stå d' vatches, podrî l' gros gayèt,
Wice qui l' djoû n'intéûre qui po deûs bawètes,
Dissus 'ne plantche pindowe à qwate bons havèts,
S'anôye on n' pout pus' ine tote blanke robète !

On l'a mètou là po s' fé 'ne bone gorlète.
Èle prindrè, dit-st-on, pus rad'mint dè pwès.
Ça n'espètche qui l' bièsse fêt 'ne pèneûse binète
À fond dè stå d' vatches, podrî l' gros gayèt.

Èle si r'veût djoubler — avou bin dès r'grèts —
À solo d'vins 'ne trèye. Èlle èstít leû sèt'...
Oûy èle passe si vèye mièrseûle, sins-agrès,
Wice qui l' djoû n'intéûre qui po deûs bawètes !

Pus dès tînrès jèbes ! Djoûrmây on lî pwète
Dès fénêyès crosses sétches come dès cayèts,
Èt d'abeûre n'a mây li pus p'tite goûrdjète
Dissus l' plantche pindowe à qwate bons havèts !

Potchî disqu'à l' tére, c'est riskant, ma fwè.
Si l' gris tchèt l' hapéve d'on côp po l' garguète ?
Portant, Diè sét qui, sus s' mète qwâré d' bwès,
S'anôye on n' pout pus' ine tote blanke robète.

« Mî vât d'morer chal », pinse li bièsse cowète,
Sins s' doter qu'on djoû li vatchî Frékèt
Vinrè li claper s' min podrî l' makète
Et li f'rè d'on côp fé s' dièrin hikèt
À fond dè stå d' vatches !

Faro

È d'foncé tonê qui lî chève di djîse
A l'intrèye dèl heûre, dizos l' birôdi,
Faro, l' poyou tchin, s'a d'mandé tote sîse :
« Wice è-st-i passé, li p'tit hingue vatchî ? »

Ci n'est nin portant qu'à pus d'ine riprise,
Po tot-avâ l' cinse i n'âye nin nahî ;
È s' a-t-i r'batou tos lès stås, lès r'mises,
Sins trover, chaque fèye qu'on l'a dislahî.

Îr, il a vèyou dès tchandèles èsprises,
Divant 'ne longowe kêsse, là dès djins priyît.
Et v' polez compter qu'i hapa 'ne bèle crise,
Ca l' mësse lî mostra l'ouh avou s' mèsplî.

Oûy, li plêve touméve sérèye, fine èt grise
Qwand a v'nou l' curé câzî blanc moussî ;
Pwis 'l a 'nnè ralé po l' vôle di l'èglise
Avou l' kêsse di bwès qu' lès vârlèts pwèrtît.

È d'foncé tonê qui lî chève di djîse,
Lès pates sitindowes, li front règrignî,
Faro s'a d'mandé câzî tote li sîse :
« Wice è-st-i passé, li p'tit hingue vatchî ? »

Tchèsse ås rats

Hop, ås rats, Blanc-Pid, nos alans fé l' tchèsse,
Ènn' a tot briblé chal è stå d' pourcés.
Apiciz vosse lampe, vos loum'rez, vatch'rèsse...
Èt twè là, hèrdî, make avou t' pèlhê !

Dji va k'mander l' tchin. Fez sins brut, s'i v' plêt.
Tapez l'ouh å lädje bin reûd, d'ine plinte pèce.
C'est ça !... Qu'aveû-dje dit ! Veûs-se lès gris cabês ?...
Hop, ås rats, Blanc-Pid, nos alans fé l' tchèsse !

Apice-lès, nosse tchin, fêts crohî leû tièsse !
T'ârèrs deûs bons soukes ! Tins, broke è moncê
Come fleûr di ratî ! Vo-t'-là sûr à l' fièsse,
Ènn' a tot briblé chal è stå d' pourcés !

Qwè ? Vos t'nez vos cotes ?... Vos n' polez må, dê ;
Djamây ine pitite n'a magnî 'ne grosse bièsse.
È l' plèce dè tchawî come on p'tit gnêgnê,
Apiciz vosse lampe èt s' loumez, vatch'rèsse !

Cwik !... Aha, ci-chal ni d'mandrè nin s' rèsse ;
On côp d' broke a fêt craquer sès-ohê...
Louke ci-là so l' meûr, qui gripe à l' vitèsse !
Alons twè, hèrdî, make avou t' pèlhê !

Way ! Vo-chal in-ôte qu'atrape li rôkê !
Avou m' gros sabot dj'a sprâtchî sès cwèsses !
Rèscoulez, bâcèle ; i s' catche on mådrê
Là podrî vosse cou... Hay ! Dâre li sus l' crèsse !
Hop !.. Ås rats, Blanc-Pid !

Handèle

« Kibin, nosse dame, po lès cossèts ? »
— « Po qwand 'nn' aler ? » — « Londi, cins'rèsse. »
— « M'ènnè donrez-ve à dîh-ût pèces ? »
— « Dîh-ût pèces !... Poqwè nin l' bilèt,

Tant qu' vos-î èstez ? Ca, ma fwè,
Vos n' droûvrîz nin vosse boke pus lâdje
Èt vos livrîz co pus d'imâdjes.
Mins... C'est bêcôp trop tchîr, parèt ! »

— « Trop tchîr, dihez-ve ?... Nin tant sûremint ;
Il âront d'min leûs sèt' samin'nes,
Èt v' qwîrrîz co longtimps 'ne dozin'ne
Di pus hêtîs ! » — « Dj'ennè convin ;
Mins dji veû deûs pus p'tits là-d'vins !
Vos d'vrîz co lès wârder 'ne tchokète ;
Qwand l' mère n'ârè pus qu' zèls ås têtes,
Ç' sérè vite deûs clapants noûrins.

Fez-me on pris po lès dî pus bês ! »
— « Dji l'a fêt ; c'è-st-à vos dè dîre. »
— « Djuisse !... Li coss'léye è-st-à m' manîre ;
Vos-ârez sèt' cints po l' hopê. »
— « A catwaze pièces, vos !... Nèni, dê !
I n'îront nin foû d' chal mons d' saze ! »
— « A ç' pris-là wice volez-ve qui dj' vasse ?
Tinez, vos 'nn' ârez qwinze. Èst-ce fêt ? »

— « Rimêtez l' pièce ! » — « Mins dji n' såreû !
Dji boute chal po fé tére èwale ;
Dji n' gag'n'rè d'dja nin 'ne vête gruzale ! »
— « Adon, dji såy'rè 'n-ôte ak'teû.
Nos n'èstans nin mariés nos deûs. »
— « Si vos savîz come djèl rigrète ! »
— « Potince ! Wârdez vos colibètes,
Èt si n' sèyîz nin si vîreûs ! »

— « Vîreûs, mi ?... Mins, nosse dame, c'est vos !
Si dji v' hoûtéve, diâle mi possède,
Dji lèreû chal tote mi boûrsète ! »
— « Vos n'avez wâde, vî fin matchot !
Èt dji v' va dîre mi dièrin mot ;
Avou vos-ôtes, i s' fât disfinde :
Lès prindrez-ve ? Ou n' sont pus à vinde ! »
— « Fârè co bin qu' dj'i passe oûy, djo ! »

— « Deûs francs d' cowe, èdon, come todî ?
Dji n' vou nin qui l' hièrdî m' quèrèle. »
— « Dji n' discute djamây li dringuèle ;
C'est l' boneûr dês bièsses, come on dit.
Fôrez-lès bin leû-z-apétit. »
— « V' n'avez nin dandjî d'avu sogne ;
Chal, vos savez bin come on sogne.
Vos n' lès rik'noh'rez nin londî ! »

— « Po ça, v's-årez 'ne pougnèye d'êdans ;
Èt po qui l' handèle mi pwète tchance,
Po l' prumî pôve vola deûs çances,
Èco 'ne afère di bâclèye, djans,
Come sovint, tot nos disputant !
Dji m' va pôr achèver m' toûrnèye ! »
— « Èt mi dj' va rataquer m' bouwêye. »
— « Bon corèdge, dame ! » — « Bone tchance, martchand ! »

Six extraits de

Lès pinchètes

par Charles GEERTS

DEUXIÈME PRIX

Quand nos nos r'poûzons à scrène

Quand nos nos r'poûzons à scrène
Zous l'awous' dè no culot,
I n'a wére place pou dèl pène,
Èt l'estûve qui bat s'n-avène
Nos fét tout roûdjes avû s' pot.

C'est l' tamps qu'à l'uche tout s'indjèle,
Lès groûz'lîs come lès mouchons,
C'est l'eûre què l' « Tout Seû » trambèle
Pace-què l' vint d' bise qui bêrdèle
Chène li cachî dès rézons.

Adon vos dèv'nèz sondjeûse
Èt vo-n-âme s'in va dè d'ci.
Èl miène, qui sét l' vôle pûreûse,
Èl sût... èt l'èrtwève ûreûse,
Astokéye lé in souv'ni.

Èl chèf a r'lèvè s' baguète...

Èl chèf a r'lèvè s' baguète,
Lès coupes s'in vont s' mète au rond,
Èt pindant qu' sès fiyes dans'ront,
Leû mère fra d'aler s' raguète.

Lès pus francs s'avanç'tè rètes
Pou raf'ter lès bias mouchons,
Astokis come dès buchons,
Lès chitoûs wét't-à cornète.

On s' fout 'ne masse d'in galopia,
On pale mau d'in nû capia,
On a peû qu' çà finichisse...

Tout l' djonnèsse rit dins l' souyin,
A pârt ène brâve pêtite djin,
Qui marone pace qu'èle tapisse...

Léchèz mori vo magn dins l' miène

Léchèz mori vos mangn dins l' miène
Mêt'nant què l' nût' nos-a muchîs,
Èyè cachon' dè n' pus sondjî
Qu'à çou qu' nos n' polons nî nos dire
Quand-i fêt djoû.

Léchèz mori vo mangn dins l' miène
Pusquè l' vî monde s'a dëstindu,
Èyè què l' boneûr s'a piérdu
Tout conte dè nous, ci su no voye,
Potète insprès.

Léchèz mori vo mangn dins l' miène,
L'Amoûr véra bîn seûr nos ké.
Dèmoron' laumint sans d'vizer,
I s'ra co tamps dè r'mète nos masses
Quand l' djoû r'vera.

Léchèz mori vo mangn dins l' miène,
Dju m' sin ûreûs come i n' d-a pon.
I fêt si nwâr
I fêt si bon...
Si dju brêyoû là su vo spale,
Vos d-in rîriz ?

Èl nût' sans bèle qui m' sake à l'uche

Èl nût' sans bèle qui m' sake à l'uche
Tout seû come in leûp
A fét tére tous lès cîs qu'èle muche
Pace-què d'avoû peû.

Èle m'insorcèle come ène coumére
Prom'teûse dè bons djoûs
Èyè dju sin què m'n-âme t't-intiére
Balzine dins sès doûts.

Èl nwâre fichôte pou què d' m'arète
Fét clinkî mès pîds
Èyè l' gros bêtch qu'èle mè rafète
Ramatit mès-is.

Mès quand m' touûr vînt d' li fé 'ne brasséye,
Mès deûs bras stindus
N'apiç'tè pus fok qu'ène bekéye
Dè froûd dëspardu...

Tant qu' vo sèle à l'églîche...

Choûse...
Tant qu' vo sèle à l'églîche
fét fourmiyi vos ggnous,
à què sondjèz ?
Au mouzon dèl chéssiére
qui va prinde vos mastokes ?
Au djoû woute dè vos Pâques
èyè d'vo cote d'adon ?
Ou bîn au bia corâl
qui vos-afute d'au lon ?

Choûse...
Èl dîmince quand vo mame
vos-impéche dè vûdi,
à què sondjèz ?

A l' barake à boubons
qui r'vera pou l' ducace ?
A l'ouvrâdje pou l'èscôle
qui n'est co qu'à mitan ?
Ou biⁿ au grand nwaroûd
qui vos pale in s' muchant ?

Chouise...
Quand vo lit vos rinstchaufe
èyè qu' vo tièsse bërdèle,
à què sondjèz ?
A lès sangn què lès grands
ont plaquî su vos mûrs ?
A l' priyére qu'i faut dire
come on vos ll'a consyî ?
Ou biⁿ au p'tit vizin
qu'a volu vos bëtchî ?...

D'ai twâs places èyè twâs tch'minéyes

D'ai twâs places èyè twâs tch'minéyes,
D'ai twâs places èyè twâs bondieûs.

Èl prëmî qu'est mis din-n-in câde
avû dès clôs d'oûr pou l' sout'ni
afute sans djoke tous mès morgnifes
come pou d-aler lès dire alieû.

Èl deûzième qu'a yeû l' mèyeûse place
— èl ciène qui m' chért pour mi sondji —
m'a dit : « Dès-omes ont clownè l'Ome,
pou s' chèrvi d' Li, pou leûs mauféts ».

Èl twâzième, qui n'est qu'in poûve diâle,
chène toudi m' plangn' maugrè s' maleûr,
in m'tant dou trisse dèvins s' vizâdjé,
chaque coûp qui m' vwat plouyî zous m' cwas.

D'ai twâs places èyè twâs tch'minéyes,
D'ai twâs places èyè twâs bondieûs...

Zanzan-Sabots-d'Ôr à payis dè sotê

Conte po l's-èfants

par Jean BOSLY

DEUXIÈME PRIX

1. Ine drole di rèsconte

Zanzan tchèsse so dîh ans : c'est-on bê p'tit neûr crolé cârpê avou dè-s-oûy di spirou èt dè tchouflotes rodjes come dè pomes d'amoûr. Mâgré qu'i seûye fwért sûtî, il èst l' dièrin è scole : i n' fêt mây sès d'vwérs, bardouhèye divins sès lèçons èt c'est tos lès djoûs dè rit'nowes èt dè cayès ètîrs à rimpli d' pûnicions. Si mêsse li dit sovint : « Zanzan, si vos n' candjiz nin, vos moûrrez l' tièsse so l' bloc' ou l' cwède è hatrê ». Si papa, Louwis l' tèheû, èt s' mame Djihène ènnè sont honteûs. C'est todì l' minme danse : à ponne èst-i riv'nou, d'cowé come on tchin canård, à brébâdes, à trôs èt à trawes, qui s' mame èl manecèye : « Rawârdez qu' vosse papa rinteûre, calfurtî qu' vos-èstez ; vos-ârez vosse kichtône ». A hipe li papa a-t-i l' min so l' clitche qui Dj'hène l'arinne avou lès minmes mots : « Vo-l'-là, loukîz, vosse bê galapia d' fi ; vochal çou qu'il a co fêt oûy, èt trim'-èt-tram', pêtez-li s' cou, Louwis ! »

Zanzan c'est 'ne sote tièsse, mins on bon coûr. Qui volez-ve ? Il èst djonne èt n' pinse nin d' pus lon. Alez tûzer à vos d'vwérs èt à vos lèçons qwand l' solo done à l'ouh èt qu' tot v's-assètche po v' distriyî d' co cint manîres : à prétins, griper so lès mélêyes èt lès plopes po gridjî lès nids d'aguèces ; è l' osté, balziner avâ lès vôyes, djouwer ås pouces, à l' brise, ås mâyes, à cèke, à l' bizawe ; à l'ârîre-sâhon, aler à l' marôde divins lès wêdes ; è l' iviér, rider so l' bî dè molin ! Ci n'est nin l' bone volté qui mâque à Zanzan, ho nèni, c'est pus vite li tins, èt chaque fèye qu'i va à k'fesse èt qui s' consyince d'èfant l' amèt' di nawerèye, i sâye di racovri s' pètchî tot s' dihant d'vintrinnemint : « Dji sèrè pus corèdjeûs qwand dj'ârè

ine eûre ou deûs d'vant mi ! » Mins ciste eune ou deûs-eûres-là n' vinèt mây, èt lès sièrmints da Zanzan c'est come lès sièrmints d' sôlêye.

Îr, djûdi, il a co fêt li spiegue : so l' tins qui l' mêsse di scole aveût l' cou toûrné po scrire à l' plantche, il a doviért ine grosse bwète d'âbalowes. Vos vèyez l' rahoûr di-stant chal : lès bièsses zûnet tot-avå l' bazår, riguinèt so li r'tye dès f'gnèsses, lès scolîs ont l' narène è l'ér èt riyèt tot r'loukant Zanzan ; li mêsse si r'toûne, ric'noh d'on côp l' coupâbe èt hoûle di s' pus reûd : « Zanzan, vos m' sicrîrez po d'min treûs cints fèyes : je n'apporterai jamais plus de hannetons en classe. Asteûre, à l'ouh. Dji v's-a-st-assee vèyou ».

C'esteût l' prumî fèye qu'on l' tapéve à l'ouh. Coula li touma deûr d'abôrd, mins l' bê meûs d' may rispârdéve âtoû d' lu totes sès coleûrs èt totes sès liyèsses, i féve bon, èt Zanzan, di s' sinti libe, adon qu' lès-ôtes sicolîs divît co d'mani po l' mons deûs-eûres è l' gayoûle, si r'trova à l' vole djoyeûs come on pinson. È l' plèce d'ennè raler è s' mohone, i moussa è bwès po-z-aler rabièsseler s' bwète d'âbalowes, ine bwète à l' savonète gâylotêye d'ine dintèle di blanc papî, rimplèye à mitan d' foyes di stok èt avou on covièke kitraweté po d'ner d' l'ér à l' colèbrèye.

* * *

Ine fâte amonne ine ôte. Oûy, Zanzan s' dispiète mål à si-âhe, i d'meûre bin lontins lès djambes foulèt, sins sepi à djusse s' deût tchâssî s' pantalon. Raler è scole ? I n'a nin fêt s' pûnicion : il a d'vou aler bagnî avou sès camérâdes Zidôre èt Dèdè. Cou qu'ènn' a fêt dès tchouk è Moûse ! Zanzan rèy tot s' rapinsant qu'il a passé l'êwe so qwate munutes, lèyant l's-ôtes bin lon èrî d' lu !

Il ôt l' vwès di s' mame dizos l' montêye.

— Èt qué novèle, Zanzan ? Èst-ce po oûy ou po d'min ?

Zanzan tchôke sès skèyes divins lès djambes di s' marone, mèt' si p'tit paletot d' couti à rôyes èt d'hind d'djuner.

— Qu'a-ve, qui v' fez co l' londjin cou ?

— Rin, mame, rin.

I n' wèz'reût dire çou qu' s'a passé îr è scole, i n' vout nin co fé dèl ponne à s' mame, il a p'tchî d' pwèrter tot seû l' fârdê di s' macûle. Mins, qwand il èst bin r'pahou, qu'il èst so l' pavêye èt qu'i r'louke li teût dèl prîhon wice qui l' mêsse tot-rade li va d'mander

lès treûs cints rôyes qui sont todi à fé, i li tome so l' cwér ine hisse qu'èl fêt rès couler, sès sabots d'vins sès pîds div'nèt ossi pèzants qu' dè plonk, i pièd' li tièsse èt prind rademint po l' rouwale qui monne è bwès. Barète, i fêt barète ! Aveûr lès qwate pîds blancs, cori, djoupler, griper, si k'hoûtri d'vins lès jèbes, caloner lès spirous à côps d' pîres, sîrdjî l's-oûhês qu' pwèrtèt à nid, sucî dèz k'noyes, fé dèz huflêts avou dèz djonnes djèts d' frâgne, dèz canabûses avou dè bwès d' sawou, pèhî ås rinnes è rèwe, si k'balancî ås fwètès cohes dèz tchâgnes, fé dèz coupèrous à l' valêye dèz croupèts, djans, sûre totes sès zines, si porminer ou s' coûkî qwand çoula lî stitche, c'est l' paradis po Zanzan ! I n' s'a mây sintou si awoureûs dispôy lès vacances di Pâque. Come i plindéve Zidôre èt Dèdè, rëssérés è l' préh'nîre èt qui souwît à grossès gotes so leûs cayès, dizos lès lêds-ouÿ dè mësse, li bouria ! dismètant qu' lu èst come li pèhon è l'êwe.

L'â-matin bise èvôye so rin dè monde di tins èt Zanzan s' promèt' bin d' ric'mincî l'après-l'-dîner. I t'na s' promèsse. I li prinda l'idèye d'aler disqu'à l' grande pîrire, à mitan dè bwès, wice qui s' papa l'aveût miné 'ne fèye. C'esteût 'ne assez longue porminâde, mins so deûs-eûres on fêt tant dèz-afères ! I s' rafiyîve d'aler nahî après lès-ouÿs d' cwèrnèyes divins lès trôs d' pire à l' copête dèl rotche : on djeû dandjereûs, mins Zanzan n'aveût sogne di rin èt pus grand esteût l' dandjî, pus d' coûr aveût-i po l'aprèpi. Li djonnèsse ni hûôte mây lès consèy dèz vîs, èle vout todi èsse pus malène èt bin sovint l'espériyince li fêt payî s' sotriye fwért tchîr.

Volà don nosse Zanzan è grand bwès, i picoteye di tote si pouhe, i tchèrèye dreût d'avant lu po l' prumî pîd-pazè qui s' prezinte, i n'a d' keûre di s' piède, i s' ritrouverè todi bin. Come tos lès cis qu' sont-st-afétis à s' kitoûrner è l' vèye, i sét qu'asteûre, avou l' solo à s' dreûte, sès djambes èl monront à l' pîrire ; qwand i vorè riv'ni, li solo ârè fêt on d'mèy qwârt di cèke èt i n'ârè qu'à prinde dreût sor lu po raveûr li bone vîye. Zanzan hufèle, i s' plêt qu'arapemint bin, il arive à pîd dèl hôte rotche, èt, hope-là, daye-da-daye, i gripe disqu'à l' copête. So on clègn d'oûy sès potches sont rimplèyes di bês p'tits blancs-ouÿs tètchelés d' ponts d' vête coleûr. Ènnè home ine dihinne qui n' sont nin covis', lès cwèrnèyes touïnikèt tot cwinksant åtoû di s' tièsse.

Tot-â plézir dèl porminâde, i n' s'a nin aparçû qu' l'èr s'a-staneûri d' pidjote à midjote, èt tot d'on côp : patch ! volà 'ne grosse

neûre gote qui s' vint sprâtchî à costé d' lu. I tape si narène è hôt : on spès tahourê racouûve tot l' bwès. Bin vite li tonîre si mèt' dèl pârtèye, li cîr èst rôyelé d' côps d'aloumîre, i k'mince à plouûre à sèyês, Zanzan n'a qui l' tins d' riguiner à l' valêye po s'ahouter d'vins 'ne bôme qu'on lome « li trô dèz sotêz ».

Zanzan, si pô pawoureûs qu'i seûye, èst-è-mar'mêce : èsse tot seû, è trô dèz sotêz, à mitan dè bwès, oyî craquer l' tonîre, l'êwe apihî à corotes qui s' winnèt inte lès pîres avou dèz glouktèdjes di song' d'on poûrcê qu'on-z-ahore, lès-âbes qui s' kihinèt tot wignant come dèz spéres, vèy li cîr è feû, èsse à moumints tot bablou, aveûlè d' co mèye tchandèles, pwis d'on plin côp s' ritrover d'vins 'ne sipèheûr di câve, si dire qu'i fêt tèlemint neûr qu'on n' sârè pus r'trover s' vôle, túzer à s' papa èt à s' mame qui séront à cwér di leûs cinq' sins po sèpi çou qu'il èst div'nou, èsse mutwèt condanné à d'veûr passer l' nut' divins 'ne freûde bôme èt pôr pinser vèy à tot moumint on sotê amoussé foû di s' nahe ! Èt vos n' trouverez nin drole qui l' coûr da Zanzan fêsse toc-toc èt qui l' cadèt r'grête d'aveûr fêt barète : il âreût cint fèyes mis valou por lu qui l' mèsse l'eûrih pêté so s' cou tot nou.

È l' plêce di s'akeûhi, l'orèdje ridobèle : c'est tèrîbe, on n'a mây vèyou 'ne afêre parèye ; çoula d'vint on vrêye infér ; on dîreût qui l' cîr va fé fiér ås wafes avou l' tére, li rotche lèye-minme tote ètire tronne è disdut. Pwis : « zim', boum', crak ! », èt on gros vilin sapin, bodje, cohes èt tot, birlôzêye d'à l' copète èt s' vint spiyî è deûs come on bwès d' brocale divant l'intrêye dèl bôme.

Zanzan s' rassètche tot, i sint 'ne freûde souweûr qui lî d'hind tot l' long d' si scrène. À minme moumint, il ôt qu'on djèmih là, à l'ouh, nin lon èrî d' lu : on djèmihèdje si tène, si grêye qui v' dîriz l' vwès d'on p'tit gnêgnê. Zanzan n' hoûte qui s' coûr, i roûvèye totes sès hisses èt sins fé ni eune ni deûs s' fâfilêye inte lès cohes dè sapin qui lî bârèt l' passèdje èt sâye dè sèpi d' wice qui l' vwès vint. So 'ne èclipse il a vèyou tot : dizos lès rècènes di l'âbe qui vint d'aheûre, i-n-a dèz p'titès djambes qui s' kibatèt, dèz p'titès djambes ravôtèyes divins on p'tit neûr pantalon, dèz p'tits neûrs sitotchèts, èt, à bout, dèz p'tits pids tchâssîs d'vins dèz p'tits rodjes sabots. Zanzan roufèle, i sètche po lès djambes, èt l'efant qu'est rafûlé là-d'zos djèmih co pus fwért. Zanzan râye èt râye, rin n' bodje èt l' ci qu'est sprâtchî brêt todi èvôye « Qué damadje ! Qué damadje ! » Zanzan n' pièd'

nin corède, mågré l'aloumire èt l' tonire, mågré l' plêve qu'èl trimpe come ine cane, mågré l' broûli qu'èl dilâborêye, i grawe li tére avou 'ne tèyante pîre èt, après 'ne dièrinne sâye, lès djambes qu'i sètche raminèt avou zèles li rësse dè cwér èt... 'ne tièsse di vî ome avou 'ne grande blanke bâbe, dèz grossèz rotchès tchifés èt dèz grands neûrs-ouÿ racoviértz di grands blancs sùrcis...

Zanzan èst-amaké : i n'a måy vèyou on si p'tit cwér sut'ni 'ne si vèye èt 'ne si grosse tièsse, i n'a måy vèyou nou... sotê qui d'vins lès lîves d'imâdjés ! Li sotê s' lârmèn'téve èt aveût l'èr tot foû d' lu. Zanzan l' prinda so sès brès', l'èpwèrta èt l' bôme à l'ahoute dè måva tins èt l' sitâra so on hopê d' fin sâvion, pwis s' coûka disconte di lu po l' ristchâfer. Volà on drole di cârpê, direz-ve, i n'a nin pawou d'on sotê ! Å vrêye, Zanzan n' si sintéve nin trop sûr èt il èsteût on pô mouwé, mins i tûzéve avou rêzon qui l' ci qu'aveût sâvé dèl mwért ni sâreût èsse mètchant por lu, èt pwis, si l' dandjî manecîve, i sèreût todi tins d' trossî sès guètes èt d' prinde li lâdje sins cori l' risse di s' fé rac'sûre d'on d'zawouré. Ci fourit don avou confiince qu'i rawârda qu' l'ôte riv'nasse à lu. Çoula n' târdja wêre :

— Tins, c'est vos, là, Zanzan ?

— Kimint m' kinohez-ve ?

— Dji louke tot, dj'ô tot, dji sé tot.

Zanzan s' aveût flûtchî tot doûcement èri d' lu.

— Zanzan, vos-èstez on måva djubèt. Poqwè fez-ve barète ? Poqwè n'aprindez-ve nin è scole ?

—

— Ci n'est nin bê, çoula, Zanzan : on djoû ou l'ôte vos r'grèt'rez l' tins pièrdou, vos l' rigrèt'rez avou dèz-ongues di fier.

Zanzan, tot bèzé, babouya :

— Mins, Moncheû l' sotê, dji n'a nin l' tins d'aprinde, i m' fât djouwer.

— I-n-a tins po tot, on djowe qwand on-z-a fini sès-ôtes-ovrèdjes.

— Ni djâzez nin tant, Moncheû l' sotê, lèyîz-ve on pô ravu, i m' sonle qui v's-avez stu branmint ac'sû.

— Ac'sû ? Mi ? Rin n' sâreût ac'sûre lès sotêz : dji so-st-èstènè, rin d' pus : ine drole d'avinteûre qui m'arrive po l' prumî feye èt portant dj'a ouÿ mèye ans. Awè, Zanzan, vos v' loukîz lâdje, mins c'est-insi, dj'a mèye ans : dj'a k'nohou vos tâyes èt vos ratayons, dèz bravès djins qu' vos n' ravizez wêre. Portant vos 'nnè t'nez 'ne

saqwè, vos-avez on bon coûr, à fond v's-èstez on brave èfant, vos m'avez sètchî 'ne fameûse sipène foû dè pid.

— Vos-èstez bin flâwe, Moncheû l' sotê ; dj'a mâlâhèye di v's-étinde télemint qu' vosse vwès 'nnè va. Volez-ve couchal qui m' mame m'a d'né po-z-aler è scole après l' dîner ?

Èt i sètcha foû di s' potche ine rôye di tchôcolât qui l' plêve aveût cázî fêt toûrner à tchatchz.

— Mèrci, mi-èfant, coula m' rindrè dèl fwèce.

— Sofrez-ve ?

— On sotê n' soufe mây.

— Portant vos djèmihîz bin fwért tot-rade qwand dji v's-a ramassé.

— Dji n' djèmihéve nin d' mâ, mins là qu' on rwè deût mori so s' trône èt nin bièssemint d'zos lès rècènes d'in-âbe.

— Kimint ? Vos sériz li rwè dè sotê ?

— Awè, m' fi, li rwè dè sotê, dji m' lome Hèpè-Jou. Loukîz li p'tite hèpe qui dj' pwète chal à m' costé, loukiz d'zos m' bonète mi p'tite corone : li hèpe èt l' corone c'est d' l'ôr, c'est lès-assènes d'on rwè.

— Moncheû li Rwè...

— Dihez : Sîre.

— Sîre li Rwè, dji v' fê tos mès complumints.

Èt Zanzan s' lèva tot métant s' min à s' canote, come on sôdård divant on djènèrâl.

À-d'foû, l' tins n' candjîve gote, on n'âreût nin tchessî on tchin à l'ouh, èt Zanzan, tot djinné asteûre qu'i n' saveût k'mint djâzer à on rwè, âreût d'né gros po-z-esse à cint mèye pids èrî d' là. Èt portant, i n' poléve nin abann'ner 'ne saquî è l' pénance. Hèpè-Jou léhéve divins sès pinsêyes come divins on lîve doviért :

— Nèni, Zanzan, vos n' polez nin cori èvôye, on n' veût nin l' solo èt vos v' pièdriz è bwès, èt pwis dji sé bin qu' vos n' voriz nin m' lèyi tot seû. Assiez-ve chal dilé mi, n'âyîz nole sogne, èt, si vos l' volez bin, tot rawårdant qui l' tins s' rimète, dji v' va raconter 'ne bèle istwére, li vèye dè sotê.

— Kimint, si dj' vou bin ! Moncheû l' Sîre..., Sîre, vou-dje dîre, mins dji n' wèzéve vis-èl dimander !

— A 'ne condicion, seûlement : djurez-me qui vos n' dîrez mây à nol ome rin d' çou qu' dji v' va dire.

— Dj'èl djeûre, fa Zanzan, tot lèvant sès deûts è l'èr.

— Bon, dj'a fiyate divins vos. Don, à k'mincemint dè monde, qwand l' Bon Diu crèya Adam, i-n-a sî mèye ans d' coula, I crèya ossu lès sotêts. Adam d'veve ovrer dè djoû èt s' ripwèzer dèl nut', lès sotêts, zèls, si r'pwèzer dè djoû èt ovrer dèl nut', come coula li grande lwè d' l'ovrèdje ni trouv'reût mây à lâker. Adam trîmèeve à solo èt lès sotêts è l' sipèheûr, c'est po coula qu'i vikèt d'zos tére, divins dè bômes, èt come i-n-a dèz-omes tot-avâ l' tére, i-n-a dèz sotêts tot costé d'zos tére. I n'a qu'on sotê qui s' pout mostrar à djoû, èt cilà c'est leû rwè. Li rwè dèz sotêts deût ovrer tote si vèye, di nut' èt d' djoû, c'est tot l' contrère dèz rwèz d' so l' tére, ènn' a tot plin d'vins cès-chal qui n' fèt mây rin èt qui n' kinohèt qui l' machène à balziner.

Qwand i fourît métous d'zos tére, lès sotêts n' savit d'abôrd qué lingadje tchûzi, i d'manit là, mouwês come dèz pèhons, i n' si comprindit qu' tot fant dèz sègnes ; portant, on djoû l' Bon Diu tchëssa Adam foû dè Paradis tèrèsse tot li brèyant : « Û ! bièsse, Adam ! » (1) Dispôy adon, lès sotêts, qui rèspèctèt l' Bon Diu, djazèt l' walon come Lu.

Lès rwèz dèz sotêts sont loumés po sî cints-ans : li prumî fourit Hèpè-Aou, li deûzinme, Hèpè-Bou, èt insi èn-è-rote tot sûvant l'âbécé. Si dji m' lome Hèpè-Jou, c'est qu' dji so l' dîhinme rwè, èt come i-n-a oûy djudusse sî mèye ans qui l' monde a stu fêt, mi vicârèye èst finèye. Vos vèyez qu' noste istwére èst fwért simpe à-z-aprinde, on n' s'i trèbouhe nin d'vins lès nos èt lès dâtes.

— Vos-èstez bin pus malins qu' lès-omes, vos-ôtes ! Si vos saviz come c'est mälâhèye po nos-ôtes di dit'tinre l'istwére !

— C'est-insi, m' fi Zanzan, lès sotêts sont tot plin pus malins là qu'i sont pus simples : d'abîme, è l' Bîbe, ni dit-st-on nin qu' lès-èfants d' li spèheûr sont pus sûtis qu' lès-èfants dèl loumîre ? C'est d' nos-ôtes qu'on djâse insi. Mins, riv'nans à nos moutons. Amon nos-ôtes, li rwè n' vike nin ôtemint qu' sès frés èt zèls èl hoûtèt come leû papa. Dizos tére on s'inme túrtos, là i n'a nole èvèye, nole hayîme, c'est-à-dire nole politique, èt nos passans nosse vèye tot fant l' bin, tot rèscompinsant lès-omes qui sont braves, tot lès-èdant d'vins leûs deûrs-ovrèdjes ; nos pwèrtans dèz çanses èt dèz fwèces ås malâdes, nos fans lès djodjowes qui Sint-Nicolèy done ås p'tits-èfants. Mins

(1) « Ubi es, Adam ? » Qwè qu'i dèye, Hèpè-Jou ni c'noh nin fwért bin l' latin.

nos savans pûni lès mâlès djins, nos-l'zî djouwans co traze mètchants toûrs ; câse di nos-ôtes ènn' a d'vins zèles qui s' dihèt-st-èmacralés.

Bin-n-ètindou, lès sotêts n' sôrtèt qu' dèl nut'. Mi tot seû dj'a l' dreût d' roter è l' loumîre dè solo, éco, è catchète ; ci n'est qu' d'atoumance qui vos m'avez vèyou : dj'esteût rètrôclé d'zos lès récenes dè sapin qwand il a stu bouhî djus dèl tonîre, dj'a r'wagué avou l'âbe èt c'est-insi qu' vos m'avez polou aparçûr. Si c'esteût 'n-ôte qui vos, i d'verût mori oûy : il èst disfindou âs-omes, s'i t'nèt à leû vèye, di loukî on sotê. Ni tronnez nin, mi-èfant, vos m'avez stu bon èt ci sèreût, di m' pârt, fé pètchî di v' crantchî ni fout-ce qu'on dj've djuds d' vosse tièsse.

Adon Hèpè-Jou djâza co dèl manîre qu'on s'i prindéve po loumer lès rwès, dèl façon d' voter, dès cèr'monerèyes dè coronemint. Lès peûpes qui sont-st-awoureûs n'ont nole istwére ; li cisse dès sotêts èsteût fwért coûte.

Li vwès dè rwè div'néve todi pus tène, il aveût mâlâhèye d'av'ni à s' parole.

— Ripwèzez-ve on pô, Sîre, diha Zanzan qu' s'ènnè féve mâ.

— Mi r'pwèzer ? Volà on mot qu'on rwè dès sotêts n' kinoh nin : dji voreû minme fé 'ne ahote qui dji n' sâreû : vos comprindez, volà sî cints-ans qu' dj'oûveûre djoûrmây nut' èt djoû èt çoula m' sonlereût télemint drole qui dj'ènnè sèreû malâde. Nèni, m' fi ; si dji a mâlâhèye dè djâzer c'est qui m' soflèt n' rote pus fwért bin. Ba, dji deû todi mori oûy, dji a fêt m' dake èt dj'ènnè va sins r'grèt : mins dji vou mori so m' trône.

— Dji so voste ome, Sîre, kimandez, dihez-me wice qui vos d'manez, dji m' fê fwért di v's-i rèpwérter so mès spales.

— Mâlereûs, vos ! Intrer amon lès sotêts ! Vos n' rivêriz nin vi-kant !

— Kimint alez-ve fé, adon ?

— Dji n'a qu'à mète à mès lèpes — dj'èl pou fé tot-asteûre — li huflèt d'ôr qui pind chal à m' hatrè èt so on clègn d'oûy i-n-ârè 'ne ârmeye di sotêts qui m' vèront r'qwèri.

— Dji voreû portant si bin-n-aler vèye vosse dimorance ; il î deût fé si bê ! Ovrer tot l' tins come vos l' fez èt viker si simpemint, sins rin alouwer, vos-avez d'vou ramasser on trèzôr !

— Li d'morance dès sotêts èst-ine vrêye mèrvèye : là, tot èst fêt d'ôr èt d' diamant, vos-oûy n'ont mây vèyou dès s'fêtès ritchesses,

vos-orèyes n'ont mây oyoo 'ne si adawiate muzique, vosse linwe n'a mây sawouré 'ne ossi clapante glotinerèye, vosse narène n'a mây odé 'ne si douce hinêye ; djans, s'i n'aveût nou paradis, c'est là qu' vos voriz d'mani po tote ine éternam'.

— Coula m' done l'idêye d'aler fé 'ne pitite toûrnêye disqui là.

— Ni djériz nin à l' vûde, vos n'i ariverez mây ; si vos l' poliz minme, vos n' riveûrîz nin l' djoû.

— Avou on p'tit mot da vosse ? Haye, djans, ni v' fez nin tant héri.

— Vos m' dimandez l'impossible.

— Sire, i n'a rin d'impossible po on rwè, pôr on rwè dès sotêts.

Hèpè-Jou vola bin sorîre èt coula èscorèdja Zanzan.

— Si dj'aveû mây fêt po in-ome li mwètèye dè qwärt di cou qu' dj'a fêt por vos, coula sins r'protche, savez, Sire, dj'âreû d' lu tot cou qui dj' voreû.

Li rwè hèp'ta 'ne miyète pwis dèrit reût-à-bale :

— È-bin, c'est dit, dji v' va d'ner 'ne tchance, ine tchance qui n' si prezinte qui tos lès sî cints-ans, li djoû qu'on lome li novê rwè. Ci djoû-là, djûdi à l' saminne, à treûs-eûres après l' dîner, lès deûs cints sotêts dè payis d' Lîdje, lès mësses dès sotêts dè monde, si rasson-lét d'vins leû grande såle ; i n' dimeûre qu'onk di zëls po wârder l'intrêye dèl bôme : dji tchûzih'rè mi-minme li ci qu' sèrè mètou à ç' posse-là. Dispoy chal disqu'à l' såle i-n-a 'ne grosse hiyèye eûre di vôle, ine vôle rimplèye d'atrapes qui ratinrit l'ome assez randah po-z-î hèrer s' narène : chaskeune di cès-atrapes-là èst capâbe di v' wèster l' vèle. Èstez-ve todi d'acwérâ dè sayî l'avintêûre ?

— Awè, Sire.

— Ha, ha, ha ! riya Hèpè-Jou, on veût bin qui v's-èstez djonne : dji wadje qui vos v' f'rez prinde è l' prumî atrape.

— Mi, dji wadje qui nèni.

— Vos v' pinsez bin malin !

— Nonna, Sire li Rwè, mins vos n' m'avez nin volou mète l'êwe à l' boke po m' lèyi so l'âbe coûte-djôye : c'est vos qui m' donrè lès moyins di m' sètchî foû di spèheûr. Dj'a confiyince divins vos pus vite qui d'vins mi-minme.

— Dji m' mèrvèye di v's-oyî djâzer insi, mi-éfant, vos-èstez suti, vos d'verez on djoû 'ne saquî, vos savez si bin trover lès paroles qu'i fât, vos-avez dès si bës sintumints, dès si lwèyâlès pinsêyes,

qui dji v' va d'ner l' clé dè pus grand dès s'crêts qu'i-n-âye so l' tére.
Seûlemint, motus', èdon ?

— Dji n'èl promèt' nin seûlemint, dj'èl ridjeûre.

Et Zanzan rëtcha à l' tére tot r'lèvant sès deûs deûts è l'ér.

— È-bin, risquez l' paquèt. Seûyiz chal djûdi qui vint, à deûs-eûres après l' dîner, çoula tome bin, vos-avez condjì èt vos n' serez nin oblidjì d' fé barète. Vochal li s'crèt qu' vos-alez aprinde par keûr, ni roûvîz nin on mot, ôtemint dji n' rèspond pus d' rin :

On qwârt di vî,
Quéques bons nâlis,
Rote è broûli
Ou pâ d'on pîd,
Lês sètch tès pîds
Ou bwès raw'hî,
L'âme dè sâni,
Poûde di peûvrî,
Seûye cavayîr
Et sins pètchî,

et c'est tot : po l' rësse, vos v' sètcherez bin foû tot seû, vos-avez dès toûrs assez è vosse sètch po çoula.

— Dji n' sareû mây dit'tinre çou qui v' m'avez dit : on qwârt di vî, on bwès raw'hî... èt pwis, Sîre ?

— Nèni, nin insi : on qwârt di vî, quéques bons nâlis... èt li rwè li rèpèta s' lèçon. Tot-à-fêt deût-èsse dit'nou come dji v' l'a dit, ni k'mahîz rin, sins qwè, tot-z-intrant è l' bôme, voz-ârîz vèyou l' solo po l' dièrinne fèye.

Zanzan rataqua tant èt si bin qu'i n' si mariha pus.

— Èt s'i m'arrivéve ine saqwè, Sîre ?

— Si v's-èstez rapêrî po 'ne sôrt ou l'ôte, vos n'ârez qu'à brêre : « Pêtez-li s' cou, Louwis » (çou qui l' royène di France dihéve à si-ome qwand si-èfant n'èl hoûtéve nin), mins nin d'ine trake, là qu'adon l' mot âreût d'né tot s' pouvwér d'on seû còp. A l' prumî astrapâde, vos dîrez « Pè », à l' deûzinme, « tez », à l' treûzinme « li », à l' qwa-trinme « s' cou », à l' cinquinme « Lou », à l' sîhinme « wis ». Si vos d'vez aler pus lon, mi-èfant, v's-èstez po l' lêd Wâtî, vos n'avez pus qu'à v' mète è l' wâde di Diu.

— Çoula dj'èl dit'tinrè âhèyemint : « Pêtez-li s' cou, Louwis » ;

c'est djustumint çou qui m' mame dit à m' papa chaque còp qu' dj'a fêt l' mètchant.

— Bon, dji veû 'ne bone aweûr por vos divins ciste atoumance-là. Asteûre i n' mi d'meûre pus qu'à v' sohêtî tote sôrt di boneûr. Diè-wâde ! Vos n' mi r'veûrez mây pus, lèyîz-me vis rabrèssî èt rècorez bin vite è vosse mohone, il èst cinq' eûres èt vos parints d'vèt-èsse divins 'ne bèle afère. Li solo r'tape èt vos r'trouv'rez âhèyemint vosse vôle. Adiè, m' fi Zanzan !

Zanzan ploréve, i lì sonléve qu'i lèyîve là l' mwètèye di si-âme.

— Loukiz, Sîre, mâgré qu' dji m' rafeye d'aler fé 'ne porminâde è vosse payis, dj'inmerek co mîs d' vèy mi bê rafiya 'nn' aler so bérdoye qui di n' mây pus djâzer avou vos.

Hèpè-Jou, po l' dièrinne fèye, fiesta Zanzan so li spale ; il aveût lès lâmes âs-oûy :

— Sote tièsse, mins brave coûr ! Alez-r'-z-è, mi-èfant.

Et Zanzan 'nnè rala, si r'toûrnat co traze fèyes po fé balter s' min come sègne d'adiè à s' vî camèrâde ; pwis lès-âbes lì catchît disqu'à l' hôte rotche dèl pîrîre èt i s' dihombra d' rècori è s' mohone.

Il èsteût gây, Zanzan ! Si vizèdje, sès mins, lès broyons d' sès djambes mahurés d' broûli, si cou-d'-tchâsses tot d'frâgn'té, si mousseûre tote passaye, il èsteût mouyi à stwède. Lès-oûs d' cwèrnèye s'avît sprâtchî d'vins sès potches èt 'ne saqwè d' glêriant, tot djène, èl dilâboréve dispôy lès tch'vèyes disqu'âs spales.

— Di wice vinez-ve, don, mâhonteûs ?, lì brèya s' mame di-stant so l' soû. Il èst sîh eûres, dji so câzî mwète di sogne à v' rawârder. Qwand vosse papa rinteûr're...

— Mame, dinez-me d'abôrd on pètârd, dji l'a bin mèrité.

— Lèyîz-me rihorbi vos tchifes, todi, d'abôrd, i-n-a on deût spès d' broûli d'sus. Alez vite vis candjî, alez, rin-n'-vât, voz m' f'rez mori.

So l' tins qu'i s' rilavéve èt s' ratîtotéve, i raconta tant seûlemint à s' mame qu'il aveût fêt barète, qu'il aveût stu disqu'à l' rotche âs cwèrnèyes, qui l'orèdje l'aveût sûrpris è bwès. I d'manda pardon, i n' f'reut mây pus dè displit à sès parints.

— C'est bon, c'est bon, c'est bon, lès djoûs à ric'mincî l' minme dondinne. Rawârdez qu' vosse papa seûye chal.

— Et n' roûvîz nin d' lì dire : « Pètez-li s' cou, Louwis », èdon, mame, dj'a mèzâhe d'esse trik'té.

Si mame èl riloukive, cacame :

— Mins, qu'avez-ve oûy don, Zanzan ? Vos n'estez nin come d'âbitude.

— I-n-a qui dj' vou candjî d' vèye, mame : à rés' d'oûy, vos n'arez pus à v' plinde di mi.

— Nos veûrans bin. Mètez-ve à l' tâve, loukîz là, vos d'vez èsse mwért di faim.

— Dji n' magnerè nin d'vant d'avu scrît m' pûnicion èt apris mès lèçons.

I s' mèta corèdjeûsemint à l' bèzogne, so l' bwèrd dèl tâve.

Qwand s' papa riv'na d' l'ovrèdje, Zanzan d'bot'na s' pantalon.

— Alè, mame, n'âyîz nole djinne, racontez-li tot çou qu' dj'a fêt oûy èt adon dihez-li : « Pêtez-li s' cou, Louwis ».

C'esteût trop drôle, lès deûs vis s' tapît à rire màgré zèls, on fa l' pây. A noûv eûres, Zanzan, qu'aveût fini sès treûs cints rôyes èt apris s' pâdje di calculs, magna s' soper èt rouf è lét.

Li lèd'dimin, c'esteût po l' sèm'di, onk qui s' louka lâdje ci fourit l' mèsse di scole : i s' trovéve divant on novê Zanzan : si pûnicion esteût fineye à l' lècson, i n'i màquéve nin 'ne rôye èt çoula esteût sognî, sins fâte èt ossi nèt qu' sofle foû d'ine bûse. Zanzan n'aveût nin assez d' sès-orèyes po hoûter l' lèçon, ossu, po l' rèpèter, i n'esteût måy èhalé, èt qwand tot l' monde dimoréve à stok, i féve claper s' deût : « Cheû ! moi ! » èt d'néve li réponse à tot còp bon. Po l' calcul, on n'oyéve qui lu ; sins s' mari, i djouwéve divins lès chîfes ossi âhèyemint qui d' compter sès måyes. Li mèsse ènnè riv'néve nin : après li scole, i lì d'na on bon pwint, li prumî qu' Zanzan eûrih måy gangnî !

Ossu, quéne djöye è s' mohone à dîner ! Si mame mèria dès wafes.

— Èt qwand vos r'vêrez, à qwatre eûres, vos-ârez 'ne grande jate di tchôcolât, dèrit-èle, tot lì d'nant 'ne grosse bâhe.

Zanzan esteût-st-ås-andjes, èt i bènihéve Hèpè-Jou d' l'aveûr rimètou so bone vôte. A l' nut', il ala à k'fesse, i voléve absolu-mint èsse « sins pëtchî » : i vûdia s' sètch è l' calbote, tot-à-fêt hotcha foû : lès rabrouhes fêtes à sès parints, li måva ègzimpe diné à sès camèrâdes, èt pwis, i lacha s' gros pëtchî, tot rodjhant disqu'à l' rècinète dè s' d'vès :

— J'ai fait barète, une fois, plus ou moins.

Vos l' vèyez, i voléve mète si consyince è pây, ni d'veûr nin 'ne deûtche à Bon Diu.

Asteûre qu'i vèyeve clér è si âme, i s'adjihéve di qwèri tot çou qu' li faléve po l' djûdi. Trover on bwès raw'hî, on på d'on piâ, quéques bons nâlis, dè sé, dè peûve, ci n'esteût qu'on djeû, mins on qwârt di vî, kimint fé po l'avu ? Il åreût polou prinde dè pèkèt foû dèl botèye, è l' câve, awè, mins çoula c'esteût haper èt fé on pètchî. D'in-ôte costé, i n' l'åreût nin wèzou d'mander à s' papa. L'afère s'adjins'na mîs qu' n'él pinséve : li dîmègne, si pârin v'na, èt aprindant qu' Zanzan aveût r'çû on bon pwint di s' mêsse, i fourit si ètêt qu'i li d'na 'ne pièce di deûs francs. Si pârin èvôye, Zanzan vola stitchî l' pièce à s' papa, ci-chal rèfûza tot li d'hant qu'i poléve s'ènnè chèrvi come i voléve. C'esteût l' feûte di gade ! Zanzan cora bin vite à botike wice qu'il atcheta on qwârt di lite di pèkèt : i-naveût so l' bari in-écritô avou dès grantès lètes : « Hassèlt extra, pur grain, qualité supérieure ». Après l' dîner, po-z-esse bon cavayîr, Zanzan fa co traze fèyes li toûr di s' wêde so l'âgne dè vwèzin ; i féve brideler l' bièsse on mêsse lèvê, tot fi parèy qui l' Bayârd dès Qwate Fis' Aimon !

Tot rawârdant l' grand djoû, Zanzan d'mora on scolî modéle, i ravanciha, li mêsse èsteût fir di lu èt sès parints èstît câzî div'nous sots d' djöye di vèy leû fi hoûter si bin èt fé l'an'mirâcion d' tot l' monde.

Li nut' dè mérkidi à djûdi, Zanzan n' cligna sès-oûy qui passé lès mèye-nut' : i s' rafiyîve tant d'aler amon lès sotêts, i fivréve co pus qui l' nut' di d'vant l' Sint-Nicolèy ; c'esteût 'ne peûre djöye qu'il aléve sawourer èt qu'i wâdreût por lu tot seû, i l'aveût djuré. I s' lèva à pikèt dè djoû èt, sins fé lès qwanses di rin, pwèrta sès pâs à l'orïre dè bwès èt lès catcha d'zos on spès bouhon.

Après-aveûr dîné, il apiça d'zos l' gârdirôbe si bari d' pèkèt, èl tchôka d'zos s' paletot, èt adon, èvôye po l' grande avinteûre !

2. È deûr passèdje

A l'intrêye dèl bôme, Zanzan s' rapinsa l' sinne dèl saminne passêye : volà l' hopê d' sâvion wice qu'il a lèyi Hèpè-Jou : pôve vî Hèpè-Jou ! Il èst mwért asteûre, lu, si bon po lès pôves èt lès mâlè-reûs. Zanzan tchoûléve : i s' tapa à gngnos èt d'ha 'ne bone pitite

priyîre po li r'pwès d' l'âme dè vî rwè. Come tos lès-èfants, qui potchêt âhèyemint d'ine cohe so 'ne ôte, i n' dimora nin lontins po-z-avu dès pus djoyeûsès-îdèyes : avou tos sès canetias il avanciha è l' galerèye : i d'veve ariver po treûs-eûres, i n'aveût nou tins à piède. Fêt-à-fêt' qu'i rotéve, i féve todi pus spès :

— Saprusti, tûza-t-i, dj'a roûvî d' prinde ine tchandèle ! Portant dji n'a pus l' tins d'ènn' aler r'qwèri eune. Ba, tchèrians todi, si dj'ènn' aveû-st-avu mèzâhe, Hèpè-Jou m' l'âreût fêt prinde !

I n'aveût nin twért di pinser çoula, ca, sins wê-ster, i vèya 'ne loumerote blinki à coron dè trô. I s'aprèpia so l' bëtchète di sès sabots : l'espéce di bak'neûre dihindéve assez fwért èt, à bout dèl dihindéye, il aparçûva on sotê qui s' porminéve, ine grande halebâre so si spale èt 'ne rilûhante vièrlète pindowe à 'ne corôye qui lî féve li toûr dès rins. C'esteût l' gâre qui wårdéve li passèdje, l'ome qui Hèpè-Jou aveût tchûzi lu-minme po ç' djoû-là.

L'ataquer ? Si toûrsâ avou lu ? Zanzan n' 'nn' aveût ni l' volté ni l' fwèce. Li djeû dè s'crèt aléve kimincî. Profitant qui l' gâre si r'toûrnéve po fé s' porminâde, Zanzan mèta so l' pindêye li bari d' pèkèt qu'arôla tot doûcemint so l' sâvion disqui d'zos l' loumerote. Li sotê riv'na so sès pas, i vèya l' bari èt s'arèsta tot l' riloukant cûrieûsemint : èl ramassa, l' distopa, l'oda èt l' saya : « Fré Lârgosse, hiketa-t-i, profite ènnè, c'est dè hipé ! » Çoula lî gostéve tot plin, i ralètchive sès lèpes tot frotant s' min so si p'tite bodène. I lofeta deûs' treûs bons goûrdjons èt, levant 'ne dièrinne fèye li botèye li cou è l'êr, il avala l' rëstant d'ine alène. I k'minça à tchanter :

Buvans, tchantans, fans rimpli nos vêres,
Nos 'nnè rîrans tot nos k'balançant...

I n'ala nin pus lon, sès p'titès djambes tronnît, sès-oûy clignetit 'ne miyète, pwis s' clignît tot-à-fêt èt, plin come in-oû, i r'wagua tot long stâré. Zanzan djudja qui l' bon moumint esteût v'nou, i roufla so l' sotê èt, avou quéques bons nâlis, l' ficela come on paquèt dè Grand Bazâr. I r'marqua qui l' pôve diâle aveût 'ne aroubèye rodje narène.

— Dj'i so, s' dèrit-i, Hèpè-Jou k'nohéve l'apôte, li fré Lârgosse, i l'a djustumint tchûzi è s' hiède là qu'i sèreût l' pus-amateûr po lapeter m' vî sistème !

I t'néve sûr li Bon Diu po l' pîd, Zanzan ! Ossu, i continouwa s' vôle tot huflant : l'intrêye dè fôrt èsteût fwèrcèye, li rësse aléve roter come so dès rôlètes. I n' féve ni clér ni spès, mins clér assez po n' si trèbouhî so rin. Zanzan s'èwaréve di çoula èt vola 'nnè sépi l' mistére : dès p'tits quinquèts pindit à plafond : tot lès r'loukant d' pus près, Zanzan vèya qu' c'èsteût come dès vêres à l' bîre rimplis d' viérs di feû èt d' mohes di Sint-Tch'han. So lès pareûses, à hlinche èt à dreûte, i-n-aveût dès binnes qui r'lûhît ; i lès-aduza : ci n'èsteût rin d'ôte qui dès sokèyès plantches di bèyole qui tapit 'ne bleûve vèrdasse loumîre tot fi parèye qui l' cisso qu'on-z-a tot frotant è li spèheûr ine brocale à l' vèye sôrt. Zanzan s'èsbârêve dèl siyince dès sotês : ci n'èsteût nin portant málâhèye, nèni, mins faléve i tûzer.

Après 'ne pitite trote, i vèya qu' lès binnes di loumîre finihît po ric'mincî 'ne trintinne di pîds pus lon.

— Tins ! Qu'èst-ce qui çoula vout dire ? fa-t-i tot s'arèstant.

Èco bin qu'il aveût d'manou keû, ca, tot pôtiant avou s' pîd, i sinta qu'i n'aveût qui l' vûd' divant lu. I s' coûka so s' vinte èt stinda sès brès' si lon qu'i poléve po sayî d'avu l' fond : awè, vos ! I fa rôler 'ne grosse pîre è trô : li pîre touma bin lontins sins fé nou brut : ci n' fourit qu'après 'ne munute po l' mons qu' Zanzan oya on tchouk vinant d' bin bas. Zanzan s' grèta podrî l'orèye : fé 'ne ascohèye di trente pîds, c'èsteût à s' râyî lès dj'ves djus dèl makète. Si lès pareûses avit stu pus près l'eune di l'ôte, Zanzan åreût stu capâbe di s' winner à râye-cou disqu'à coron. Si lèyî d'hinde è fond èt remonter po l'ôte costé, i n'i faléve nin tûzer, li trô qu' bâyîve divant lu aveût dès meûrs sins strouk ni nouk à n' nin poleûr i acrotchî l' pîd.

Zanzan n' hèpeta nin lontins : i brèya di s' pus reûd : « Pè ! » On brut d' habadjas s' fa-st-oyî èt l' trô s' ristopa so 'ne sèconde.

Zanzan potchîve di djôye : insi Hèpè-Jou, tot mwért qu'il èsteût, li v'néve à sécoûrs come i l'aveût promêtou ! Pôve pitit Zanzan ! I n' si dotéve nin qu'i n'èsteût wêre oute di sès ponnes. Il aléve, il aléve, li coûr à l'âhe, on ris'lèt so sès lèpes, il èsteût sûr di s' côp, si sûr qu'i n' féve pus atincion ås ric'mandâcions dè vî rwè. C'est-insi qui, vèyant dès frèhis', i prinda so l' costé po n' nin fé mâssis sès sabots qui s' mame li aveût r'huré à matin. A hipe aveût-i métou l' pîd d' costé, qu'il ôt fé « crak ! » podrî lu. I s' ritoûne : ine grosse

hâhe vint d'aheûre d'â plafond. À minme moumint, « crak ! » èco 'ne fèye, c'est 'ne deûzinme hâhe qui tome dèl minme façon èt qu' li côpe li vôley divant lu. Zanzan èst-è l' prifon : adiè l' bê sondje, i n' veûrè mây li payis dès sotê ! Il èst pris come divins 'ne tchêve, mins çou qu'i-n-a co d' pus tèribe, c'est qu' lès deûs bayes ont l'ér di roter, èles s'aprèpièt l'eune di l'ôte po l' sîprâtchî come ine figue !

— Sîre Hèpè-Jou ! brêt Zanzan qui s' sint d'fali d' hisse.

Si vwès d'meûre sins rèsponse èt lès hâhes avancihèt todi pus, èles ni sont pus qu'à dî pîds, pus qu'à sih, pus qu'à qwate. Zanzan n' pièd' nin tot-à-fêt l' tièsse, i s' rapinse, èt tot d'on côp, il a trové !

— Awè, c'est çoula minme, dji so françès ! dit-st-i.

Lès hâhes arivit tot près d' lu, i lès fièsta :

— Haye, pitites, èco 'ne pitite fwèce, là, insi.

Èt adon qu'èles ni sont pus qu'à deûs-aspagnes, il adrametêye si på d'on pîd d' manîre qu'i vâye èsse sitrindou inte deûs rèyes mètowes vizon-vizu. Il arive çou qu'i deût ariver : li på da Zanzan èst d' tchâgne èt lès bayes c'est dè blanc bwès : à ponne li strindèdje si fêt-i qu' lès deûs rèyes si k'fâyelèt èt d'hotèt d'ine plinte pèce, èt Zanzan s' fâfilêye po l' crèveûre come ine mazindje foû d'ine gayoûle sipiyèye.

— Dj'a mâqué 'ne bèle, èdon ! On pô mîs, dj'i lèyîve mès hozètes. C'est di m' fâte ossu, dj'âreû d'vou sûre lès consèy da m' camèrâde Hèpè-Jou : « Rote è broûlî » : volà çou qu' c'est d'esse si roûvis' : dji loukerè mîs à m' sogne li côp qui vint.

Awè, vos l'ôrez dire ! Lès-èfants n' loukèt mây pus lon qui l' bê-tchète di leû narène. Zanzan djambléve èn-avant po r'gangnî l' tins pièrdou : i n'aveût nin fêt cinquante pas qu'i r'dohîve èn-èrî : « Waye, mi nazèt ! » I s'aveût stu stroukî s' vizèdje disconte on gros bloc' di pîre djusse è mitan dèl vôley. I saya d' toûrner âtoû èt di s' flûtchî po so l' costé : mâleûr ! sès brès' èt sès djambes passît bin, mins l' rèsstant di s' cwér ni poléve sûre.

— Bin vo-m'-là gây ! groumeta-t-i.

I tchôka so l' pîre tant qu'i poléve, ot'tant d' bouhî so 'n-âgne qui n' li plêt nin d'avanci ; li bloc' tinéve bon èt nole ustèye po l' fé bodjî ! Zanzan l'ataqua à côps d' pogn, i d'va l' lèyi à rés', i s' dirimonéve tot. I pita d'sus à côps d' sabots, ot'tant d' voleûr blanki on neûr nêgue ! À bout d'on qwârt d'eûre, Zanzan èsteût fôkî,

mwért rindou, li souweûr lì pihîve djus dè front come dè clér di makêye foû d'ine prihièle. Inte-vèy po lès crèveûres di so l' costé li bak'neûre qui s'èfoncéve todì pus lon, èsse so bone vóye èt d'mani stantchî cåse di cisse mådèye pîre-là ! Djans, i n'a pus rin d'ôte à fé qui d' brêre « Tez ! ». Raca-ca-ca-ca-gnac ! èt l' bloc' s'èlive è l'ér come ine plome, come ine boule di savon foû d'ine pîpe, èt va r'prinde si plèce à plafond.

Zanzan tchah'léve asteûre, èt tot passant d'zos l' pîre i lì fa lès figues :

— Dji t'a-st-avu, hin, là, bâcèle !

I s' rimèta-st-èn-alèdje.

— C'est cåzî fini, sûremint, avou totes mès rascräwes ? I m' sonle qu'i-n-a bin 'ne dimèye eûre qui dj' cotèye èt dji deû èsse à mitan vóye. Çoula rote po on mis, dji so vrâyemint toumé à l' féve dè wastê !

Li pazê matihéve, bin vite Zanzan fourit co 'ne fèye divant on potê d'ewe.

— Ni seûyans pus si sot, riya-t-i, èt tant pé vât po mès sabots, on n' m'ârè pus à roter so lès costés, dji l'a payî trop tchîr tot-rade !

I waya don tot bonemint è mitan dè potê, sûr di s' sètchî sins risse foû di ç' passèdje-là. Flitch-flatch ! witch-èt-watch ! I s'amû-zéve à spritchî d' sankis' lès deûs pareûses. C'esteût là on djeû d'efant qui n' fêt d'ordinére twért à nolu ; målèreûsemint, è ç' caschal, ci n' fourit nin piron-parèy : divins on trô è meûr di hintche, i-n-aveût 'ne bièsse qui zoûmîve : lès flitch-flatch da Zanzan aplovît d'vins sès-orèyes come dès côps d' baguètes so on tabeûr : èle si dispièrta èt aroufla foû di s' nahe. Lès dj'ves da Zanzan s' drëssît so s' tièsse : i n'aveût måy réscontré 'ne si grande, ine si lêde bièsse. C'esteût 'ne qwate-pèces, ossi grande qu'ine balinne, qui s' kivârtchîve so qwate pitîtes pates, li vinte à l' tére, lès rins à bouyotes, èt qui doviéve ine gueûye ossi lâdje qu'on fôr ; è s' gueûye i-n-aveût dês blankès brokes ossi longowes qui dês coûtêts d' potchâ èt sès sâvadjes-oûy rôlit plins d' hayîme èt d' mètchanceté.

— Waye, ci còp-chal dji so cût !, fa Zanzan : il èst tins d' fé mi-ake di contricion !

Li qwate-pèces vinéve à s' rèscconte, li gueûye doviète, tot fant d' tins-in-tins r'claper sès bètchowès lèpes : gnan-gnan, gnan-gnan ! èt sès dints, qu'on-z-âreût dit tot frissemint r'sinmîs, rahit à chaque

gnan-gnan lès-onk disconte lès-ôtes. Zanzan èsteût si amaké qu'i n' sondjîve nin minme à s' sâver. I s' lèya 'nn' aler à gngnos è watchis' èt rawârda l' côn d' grâce tot métant sès mins so sès-oûy : i n' si voléve nin vèy avaler insi tot crou èt l' bièsse èsteût bin trop hisdeûse.

Plitch-platch ! li qwate-pèces wayetêye todi, elle èst là tot près, Zanzan ode si-alène qui flêre li pufkène ; èle droûve si gueûye, pwis l' rissére : gnan-gnan !, çoula deûs' treûs fèyes. Èlle a bin l' tins, c'est come li tchét qui djowe avou 'ne soris. Mins Zanzan èst r'métou di s' sote five, divins sès sûtis-oûy in-èspwér rilût : i sétche tot douçemint s' bwès raw'hî foû di s' brès', èt qwand l' qwate-pèces avore sor lu po l' broufeter, i lî héré li bwès dreût come in-i djusse è mitan dèl gueûye. Wô-wô-wôû ! fêt l' qwate-pèces, qui d'meûre li boke à lâdje sins poleûr èl rissérer : lès deûs pontes dè bwès sont-st-èfoncêyes eune è s' palâs, l'ôte è l'ohê di d'zos s' minton.

— Alè, haye, mâssîte trifogne, rimousse è ti stå, asteûre, ou dji t' pèle lès dints ! lî dit Zanzan tot lî d'nant on côn d' pîd so li scrène. À r'veyè, èt pwète-tu bin, dji páyerè l' médecin !

Sès pinséyes ratoûrnît so Hèpè-Jou : awè, li brave vi sotê aveût vèyou tot à l'avance ; il aveût minme trèvèyou qu' Zanzan s' marih-reût : « Lês sétch tès pîds ou bwès raw'hî » èt pus timpe : « Rote è broûlî ou på d'on pîd ». Come i s'ènnè voléve asteûre, Zanzan, di s' sotrèye èt di s' pawou !

— Quéne bouhale qui dj' so ! Hèpè-Jou m'aveût portant bin ric'mandé d' sûre sès consèy : si dj'aveû, ç' côn-chal, roté à costé dè broûlî, dji n'âreû nin dispièrté l' bièsse qui fêt 'ne si lâdje bâye po l' moumint. Si dj' n'aveû nin avu l' hisse, dji m'âreû chèrvou di m' bwès sins tardjî. Awè, li sotrèye èt l' pawou nos fêt fé tot plin dês macûles ; sayans d'esse pus sûtî èt pus mësse di nos niérs. Corèdge, Zanzan, t'ariverès ! Louke, i fêt dèdja pus clér, li palâs dês sotês n' deût pus èsse lon èrî d' chal.

Li trintche, asteûre, clintchîve on pô so l' hlinche èt Zanzan, à touîrnat dè passèdje, si trova d'vant 'ne saqwè qu'âreût fêt rès-couler l' pus hardi dês-omes. Inte deûs crèveûres, métowes vizon-vizu d' chaque costé dês pareûses, passît dês grantès blames ; on corant d'ér lès féve broûler èt hoûler pé qui l' bihe d'iviér divins 'ne tchiminêye. Çou qu'esteût co d' pus drolo, c'est qu' cès blames-là n' tchâfit nin ; èlle èstît ossi freûdes qui dèl glêce. Zanzan, ni sîntant nole tcholeûr, s'arèsta à cinq' pôces di zèles èt lès k'pôtia avou

I' bètchète di s' sabot : come si l' Bon Diu l' voléve, i n'ala qu'à l' teûle, li bètchète si d'fligota tote neûre broûlêye à crahê.

— Vo'-nnè-là 'ne bone ! Volà on feû qu'i fâreût à m' mame qwand èle ristritché si bouwêye è l'osté ; èle ni souwereût nin tant dès gotes ! Portant, dji n' tin nin à cûre po l' moumint è tchôrnê da Lucifér èt d' touîrner à boulèt. Èvôye, blames : « Li ! »

Ine tchandèle ni s'âreût nin soflé pus vite. Tot l' hoûlédje si distinda, èt Zanzan passa oute dè måva nouk sins pus d' djinne qui d' balziner è plin boulevård dèl Såvenîre.

Li vóye div'néve pus lâdje, lès binnes di loumîre pus fwètes, èt lès vêres dè plafond èstít gros come dès bocôs ås harings, li sâvion èsteût pus doûs d'zos lès pîds, di tins-in-tins on-z-âreût dit qu'ine hinêye di rôses flotéve è l'êr, èt çoula gatîve li narène da Zanzan po lî d'ner on novê agrès. Èco 'ne pitite tchôke, i sèreût bin vite oute di sès hasticotes, èt adon, adon, i veûreût çou qu' nol ome n'a mây vêyou !

I k'minça-st-à s' dihombrer. Nin po lontins. Ni tome-t-i nin so 'ne saqwè d' drole èt d' tèribe : on lumeçon, on grand hiyî stindou lumeçon qu'aveût bin cint-èt-vint pîds d' longueûr ! Si cwér prindéve tote li lârdjeûr dè passèdje èt sès quate cwènes, avou chaskeune on lêd grand neûr ouy à l' copète, forguinît tot costé, dispôy à l' tére disqu'à plafond. Li gueûye doviète, ine gueûye ossi lâdje qui l' bâtche d'Oûgrêye, i s' kihèrtchîve lôye-minôyemint, qwerant si-amagnî.

— Ci n'est nin fwért dandjereûs, pinséve-t-i Zanzan, dji n'a qu'à rèscouler wice qu'i fêt pus streût èt l' gros patapouf ni m'i sâreût apicî.

Awè, mins po çoula i lî faléve riv'ni so sès pas, piède dè tins èt pwis, qwand 'nn' ireût-i, l' lumeçon ? Aléve-t-i ponre ou cover ? I fâreût 'ne bèle pacyince divant d'ènn' èsse dihalé ! I n' dimanéve pus qu'à prende li boûf... c'est-à-dire li lumeçon, po lès cwènes. Zanzan èsteût come li nabot Dâvid divant l'adjèvant Gôliât' ! I hufla 'ne pitite êr, lèya l'ôte s'awinner disqu'à 'ne ône di lu, pwis, come si d' rin n'è foul, il apiça foû di s' potche ine grosse pougnèye di sé èt l' mèta so l' lèp'rê dè monse : ci-chal si racrampiha come ine twètche di linne qu'on ravôtèye, sès quate cwènes rimoussît è s' tièsse èt bin vite i s' mèta à fonde tot parèy qu'ine lîve di boûre divins 'ne pêle. Qué lapis', qué briyak, quéne macoye ! So mons

d' tins qu'i n' fât po l' raconter, ci n' fourit pus qu'ine êwe di hièle, ôlisso, djènasse èt wadrouyèsse, qui riguina come on rèwe vè l' fond dèl bak'neûre. Zanzan 'nn' ava bin lontins disqu'à strî d' sès sabots : èt c'esteût l' sé, l'âme dè sâni, qu'aveût fêt tot l'ovrèdje !

Zanzan bizela èvôye, tot gruzinant inte sès dints : « Il a plou d'sus, túrlututu ! » I n'ala nin fwért lon : sès-oûy, tot s' tapant d'vant lu, l' fit toumer d'on bwègne so 'n-aveûle. C'esteût 'ne saqwè d' si curieûs, qu' Zanzan, qui n'aveût pus sogne di rin, d'mora bin lontins à l' riloukî. C'esteût dès grands rèzeûs, ènn' aveût on mèye po l' mons, qui s'élèvit èt rid'hindît, l' tèyant è l'ér, so deûs' treûs pids d' hôteûr èt qu' disfindit l' passèdje so 'ne longueûr d'ine sitètche ås hoûbions : dès bês rèzeûs, ma fwè, avou dès mantches tot neûrs èt dès lames qui r'lûhît totès frisses come s'èles sôrtise foû d' leûs lâsses èt qu'estit qu'arapemint bin r'sinmèyes ; elle ârît còpé on dj've è qwate. Lès lames n'alît ni trop rade ni trop doûcemint, tot parèy qu'on mouvemint d'ôrlodjerèye. Zanzan mèta s' deût so s' lèpe ritwèrtcheye èt baha s' front : i tûzéve :

— Si dj' vou passer, dji m' va fé k'hatchî come dèl tchâr di sâcisse, i n' dimeûr'rè pus d' mi ni fripe ni frape, dji sèrè k'tèyî à tot p'tits bokèts. Djans, i n'a rin d'ôte à fé qui d' brêre : « S' cou ! »

Lès rèzeûs d'manît à rësta, si r'toûrnît avou l' hoûr è hôt èt Zanzan ascoha tot-avå sins s' fé l' mwinde cwaheûre.

Zanzan s' sinteve lèdjîr come ine plome, li diâle lu-minme ni l'â-reût pus fêt rèscouler : di qwè âreût-i co bin avu d' keûre, Hèpè-Jou esteût avou lu, i l'êdive divins totes sès mâlès passes. Li payis dès sotês ni d'veve pus èsse fwért lon : i sonléve à Zanzan qu'ine êr di muzique si féve oyî èt l' sinteûr di rôses si rispârdéve todi pus âtoû d' lu.

Ni v'la-t-i nin qu'il ôt 'ne saqwè d'â lon, come on brut d' pôtes d'ine vatche qui bise.

— Mèsiyans-nos todi, èt loukans-se à nosse sogne.

I s' rëtrôcla d'vins on p'tit rëfondemint dèl pareûse : tot d'on còp, volà 'n-arèdjî torê qu'adâre avou dès cwènes ossi bëtchowes qui dès-èpèyes : sès narènes rëtchèt dèl founire, sès-oûy li brotchèt foû dèl tièsse : il èst mâ-toûrné.

— Waye-à-waye ! fa Zanzan, fans-nos tot p'tit po qu'i n' nos veûse nin.

I s' racafougneta co pus fwért. Èsteût-ce hazârd, èsteût-ce rossé

guignon ? Todi 'nn' èst-i qu'il ala à stok d'ine pîre d'anglêye qui n'tinéve nin trop' èt qui r'wagua à l'idèye po fé arèster l' torê d'jusse divant lu. Nosse camèrâde kinoh lès toûrs dês cinsîs, i fêt l' mwért èt n' bodje nin pus qu'on pâ : inte sès pâpîres i rawêtèye li torê : l'ôte a d'abôrd l'ér di n' sèpi çou qu'i deût fé, pwis i rèscoule, fêt toûrner s' cowe, s'abahe so sès pates di d'vant èt s' ramasse so lumenme, lès cwènes bahowes, prét' à-z-èbrotchî, sès kêmeûs sont rodjes come dè song'. Zanzan creût qui s' dièrinne eûre èst v'nowe èt portant i n' si discorèdjèye nin, i lî avise qui Hèpè-Jou n'èl lèreût nin mori insi adon qui l' voyèdje dizos tére èst si près d'esse bin vite fini. Si cèrvê qwîre rademint èt fîvreûsemint l' moyin di s' saver. Ciète, i n'aveût qu'à brêre : « Lou ! », mins i n'aveût pus qu' « Lou » èt « Wis » à brêre èt i n' saveût nin çou qui s' poléve co prezinter so s' vôle. Après tot, i n'aveût d'vant lu qu'ine bièsse èt i n' sèreût nin dit qu'i s' lèreût éfortchî insi sins sayî à mons 'ne sôrt ou l'ôte.

— Dj'i so, dit-st-i.

Et, sins prinde astème à l' mwért qu'èl manecèye, i prind s' sètchê d' peûve èt l' hène divins l's-oûy dè torê. L'oûhê d' Sint Luc beûrla d' doleûr, broka come on boulèt d' canon disconte si-innemi, èt... ala éfoncer sès cwènes disqu'à front è l' lûhante binne di bëyole ! Zanzan, foû sogne èco 'ne fèye, fièsta l' torê so l' croupîre dè cou :

— Alè, disqu'à pus tård, camèrâde, amûse-tu bin èt seûye djoûr-mây bin brave insi, lès djins s' loukeront lâdjés !

Li bôme si rastreûtihéve, l'ér ramatihéve èt i féve todi pus tchôd, Zanzan pâméve. Li sinteûr di rôses ahûzéve asteûre à crâssès winkêyes èt 'ne sipèsse wapeûr ni tårdja pus wêre à stârer on gros brouliård. Li muzique ossu s'oyéve mîs, mins èsteût-ce bin dèl muzique, ou pus vite li huflèdje d'ine cokemår qui cûtenêye so l' feû ?

— Aha, dji comprind, dèrit Zanzan. Vo-m'-chal tot près dèl couhène dês sotêts : i d'vet-st-aveûr in-assoti marabout po cabouûre insi !

I trova rademint lès cas et lès mas : à toûrnant dèl vôle, i vèya d'vant lu on flot qu'aveût bin qwinze pîds d' lâdje : ci flot-là boléve èt à l' teûle di l'êwe i-n-aveût dês millions d' foyes di rôses. Coula odéve fwért bon èt v' prindéve si doucement à l' narène qui v's-ârîz d'moré là dês-eûres à long sins tûzer à 'nn' aler. Zanzan sinta l' fond

avou 'ne longowe pîre : i-n-aveût à hipe dè bouyon po-z-ariver ås gngnos, mins, intrer là-d'vins, c'esteût sûr di s'i porboûre come ine payeye di djonnès crompires. I faléve passer, pète qu'i hèye. Li mwért è l'âme Zanzan d'va brêre « Lou ! » tot fruzihant. Å rés' d'asteûre i n' li d'manéve pus qu' « Wis » d'vent d'aveûr difilé s' tchapelèt.

À mot « Lou ! », l'ewe si ratèniha à l' vole. Zanzan disfa sès sabots èt sès tchâsses èt patcheta è bouyon d' rôses. Il i trimpa s' norèt d' potche èt r'grête d' nin aveûr pris avou lu 'ne pitite botèye po 'nnè rèpwérter à s' mame. I n'aveût mây odé 'ne saqwè d' si bon qu' ciste êwe-là. I s' trèbouha minme, èn-èsprès, à mitan dè flot po toumer à gngnos èt po 'nnè mouyî 'ne gote si cou-d'-tchâsses : si mame, qwand èle f'reût s' bouwême, ènnè saweûr'reût tot l' minme ine saqwè ! Arivé d' l'ôte costé, i walgota sès tchâsses è brouwèt d'vent d' lès r'mète. C'esteût 'ne biestrèye ca l'ewe èsteût div'nowe freûde come dèl nîvaye fondowe, i sinte on fruzion li passer po tot l' cwér, i d'va gadeler po 'ne gote si rèstchâfer.

I-n-aveût co ôte tchwès qu'èl fwèrcihéve à-z-alter pus vite : li pinseye di n' nin èsse à tins po vèy li coronemint dè novê rwè. I d'veve, vôye-non-vôye, ariver po treûs-eûres. I-n-aveût dèdja bin cazu ine eûre qu'i cotîve, èt l' bôme, asteûre tote sitreûte, tote dreûte divant lu, li avizéve ni d'veûr mây fini, télemint qu'elle èsteût longue. Totes lès-astâdjés qu'il aveût-st-atrapé l'avit branmint lèyi èn-èrî. Li sogné d'esse trop tard li grivéve li coûr. I s'ènonda vinte à tére, mins s' pantalon èt sès tchâsses totès frèhes li pèzít qu'arape-mint åtoû d' sès djambes, il èsteût dèdja nähî, l'alène li måqua, i s' vèya oblidjî d'avanci pus doûcement po n' nin toumer djas d' sès skèyes. Lès lâmes li pètit ås-oûy. Pôve pitit Zanzan, èsse si près èt d'veûr rinaker ! Il åreût pièrdou tot-espwér si lès-ècorèdjemens d' Hèpè-Jou n' li avit nin todi zûné ås-orèyes.

— Haye, seûyans pus sôdård, nos sérans vite à bout d' nos ponnes, èt adon ci sérè l' paradis !

Traf-tra-traf ! podrî lu : c'est-on dj'vå, à grandissime galop, on bayård, grand come i n'a nouk è l' Hèsbaye, qu'apatraftêye reût-à-bale : si crinîre flote à vint, sès sabots fêt s'élèver podrî zèls ine damabôme di tène sâvion. Li vôle èst streûte, nole cwène po s'i hèrer, li dj'vå va k'tripler l'efant come dè hotchèt. Zanzan n' hêbeye nin, i s'acrotche à l' binne di loumîre, s'agridje ås strouk dèl

pareûse, gripe à plafond èt, d'jusse à moumint qui l' bayård èst d'zor lu, i s' lêt toumer so sès rins, l'apice po l' crinîre èt adon, pa-ta-traf, pa-ta-traf, tot s' catchant l' vizèdje podrî l' hanète dèl bièsse po n' nin avu l'alène còpêye, Zanzan èst-èpwèrté come ine bale foû d'on fizik. I clègne sès-oûy, lès binnes di loumîre èl porît aveuler. I va-st-on trin d'infér, èt houp-èt-houp, èt droum'-droum-droum' ! Si p'tit cou potchetêye è l'ér, l'onk après l'ôte i pièd' sès sabots èt s' canote s'èvole d'jus di s' tièsse, i li fât totes sès fwèces po n' nin lacher l' crinîre. Mon Diu, mon Diu ! Coulà n' pout nin durer lontins, sûremint ! Qui va-t-i ariver ? Zanzan èst pris d'on toûbion, i n'è pout pus, i va toumer di s' maclote. Po rèmîdrer rinne, li dj'vâ s'arèstêye d'on plin còp èt fêt voler Zanzan è l'ér à l' copète di s' tièsse. L'èfant n' tûse nin minme à brêre « Wis ! », il èst div'nou come on paquèt d' clicotes, ine brèssêye di vèyès hâres qu'on tape so l' pavêye dispôy li treûzinme ostèdje : i n' veûrè mây li payis dèz sotês !

À moumint qu'i pinséve si spiyî l' tièsse disconte li rotche, i fêt on tèribe tchouk è l'èwe : i d'hinda si bas qu'i n' comptéve pus riv'ni à djoû. I raspita tot l' minme à l' teûle èt, sèpant noyî come on rat, i fourit vite so sètch èt s'achiha so l' bwérd. Il èsteût d'vins 'ne sâle fwért hôte di plafond, èsprise di mèyes di loumerotes, ine èspéce di Moûse passéve por là, sôrtant foû d'on grand trô èt s'alant piède divins 'n-ôte. L'èwe èsteût tène èt à l'îdèye po-z-î bagñi, on lâdje warihê d'fin sâvion si stâréve so l' rivadje wice qu'ine riguilite di p'tites cabonètes si drèssit tot fi parèy qu'à Ostande. Ci d'veve èsse là qu' lès sotês s' dimoussit d'vant d' prinde leû bagn : quéquès p'tites hâres, dès p'tits pantalons, dès p'tites tch'mîhes, dès p'tites bonètes di totes lès coleûrs, èstît métous souwer so dès cwèdes : on-z-âreût dit 'ne bouwêye d'èfants. Li coûr da Zanzan fruziha d' djöye, il èsteût arrivé à bon pôrt, c'esteût l' cas d'èl dire, èt i riyéve tot loukant l' bayård arèsté d' l'ôte costé dèl Moûse èt qui féve dès-oûy come Sint-Djile l'èwaré, dismètant qu'ine blanke same lî coréve foû dèl gueûye. Zanzan hignârda :

— Mèrci, sés-se, vî fré, ti pinséves mi sprâtchî conte li pareûse èt ti m'as fêt gangnî 'ne bone dimèye eûre ! Mins, ni cropians nin so nos-oûs ! haye, èvôye !

Frèh come ine cane, à nowe tièsse èt pîds d'hâs, i r'prinda s' pè-lèrinèdje. Il aveût po l' moumint d'vant lu treûs passèdjes ossi

lâdjes qui l' rowe Léyopôld ; li ci dè mitan, li mêsse trintche, èsteût mis intrit'nou èt, à deûs' treûs cints pîds d' là, on-z-âreût dit qui l' djoû v'néve, télemint qu'i feve clér. I prinda don por là èt ariva à l'intrêye d'ine sâle foû mèzeûre. I n'ava nin l' tins di r'loukî d'vins. I s' trèbouha so 'ne fène cwède d'acîr qui bâréve li vôle èt qu'i n'aveût nin vèyou, i touma à gngnos, deûs plantches à hârkê, eune po d'zeûr l'ôte po d'zos, l'apicît po l' hanète èt po l' hattrê èt i d'mora là, à mitan èstènè, avou s' tièsse prise come divins 'ne guilotine. Tot bawiant po lès cwèrnètes i vèya apicoter deûs sotês qu' pwèrtit inte di zèls on grand coûte à deûs mins, i ravizît deûs liyons sâvés foû d' leû gayoûle, i bolît d' colère. Onk di zèls mamouya tot fant crîner sès dints :

— Nos v's-avans, là, māva djubèt ! Ossu, vos vorez bin qu' nos
v' hatchanse, èdon ?

Zanzan èsteût d'vins on bê apôtrihèdje : i saveût bin qu'i n'aveût qu'à lacher l' mot « Wis ! » po-z-esse foû dè lâburin : mins, tot brèyant çoula, n'âreût-i nin avu l'êr di dire « Oui » èt di d'ner rêzon âs sotês ? Po mète li fiyon, lès deûs bagn qu'il aveût pris cônso côn l'avít télemint passé dispôy lès pîds disqu'à l' tièsse qu'i tronnéve di freûd èt n' si poléve pus rat'ni di stièrni. I n' s'adjihéve nin d' hèpeter portant, ca l' coûte n'èsteût pus qu'à on pôce di s' hatrê. I brèya don : « Wis ! hat ! tchîm ! » çou qu'avizéve èsse : « Oui, hatchîz-me ! » I n' si mâdjinéve nin l'efet di ç' mot-là. Lès plantches si bodjît èrî di s' golé, lès sotês d' manît à stâmus', ine årmême di nabots aplokît sins wê-ster, on lî bindela lès-oûy, ine vintinne di mins l'agridjît, i fourit épwèrté lon èrî d' là èt tapé so on moncê di strin. On lî d'bindela l's-oûy, on d'na on toûr di clé, on tchôka l' fèrou, èt on l' lèya là, tot seû.

3. Li proféte

I féve sipès come è plinte nutêye. Zanzan pôtive èt nagléve átoù d' lu : rin qu' dès meûrs, sâf on grand ouh di fier : i n' poléve fé qu' quéquès-ascohèyes divins tos lès sins, il èsteût d'vins 'ne prïhon. I tronléve lès balzins d' hisse èt d' freûd, i tchoûléve.

— Dj'a djouwé fotche ou foû, dj'a pièrdou : qui va-dje div'ni ?
Mame ! Papa ! Hèpè-Jou ! Si dj'aveû co mès sabots todî, dji spiye-reû c' mâheûlé ouh-là !

I flahîve so l'ouh à côps d' pogn tot tchawant à s' dihiyî l' gozî. I n'aveût rin-n-à fé : il èsteût r'clapé come ine soris d'vins 'ne trape. Aff-ce di s' r'estchâfer, i disfa sès bagues èt lès stâra po lès r'souwer, pwis s' rafougneta d'vins lès strins, tot s' racoviant tièsse èt tot.

Li douce tcholeûr êdant, Zanzan r'prinda on novê corède : après tot, on l'âreût polou touwer è l' plèce d'el r'essèrer : poqwè l'aveût-on spâgnî ? Lès sotês s' divît trover d'vant on mistére : kimint s' poléve-t-i qu'in-éfant d' dîh-ans èsteût v'nou à bout d' tos lès s'crêts qu' disfindit l'intrêye di leû rapère ? Èt Zanzan s' rimimbréve lès paroles dè rwè Hèpè-Jou : « Lès sotês, c'est dè bravès djins, mins i n' savèt ni å ni b, i n'a qu' leû rwè qui k'nohe tot sins-aveûr mèzâhe d'aprinde ; c'est l' Bon Diu lu-minme qui li done tote si syince ». Pwis l' loumîre si fa è s' cèrvê èt i soria : il aveût trové !

Sins pus tardjî, i moussa foû di s' bêdraye èt rimpliha di strin s' pantalon, sès tchâsses èt s' paletot èt 'nnè fa 'ne sôrt di spaw'ta qu'i coûka so l' hopè : è li spèheûr i sinte si-ovrède qu'esteût adjèrcî à l'idèye. Li spaw'ta aveût l'ér d'on cárpe èdwèrmou, l' tièsse èwal-pêye dizos lès strins ; i loya si tch'mîhe âtoû d' lu, i ravizéve on p'tit Sint-Tch'han. Coula fêt, i s' mète podri l'ouh qui s' doviéve å-d'vins. Il èsteût tins ! Nin 'ne munute après, il oya l' pas d'on sotê qui v'néve vè l' prîhon, ine clé toûrna è l' sére, li fèrou fourit sètchî èt on p'tit ome intra, on grand coûte è s' min : è s' hintche i pwèrtéve ine loumerote : i r'louka tot riyant li spaw'ta stâré d'vant lu :

— Ha, on dwème, là, camèrâde ! Bon, bon ! Nos v's-alans dispièrter, il èst grand tins di v'ni å tribunâl, èt wête à vosse pê !

I n'aveût nin co aduzé li spaw'ta po l' kiheûre, qui Zanzan s' winnève à l'ouh èt l'aveût r'essèré è trô. Tot d'nant l' toûr di clé i li brèya po l' sére :

— Å r'vey, vi stoumac', qui l' Bon Diu v' kidûse avou lès djambes è l'ér, vos n' pièdrez nin vos tchâsses !

Èt i prinda madame di galop, dreût d'vant lu, sins s' ritoûrner. I-n-aveût là 'ne masse di trintches, i prinda l' prumî v'nowe sins sèpi å djuusse wice qu'il aléve. Cisse trintche-là èsteût tot-rade tote dreûte, pwis toûrnéve, pwis s' pârtéve lèye-minme è co traze ôtès trintchètes, turtotes èsprises avou lès minmès binnes di bêyole. Zanzan lancîve todi, tièsse bahowe, lès-oûy bablous, dârant hår èt hote à l'avîre, èt si p'tit coûr féve dè hopètes, li souweûr kissè-

méve dès pièles so tot s' cwér ås treûs qwârts tot nou. Cisse coûsse-là dura sûr ine dimèye eûre ; à l' fin i n'è poléve pus èt i fourit bin-n-oblidjî d' taper djus ; i s' lèya toumer come ine pîre disconte in-ouh divins on rèfoncement.

Hôute ! Qu'ôt-i podrî lu ? Ine saquî èst là qu' djèmih : Zanzan s' dit : « C'est sûr onk qu'est-è trô dèl gade, in-ôte qu'a volou come mi c'nohe lès s'crêts dèl bôme. Sayans d'èl sètchî foû d' là ». I bouhe so l'ouh :

— Quî èst-ce qu'est là ?

— Vos l' savez bin, camérâde : c'est vosse fré Plat-d'-djote qui l' mâlignant djubèt qu' dji v'néve qwèri po-z-aler å tribunâl a ressimé chal.

Zanzan, sins l' sèpi, èsteût djasse vinou toumer d'avant l'ouh di s' prîhon ! I candja s' vwèss :

— Aboutez-m' d'abôrd vosse coûte po l' crèveûre di d'zos.

— Poqwè ?

— Vos l' sârez tot-rade.

— Volâ m' coûte.

— Mèrci : adon atchôkîz-me po l' crèveûre lès moussemints dè måva djubèt.

— Volâ.

— Bon : rawârdez 'ne gote.

Zanzan, asteûre qu'il èsteût pris dè crowin, qu'i n' coréve pus, caquéve dès dints : i s' rapimpurna à l' vole, sès hâres èstît cazu souwêyes èt ci fourit on tèribe plézîr por lu di s' rimoussi... Adon i toûrna l' clé, tot t'nant l' grand coûte ès s' min.

Li sotê qu' l'aveût ric'nohou d'mora tot paf, i tronnéve di tos sès mimbes, i s' tapa a gngnos :

— Ni m' touwez nin, Moncheû, s'i v' plêt.

Zanzan riyéve :

— Rilèvez-ve, ví stotchèt, n'âyiz nin pawou d' mi, dji n'a wâde di v' rin fé, dji n' f'reû nin dèl ponne à 'ne mohe : mins, vos savez, dji deû loukî à m' pê ; c'est po çoula qu' dji v's-a d'mandé vosse coûte. Dji n' vou qu'ine sôrt, mi sâver å pus-abèye. Wice èst-èle, li sôrtèye ?

— Po wice qui v's-avez v'nou, il n'a nole ôte.

— Vos n' mi f'rez måy creûre...

— Vèrité d' mon Diu.

— Mins adon, dji so d' Flande, dji n' wèz'reû mây...

Li sotê, lu ossu, lèyîve pinde si narène.

— Èt mi ? Coula m' va coster tchîr ; dji v's-a lèyî èvoler.

— Nonna, fré Plat-d'-djote, vos-ârez bin-n-âhèye di v' racoviér : tinez, dji m' såve, lèyîz-me fé deûs cints pas, dji lîrè vosse coûte è mitan dèl vôye, vos n'ârez qu'à dire qui l' prîhon èsteût vûde qwand v's-avez v'nou po m'i qwèri.

Li sotê l' rilouka tot cacame :

— Vos-èstez on brave èfant. Rendez-me mi coûte, dji v' djeûre qui dji n' m'ènnè chèrvirè nin conte vos, dji v' lîrè såver. Alez-è por là, c'est totès bômes cazu abann'nêyes wice qu'il i passe râremint 'ne saquî. On m'a dit qu'on-z-i aveût stopé 'ne intrêye qui v's-âreût polou raminer à l' loumîre dè solo, c'est vosse seule tchance. Vos-èstez malin, sayîz, èt qui l' Bon Diu v' monne. Tant qu'à mi, dji deû k'fesser m' pètchî, dji deû dire li vrêye, on sotê n' pout nin minti, èt adon...

I finiha tot plorant come in-èfant :

— ... ci sèrè mi qu'irè-st-è l' prîhon, po l' prumî còp di m' vèye. Zanzan lî rinda s' coûte.

— Pus vite qui dî v' vèye à l' dilouhe, dj'a p'tchî d' rintrer è m' préh'nîre. Qu'on fêsse di mi çou qu'on vout, à l' wâde di Diu ! Dji pâyerè po nos deûs !

I r'moussa è l' calbote, wice qu'i s'achiha so lès strins, li tièsse divins sès mins, tot hiketant.

Li sotê sintéve si coûr fonde : i broka so Zanzan èt l'ahèrtcha foû po lès spales.

— Mâlèreûs, ni fez nin coula ! Ôtemint v's-èstez 'n-oûhè po l' tchét. Abèye, dji n' vou nin profiter d' vosse bon coûr, dji so vi, v's-èstez djonne, vos-avez co li stô è l' min, chèrvez-v's-ènnè, dj'inme mîs d'esse rëssérè po tot l' rëstant di m' vèye qui di v' vèy sacrifiyî por mi. Hoûte ! Vochal lès-ôtes qui v'nèt po sèpi çou qu' dji so div'nou, filez vosse coton, mi p'tit fi.

Èt i fa vaner Zanzan qui n' eûrit qui l' tins di s' hiwer èvôye po n' nin èsse vèyou dès-arivants.

Ci fourit 'ne bèle brèyâhe qwand Plat-d'-djote èlzî raconta l' quin-te qu'on lî aveût djouwé !

— Po wice èst-i èvôye ?

— Por chal, dèrit l' vi sotê, tot lès minant djudusse dè costé contrâve.

C'esteût sûr li prumî fèye qu'i mintihéve èt i d'veve avu on bê r'mwér di consyince ! Aveût-i twért ? On 'nnè djuderè çou qu'on vorè, mins dji sé bin qu'è s' plèce ènn' åreût branmint qu'årît fêt parèy.

Zanzan esteût lïbe... il esteût anoyeûs, Zanzan. Anoyeûs, d'abôrd, èt dj' di coula à si-oneûr, là qui, cåse di lu, 'ne saquî aléve èsse pûni, èt pwis là qu'i n' vèyeve pus nol èspwér di sôrti foû dèl bôme. Ènnè raler po wice qu'il aveût v'nou, i n' faléve nin i tûzer, ric'mincî à potchî oute di tos lès lès' qu'i k'nohéve adon qu'i n'aveût pus nou mot d' passe po s'ènnè houwer ! I d'manéve ine vèye intrêye sitopêye, mins k'mint l' trover, èt pwis, sins nole ustèye, ni hore, ni hawe, ni pi, kimint poleûr èl rihorer ? Çou qu' lì tourméve li pus deûr, c'esteût d'esse vinou si lon, d'aveûr passé po tos lès trôs dèl filîre èt d' fé si bièssemint bérwète à l' plantche, à moumint qu'il aléve vèy lès ritchesses dè payis dès sotês, c'esteût-st-à s' bouhî l' tièsse à meûr ! A totes cès rabadjôyes-là, li sovenance di sès parints lì aspita à l' mémwére : qui d'vit pinser s' mame èt s' papa di n' nin l' vèyi rintrer ? Il èstît sûr divins on bê dizôr ! Zanzan s'ènnè voléve d'èlzî fé tant d' displit. Adon, si stoumac' groûléve, i d'veve èsse cinq' eûres èt i n'aveût pus magnî dispôy à dîner. Tot coula lì mètéve li tièsse à l'iviérs. I tchèrîve insi, bardî-bardah, à l'atoumance, wice qui sès pîds l' minît, sins nole clére idêye di çou qu'i d'veve fé, il esteût nôpouhe, tot prêt' à s' flahî à l' tére èt d'mani là disqu'à tant qu'on l' ramassahe.

A 'ne creûhelêye, il ode ine saqwè qu'èl ravigurêye tot : si narène l'amonne disqu'à l'intrêye d'ine câve, èt qu'i veût-i ? Totes lès glotinerèyes qu'on s' poreût mâdjiner à d'fêt d' tchârs, di pèherêye, di vèrdeûres èt d' claque-è-l'-gueûye : ènn' åreût po disqu'à d'min à lès loumer totes : il a toumé so l' câve ås-amagnîs ! Cisse câve-là èst crânedimint bin montêye, on veût qu'on-z-î a-st-apontî tot çou qu'i fât po l' crâsse eûrêye dèl prise di trône dè novê rwè. I n'a nolu po-z-î loukî, Zanzan èst tot fi seû èt il a 'ne faim d' leûp.

— Ataquans, mès-èfants ! dèrit-i tot dârant so l' magnehon.

I n'esteût nin glot, èt pwis i n' s'i k'nohéve nin trop' divins lès doûs fôrèdjes : è s' mohone on n' magnîve nin rosti boli. I fourit fwért sûtî : i dovia 'ne mitche, èl cåqua d' boûre, i tchôka 'ne bone trintche di djambon èt hagna d'vins disqu'ås deûs-orèyes ; i distopa 'ne botèye di vin èt buva à tuturon. C'esteût dè drole di vin, coula féve

racatchon è gozî, èsteût si bon qu'on 'nn' âreût bu à-z-atraper l' hikète, çoula rëstchâfêve èt n' sôléve nin ! Zanzan 'nnè tûtela 'ne dimèye botèye cázî d'ine alène. Après çoula, i magna 'ne buscûte di souke avou on gros bokèt d' piquant froumadje di Hêve, èt pwis finiha s' botèye tot crouhiant on qwârtî d' blanke dorêye èt treûs p'titès gozètes ås preunes d'altéssé ! Ènn' aveût disqu'à l' pîpe !

— Bin beûre èt bin magnî c'est 'ne dimèye nouriteûre ; dj'ârè todi 'n-acompte !

I frotéve sès mins so si stoumac' qu'èsteût bôkî à hiyî.

Bardaf ! èco 'ne fèye ! Vochal on brut d' pas. Zanzan tûse à s' catchî. I-n-aveût djustumint d'vins on rècoulis' ine riguilite di vûds tonês : i potcha d'vins onk qui n'aveût pus nou tapon èt s' rafûla avou l' covièke. C'èsteût 'ne patrouye di sotês qu' qwèrit après lu. Po l' trô dè tapon i lès vèya tutos avou dès grands coûtes d' mangon. Il èstît d'vins 'ne colére sins parèye èt leûs grêyès vwèses s' mahít totes l'eune divins l'ôte.

— Mins wice sèreût-i bin l' capon ! fa onk di zèls qu'avizéve èsse li còpérâl èt qui s' vina achîr so l' covièke dè tonê da Zanzan. S'on pout mète li min d'sus, dji vou qui ç' seûye mi qui lî done li còp d'ahorèdje. Volà 'ne dimèye eûre qui n' corans après lu tot costé èt nin moyin d'èl ritrover. Minî, Mamoûr, Patcha, Gros-Twène, Sôdârd, Mamêye dihèt qu'i l'ont vèyou è l' bôme dè Rèwe ; Guinguète, Nonârd, Calôr, Pèyon, Djène-Pate, Cokê ont trové sès-arotes chal è l' bôme dèl Pîrîre ; Neûr-oûy, Boudaye, Caton, Noyète, Moyou, Moûnî l'ont-st-aparçû è l' bôme dèl Crompîre, èt nin moyin d'èl picî !

— Awè, fré Tarcou, dèrit 'n-ôte, qu'aveût dès pîds d' mèssèdjî, c'est sûr li diâle, on sèreût achou l' cou d' sus qu'on n'èl veûreût nin.

— T'as rézon, fré Tchîtchète, c'est l' diâle, à mons qu' ci n' sèreût l' proféte Kisétomîkinôte : on n'a mây vèyou chal on s'-fêt disdut. Po l' prumî fèye è noste istwére, in-ome, qui di-dje, in-èfant hôt come ine bote, si vint porminer à si-âhe è nosse djîse, i spèye tot, râye tot, ahèsse nos bièsses, si moque di nos blames, di nos rèzeûs, si sâve foû d' nosse prihon, si rind mèsse di tos nos s'crêts, èt il a tot l'ér di s' foute di nosse késse : on pô mîs, i tome so nos trèzôrs. C'est-à m' sètchî djus dèl tièsse lès treûs seûyes qu'i d'manèt !

Tarcou, tot d'hant çoula, féve rider s' min so s' pélêye makète.

— Èt ç' malin d' Pâs'nî-là, don lu, nosse Minisse, qui vint roûvî

I' no à d'ner à novê rwè ! çou qui fêt qu'on deût rastârdjî l' sèyance dè coronemint disqu'à Diu sét qwand. Nèni, vos n' mi bouterez nin foû d' l'idye qui n's-èstans arrivés à moumint qui l' grand proféte Kisétomïkinôte nos deût v'ni fé vizite po nos r'mète so guides. Sins rwè, n's-èstans sins rwè, èt i-n-a in-ome amon nos-ôtes ! C'est li d'fènemint dè monde ! Alans-è, ca dj' creû qu' dji m' troublèle, èt wête à l'ome si nos l' rèscontrans ! Il ârè sûr si daye !

Zèls èvôye, Zanzan, câzî mwért di sogne, moussa foû di s' tonê. Brr ! Sès-oûy èstít todi bablous dè r'lûhèdje dè grands coûtês, sès-orèyes zünit todi dè manecèdjes qu'il aveût-st-oyou. Qwèqu' ça, si p'tite bodène èsteût r'pahowe, èt pwis n'èsteût nin co trop tard po vèy li grande mèrvèye, ca li rwè n' èsteût nin co loumé. S'i faléve minme rawârder quéques djoûs, i k'nohéve li plèce po s' vini fôrer. Èt... dji n' sé qwè, là, èsteût-ce li vin qu' li mahîve ine gote li tièsse ? I n'èsteût nin sô, nèni, mins 'ne lèdjire wapeûr li toûrnikéve è cèrvê èt i r'vèyéve dèr rôses è si-av'ni ; èco 'ne gote, i s' mètéve à tchanter ! Djonnèsse, djonnèsse, i fât si pô po v' bouhî djus, si pô po v' rinde di l'agrès !

— N'alans nin trop lon, tûzéve-t-i ; chal on-z-a bon, on pout fé glèter s' minton ; i n' s'adjih nin d' piède li catchète.

I rimpliha sès potches di rôyes di tchôcolât èt sôrta foû dèl câve. I rôbala on p'tit pô d'vins lès bômes d'âtoû d' là tot prindant bin-n-astème à todi ric'nohe li bone vôle. I n'aveût pus d' keûre di r'trover l'intrêye sitopêye, à qwè bon ?

I s' trova tot d'on côp d'vent l' pwèce d'ine sâle ritchemint meûbléye èt èsprise on n' sâreût mis. On s'âreût crèyou è plin djoû. Li plafond d' blanke pîre à moleûres èsteût sut'nou avou dè gros pilés d' neûr marme di Teû, djasse come lès cis qu' garnihèt l' grande plèce di d'zos dèl mohone dèl vèye di Lîdje. I-n-aveût 'ne dobe rote di doze pilés èt inte di zèls ine dîhinne di longowès kêsses di crustal ripwèzant so 'ne tâve d'arcajou à qwate pîds d' bihe d'èbinne : divant chaque tâve, on tchandelé à treûs brantches èspris, ècâdré d' bouquèts d' feûs-d'li, di blancs clawéçons, di blankès djalofrènes. I-n-aveût ossu d'vent chaque tâve, so 'ne pitite tchèyîre d'ârdjint, on cossin d' blanke sôye pleûti èt d'sus 'ne pitite hèpe d'ôr qui r'glatihéve come li solo. A l' tére, c'esteût dès qwârés pavés d' marme, dè blancs èt dè neûrs intecréûhelés ; lès pareûses èstít coviètes di blanc satin brozdé. Divins 'ne cwène,

tot-z-intrant, i-n-aveût on pîd-d'-soke avou d' l'écins' qui broûléve à p'tit feû, èt à costé, on bèneûtî d'albasse.

Zanzan féve deûs-oûy come deûs sarlètes : i s' pinséve intrer d'vins 'ne catèdrâle èt i s' sègna à l' bèneûte êwe ; il aveût câzî sogne di moussî là-d'vins, c'esteût si bê èt il èsteût si k'tapé avou sès pîds d'hâs, sès tchâsses totès k'trawêyes, sès bagues totès k'pleûtèyes.

— Tins ! Qu'i-n-âreût-i bin d'vins cès kësses-là ?

I n' qwèra nin lontins : tot s'aprèpiant d'eune i s'aparçûva qu' c'esteût on wahê. C'esteût l' prumî fèye qu'i vèyéve dès mwérts, mins cès-là èstít si bês, on-z-âreût dit qu'i vikit todi : i lès louka turtos l'onk après l'ôte. C'esteût dès sotês èbômés ossi bin qu' lès momèyes d'Èdjipe, lès-oûy èstít sérés po tofér, mins lès tchifés èstít todi ros'lantes èt lès vizèdjes soriyît d'vins lès p'titès blankès bâbes bin pingnèyes. Lès mins creûhelêyes so leûs vintes, il avizît soketer, èt on s'èwaréve di n' lès nin vèy hansi.

Arivé à dièrin, Zanzan n' si pola rat'ni d' brêre : c'esteût Hèpè-Jou qu' pétéve là s' dièrin some.

— Hèpè-Jou ! Hèpè-Jou ! m' vî camèrâde !

Zanzan wignîve à fé tronner lès cwârês (s'ènn' aveût-st-avu !).

— Pôve vî Hèpè-Jou ! Pôve vî, va! Dispièrtez-ve, ravikez, qui dj' pôye co royi vosse vwèrs, mi brave Hèpè-Jou !

Il aveût bodjî l' covièke dè wahê èt covréve di sès bâhes li front dè vî rwè. Il èsteût si foû d' lu, si pièrdou d' doleûr, qu'i n'aveût nin oyoo l' trîmård qu'on féve podri lu : li plèce s'aveût rimpli d' sotês prêt' à l'apicî po l' distrûre. Ine min l'apougna po l' brès' èt on longou pougnârd s'aspoya so s' coûr. Zanzan fruziha 'n sèconde, mins, afeti ås dandjîs, i n' pièrda gote li sins, li prezince da Hèpè-Jou, tot mwérts qu'esteût, l' tinéve mësse di sès niérs èt s' pinséye èsteût clére, si clére minme qu'i creûhela sès brès' so si stoumac' èt dèrit tot simpemint :

— Hale-dès-pîds, Tarcou ! On n' tote nin lès djins è l'ête dès rwës.

L'ôte hèp'ta :

— Kimint m' kinohez-ve ?

— Dji sé tot : c'est mi l' proféte Kisétomïkinôte.

Tarcou l' lacha èt lès-ôtes sotês s' riloukit tot-èstoumakés, leû colére èsteût toumêye. I wêtît Zanzan qu' lès mëstrihéve. Onk di zèls dimanda :

— Kimint l' prouveriz-ve ?

— C'est bin-n-âhèye, loumez on tribunâl èt s' dji n' di nin l' bone rèsponse à çou qu' vos m' dimanderez, dji vou qu'on m' pinse.

On sotê, qu'aveût d'manou èn-èrî, catchî podrî l's-ôtes, èt qu' pwèrtéve on rodje bindê è hèrpe, dèrit :

— L'ome a rézon : djudjans-le.

— C'est bin là çou qu' dji vou, Moncheû l' Minisse Pâs'nî, rèsponda Zanzan tot lî fant dès-âdiyos'.

Lès sotês n' nn'è polit creûre leûs-orèyes ! Insi don, l' cárپe qu'èst-tût là d'avant zèles kinohéve tos leûs s'crêts, saveût leûs nos, minme li ci dè dièrin rwè ! Qui èst-ce qu'âreût polou doter qui ç' n'èsteût nin là l' proféte ?

Ènn' eûrit qu' brèyît :

— Vive li proféte Kisétomïkinôte !

Zanzan lès-akeûha d'on djësse, si doûce sólerèye lî féve fé dès biestrèyes, i s' sintéve si sûr di lu-minme qu'il ala trop lon.

— Rawârdz 'ne miyète, divant d' brêre : qwand vos m'arez r'toûrné so totes lès costeûres, vos sârez seûlemint çou qu' c'est d' mi. Mins tot djâzant d' costeûres, i m' sonle qui dji n' so nin fwért bin moussi po-z-aler à vosse sèyance èt, si v' volez èsse amistâves, mi f'rîz-ve li plêzîr di m'apwèrtèr dès-ôtès hâres èt di m' pèrmète di 'ne gote mi r'nèti ?

Li Minisse Pâs'nî touma d'acwérâd, tot l' monde qwita l'ête, on-z-intra-st-è l'ovréû, ine grande sitindowe plêce monteye di totes lès-ustèyes di tos lès mèstis. Zanzan tchûziha 'ne sitofe di neûre linne qu'on coturî adjins'na so rin dè monde di tins ; on cwèpî lî fa so on clègn' d'oûy ine père di nouû solés : tote li mousseûre, solés, tchâsses èt tot, èsteût neûre come gayète : c'esteût l' coleûr qui Zanzan aveût volou po pwèrter l' doû d' Hèpè-Jou. I s' rifrota s' vizèdje avou dèl savonète à l' mus', si r'pingna à hêye, èt c'est r'mètou à nou qu'i s' prezinta on pô après à tribunâl.

Ci-chal si t'néve divins 'ne såle arindjèye fwért simpemint mins portant avou tot plin dè gos' : tot èsteût fêt d' tchâgne, lès meûbes, lès pavés, li plafond èt lès pareûses : so on scanfår, ine grande tâve, divant l' tâve, on p'tit banc, wice qui Zanzan fourit priyî d' s'assîr : podrî lu, dès p'tites tchèyires, so lès tchèyires tos lès sotês, qu'èstît bin âtoû d' deûs cints. Zanzan n' féve pus tant pèter di s' narène, i r'grètive câzî d' s'aveûr hèré è cisso trinmèlinne-là. Il aveût volou

fé l' tantafère, i l'aléve mutwèt payî tchîr. Mins qwand i vèya Pâs'nî achou tot seû à l' tâve dês djudjes, i prinda l'afère à comique et hagna so sès lèpes po s' rat'ni d' rîre èt po n' nin sprognî.

Li Minisse aveût tot l'êr d'esse è l' cwate ; il aveût pôr divou mète ine rodje frake fête so crèhince ; i ravizéve on haring èwalpé d'vins 'ne foye di djote. I hèmela deûs' treûs côps :

— Frés, nos-avans d'vent nos-ôtes l'ome qui s' dit l' proféte Kisétomîkinôte : nos l'alans mète à l'esprouve, èt sès rèresponses ac'sègneront s'i dit l' vrêye.

Et, tot loukant Zanzan d'vins lès-oûy, i d'manda :

— Kibin n-a-t-i di dj'vès so vosse tièsse ?

— Treûs cint swèssante mèye quate cint nonante-noûf so l' meune, treûs so l' cisso da Tarcou èt quate mwérts poyèdjes so l' porê di s' dreûte djambe. Si vos n' mi crèyez nin, ricomptez-lès.

Tote l'assimblêye si fount à rîre èt l' pôve Tarcou, ine min so s' tièsse èt l'ôte so s' djambe, èsteût télemint honteûs qui s' vizèdje èsprinda come ine crèssôde.

— Bon. Kibin n-a-t-i d' pîds d' chal à l' leune.

— Si vos djambes èstît grandes à l'idèye, vos-îrîz bin d' plin-pîd ; si v' polîz potchî hôt assez vos porîz i aler à djonts-pîds ; avou dês botes di sèt' eûres, vos d'meûr'rîz noûf cints-ans, deûs meûs èt quate djoûs èt d'mèye po-z-i ariver ; avou vos pîds d' sotês, seûye-t-i dit sins v' blèssi, vos d'meûr'rîz deûs cint quatri-vint fèyes pus d' tins avâ lès vòyes, à mons qui v' n'avise dês kësses à violon come Tchîtchète, adon v' racoûrcirîz vosse vòye dèl mitan.

Lès sotês tchahelit à s' difâfiler l' botroûle, dismètant qu' Tchîtchète, èspris come on fornê, sayîve di catchî sès dognons d'zos l' cou di s' tchèyre.

Zanzan aveût bê djeû, nouk di zèls ni saveût compter ; i flahîve divins lès chîfes dèl minme façon qu' s'il avasse flahî d'vins 'ne mèlîye à côps d' warlokê. Mis qu' çoula, i féve rîre, il aveût gangnî l' flouhe èt d' pidjote à midjote i div'néve todi pus sûr di lu-minme.

Pâs'nî, lu, èsteût tot vèssou, si tièsse si k'mahîve ; po tot l'ôr dè monde i n'âreût polou diskimèler si l' proféte dihéve ine boûde ou 'ne vrêye. I candja d' sudjèt :

— Qui fât-i po viker contint ?

— Èsse ritche, mwérts ou sot, d'hèt l's-ènocints. Mi dji rèspond : èsse di bone consyince.

On caqua dè s' mins è l' såle.

— Vive Kisétomïkinôte !

Pâs'nî èsteût d'vins lès féves, i d'manda dè s'lwègnerèyes.

— Qwè-z-èst-ce qu'on tape tot blanc è l'ér èt qui r'tome tot djène ?

— In-oû.

— Qwè-z-èst-ce trinte-deûs p'titès madames divins on rodje palâs ?

— Lès dints.

— Qwè-z-èst-ce qui fêt todi deûs lâdjes-oûy ?

— Li sarlète.

— Qwè-z-èst-ce qu'a dè cints d'oûy èt qui n' pout vèy ?

— On dé.

On div'na d' mâle oumeûr, on 'nnè voléve à Pâs'nî d' miner si sotemint li r'qwèrèdje. I-n-aveût pôr Tarcou èt Tchîtchète qui n' polit avaler lès lawes da Zanzan : i k'mincit à èstchâfer l' tièsse âs-ôtes. Tarcou s' lèva minme so s' tchèyîre po-z-ahontî l' Minisse.

— Èst-ce dè s'afères insi qu'on d'mande à on proféte ? Pa, l' prumî v'nou poreût rèsponde come lu. Dimandez-li l' no d'ine dihinne di sotêts èt nos veûrans bin s' siyince.

— Po v' chèrvî, Moncheû Tarcou...

Tarcou boléve :

— C'est m' fré qu'on lome Moncheû.

— ... è-bin, Tarcou tot coûrt, fez bin lès complumints di m' pârt à Boudaye, Nonård, Noyète, Calôr, Caton, Mamoûr, Gros-Twène, Cokê, Guinguète, Moyou ; èt vo-'nnè-chal èt vos 'nn' ârez.

Tchîtchète si lèva à s' toûr :

— Dinez-nos l' no d' nos treûs grantès bômes.

— Li bôme dè Rèwe, li bôme dèl Pîrîre, li bôme dèl Crompîre.

In-ôte dimanda :

— Li no d' nosse prumî èt d' nosse dièrin rwè.

— Hèpè-Aou, Hèpè-Jou.

— Po k'bin d' tins loumans-ne nos rwès ?

— Po sî cints-ans.

— Li mot d' passe po-z-intrer chal ?

— Pètezez-li s' cou, Louwis.

Ci fourit 'ne fameûse tridinne, li såle èsteût è l' five ; tuttos, minme Tarcou èt Tchîtchète, brèyît d' leû pus fwért : « Vive li proféte ! Vive Kisétomïkinôte ! C'est lu, c'est lu ! Vivât !

I volit turtos s'aprèpi d' Zanzan, èl rabrèssî : po-z-aler pus vite on r'vièrséve lès tchèyîres, on gripéve l'onk so l'ôte, èt Zanzan, agridjî d' co cint mins, fourit pwèrté so lès spales èt tchôkî tot drèssî à l' copète dèl tâve. On gueûyîve :

— On discoûrs ! On discoûrs !

Zanzan stinda s' min po lès fé tête :

— Camèrâdes, dji v' rimèrcih co mèye fèyes di l'oneûr qui vos m' fez. Mins l'âme da vosse rwè Hèpè-Jou n' m'a nin avoyî chal po fé dès discoûrs ; Hèpè-Jou c'esteût fleûr di sotê, dj'èl kinohéve, i n' djâzéve nin tot plin, mins i djâzéve bin. S'i m'a-st-avoyî chal, c'est po ristoper on trô...

I s' riloukit turtos, macasses.

— ... po stoper on trô è l' mémwére da vosse Minisse Pâs'nî, qui d'meûre là tot honteûs podrî mi. Vinez chal divant mi, Moncheû l' Minisse, là, insi, èt rèspondez-me, vos qu'esteût tot-rade mi djudje. Kimint deût-on loumer l' nové rwè ?

Pâs'nî div'na blanc come dèl makêye.

— Dji... dji n' sé nin... dji n' sé pus...

I babouyîve, il åreût d'né l' rëstant d' sès djoûs po n' nin èdurer ç' mårtîre-là.

— È-bin, mi dji v's-èl va dire.

Lès sotêts fit dès-intrichats, leûs vizèdjes s'èlårdjihît èt leûs-oûy ni qwitît nin lès lèpes da Zanzan.

— Mins d'vent çoula, vos m' divez promète turtos qui dj' porè vèy vòter po li rwè ; adon dji v' dirè l' no å bon moumint.

— Nos v's-èl prométans.

— C'est bon ; asteûre alans è l' tchambe dè vòte. I finiha tot riyyant :

— Nin è l' plèce dès vòtes, li deûzinme à dreûte è l' bôme dèl Pîrire !

— Vîvât po l' proféte ! Vîve Kisétomîkinôte ! Alans vòter !

On-z-èsteût d' bone oumeûr, on trovéve li proféte fwért amistâve, fwért ric'nohant mågré s' nôblèsse, djans, i s' dihît inte di zèls qui c'esteût càzî 'n-ome come vos èt mi !

Il intrît è l' tchambe dè Grand Consèy qu'on n' doviéve qui tos lès sî-cints-ans. C'esteût 'ne såle tote nowe, tèyèye è l' plinte pire, basse di vòsseûre, qui féve li d'mèy'-cèke à grés hatchîs è l'agå. Acrotchîs ås pareûses, dès crassèts à l'ôle di navète tapít 'ne flåwe

loumîre qui lèyîve à ponne di s' ric'nohe ; çoula odéve li rèsséré, l'abômé, minme on pô l' tchamossi ; cisse plêce-là d'veve èsse ossi vèye qui l' tére. C'esteût là qu'on tchûzihéve lès rwès dès sotês dispôy li k'mincemint dè monde.

Zanzan, sins sépi poqwè, s' sintéve tot mouwé è s' nouve mous-seûre di pâkê ; à chaque pas qu'i féve, sès noûs solés crînît d'vins sès pîds. Il åreût si bin volou tchôkî sès mins d'vins sès potches èt hufler on p'tit bokèt po s' diner ine êr, mins il èsteût proféte èt d'veve djouwer s' role disqu'à l' fin. I s' tina come in-éfant d' bone mohone, èt qwand on l' fa monter so li scanfâr, à dreûte dè Minisse, i s' tingla dè mîs qu'i poléve èt tûza à çou qu'i faléve fé po bin fé. Ci n'esteût nin fwért åhèye ; il aléve tchûzi on rwè ; on proféte divéve avu s' mot à dire divins l'afère. Awè, mins qu'i tchûzi ? Il èsteût so dès tchôtètes cindes. Sès-oûy fit l' touûr dèl såle : è l' prumî rindjéye i-n-aveût 'ne plêce vûde. I s' rapinsa, èt 'ne clapante îdèye li passa po l' tièsse.

Qwand tot l' monde fourit è plêce, Pâs'nî k'minça :

— Frés, nos-èstans turtos rassonlés...

Zanzan li côpa l' huflèt :

— Camèrâdes, mès frés, nos n' polans nin ataqueur l' sèyance : i måque ine saquî : vos savez, come mi, qui l' réglumint èst strik : li rwè deût èsse loumé d' tos lès sotês.

— Proféte, dèrit l' Minisse, vos-avez rôzon, mins l' réglumint dit-st-ossu qui nou sotê qu'a fêt 'ne macûle ni pout tchûzi li rwè.

— Vos volez djâzer d' Plat-d'-djote qu'est-asteûre è l' prihon po m'avu lèyî sâver ?

— Ci n'est nin s' pus grand pëtchî ; di çoula on poreût passer oute ; vos-avez si bin l' touûr di nos rider foû dès mins. Il a boûrdé tot-z-èvoyant l' patrouye so 'ne fâsse vôle, i nos l'a dit : on sotê n' pout nin boûrder.

— Brâvô, brâvô ! brèya l'assimbléye.

Zanzan ni s' lèya nin po batou :

— Cès brâvôs-là, mès frés, provèt qu' vos-avez-st-on nôbe coûr èt qu' vos volez vèy flori amon vos-ôtes li dreûteûre èt l'ognèsté. C'est don à vosse nôbe coûr qui dj' vou djâzer. Awè, Plat-d'-djote vis-a boûrdé. I n' vis-a nin raconté poqwè. Vochal : dji li aveû pris s' coûtê : tot l'oyant plorer adon qu'i m' dihéve qu'il aléve èsse pûni, dji m'ènn' a fêt mâ èt dj'a rintré è m' gayoûle, ètant prêt' à mori

po lî spâgnî sès lâmes. I n'a nin volou avu mons d'âme qui mi, i v's-a hèré l' deût è l'oûy. Grâce à cisse boûde-là, vos-avez d'vant vos-ôtes, sêve èt bin pwèrtant, vosse proféte Kisétomïkinôte. Dji n'èl sâreû blâmer, èt dji v' kinoh assez po dire qui nouk di vos-ôtes n'âreût fêt ôtemint qu' lu.

— Qu'ènnè pinsez-ve ? dimanda Pâs'nî.

— Qu'on l' lache ! qu'on l' lache ! Brèya-t-on d'ine seûle vwès. Vivât po nosse proféte !

On-z-ala r'qwèri Plat-d'-djote, il ala r'prinde si plèce è l' sâle èt r'mèrciha Zanzan d'on clègn d'oûy tot passant tot près d' lu.

Pâs'nî r'prinda :

— Asteûre qui n's-èstans turtos rapoûlés, kiminçans l' vôte.

— Dji sé k'mint qu' vos-alez vôtter, dèrit Zanzan : vos-alez mète vos deûs sabots d'vant l' ci qu' vos tchûzih'rez èt pwis v' compterez lès sabots èt l' ci qu' ènn' ârè l' pus d'vant lu sèrè loumé. Çoula va durer 'ne hapèye, i-n-ârè mutwèt balotèdje èt, so l' tins qu' vos d'meûr'rez à pâds d'hâs, li mitan d' vos-ôtes risquête d'atraper on mwèhenê.

Il aveût dit 'ne lwègnerèye, i s' rihapsa-st-à tins :

— Qwand dj' di on mwèhenê, dji vou dire qui l' bon mitan d' vos-ôtes sèrè todi on pô mât à si-âhe, ca dji sé qu' lès sotêts n' sârît mây èsse malâdes. È vosse plèce, dji candjereû d' manîre di vôtter.

Lès sotêts mètît leûs mins podrî leûs-orèyes po mîs hoûter.

— Vo-chal çou qu' dji f'reû. N'èstez-ve nin turtos ossi braves, ossi sûtis l'onk qui l'ôte, télemint braves qui qwand vos fez 'ne mâtûle, ègzimpe Plat-d'-djote, ci n'èst qu' po fé l' bin èt tot sûvant, dîreût-on, l' pinsèye dèl Providence. Vos-èstez don turtos dègnes di div'ni rwès. Qui di-dje ! Vos-èstez turtos rwès, vos-ôtes, lès sotêts dè payis d' Lîdjé, èt si v' loumez on rwè, c'est là qu'ènnè fât-st-onk divins vos-ôtes qui sése tot, qui tinse li mastê, qui seûye vrêyemint l'ome di stok inte li Bon Diu, vos-ôtes èt lès-omes.

Lès sotêts s' règuèdit on bê côp tot s'oyant djudjî insi ; vos-ârîz dit qu'il avît turtos avalé 'ne cane.

— Si c'est-insi, èt vos m' dîrez s' dj'a twért...

— Vos-avez rézon, brèya-t-on d' tot costé.

— Si c'est-insi, qui l' sôrt nos mosteûre li ci qu' deût èsse à vosse tièsse. Èt là qu' c'est vosse coûr qui v' dômène turtos, qui ç' seûye li has' di coûr qui lome li rwè. Djouwans l' corone à has' di coûr. Qu'ènnè pinsez-ve, Moncheû l' Prézidint Pâs'nî ?

— C'est bin djâzé, proféte, qu'on vase qwèri on djeû d' cwârdjeûs.

— Owate djeûs, Moncheû l' Minisse, coula nos f'rè deûs cints èt ût cwârdjeûs. Nos d'vrans sètchî treûs has' di coûr foû, pus' sî vûdes, èt n' sérans horés.

— I-n'-âreût on cwârdjeû trop pô, nos-èstans deûs cints vôtants.

— Ni roûvîz nin qu' Lârgosse n'est nin chal, i dwème plin come ine tripe, mwért sô d' pèkèt, à l'intrêye dèl bôme.

Ci fourit 'ne èclameûre !

Pâs'nî dèrit tot pèté :

— Dji m'ènnè dotéve : ossu, so quéne idèye li rwè Hèpè-Jou, qui dj' mèt' è glwére, lì a-t-i confiyî l' wâde dèl bôme ? Nos k'nohans l'apôte, ci n'est nin l' prumî fèye qu'i s' foute ine tchike, nos f'rancs bin sins lu.

— Adon, finiha Zanzan, l'afêre èst d' bon.

Lès cwârdjeûs fourît apwèrtés, mahîs, èt Zanzan s'i prinda come conv'nou.

— Vos vêrez tutos qwèri on cwârdjeû èt vos n'èl loukerez qui qwand l' Minisse vis l'ârè dit. Î èstans-ne ?

I passît tutos, Pâs'nî l' prumî, l'onk après l'ôte divant Zanzan èt tchûzihit zèls-minmes è hopê. Qwand ci fourit l' touûr da Plat-d'-djote, Zanzan lì fa 'ne pitite clignète èt lì tchôka l' cwârdjeû d'vins lès mins. Zanzan aveût si-idèye.

Li porcëssion finèye, Pâs'nî s' lèva :

— Ritoûrnans chaskeun' nosse cwârdjeû. Quî èst-ce qu'a l' has' di coûr ?

Nolu n' rèsponda : on-z'-âreût oyoo rondî 'ne mohe.

— Djans don, qui l' ci qu'a l' has' di coûr rèsponse.

— I n' sareût, fa Zanzan : i tchoûle.

Èt c'èsteût vrêye : Plat-d'-djote, tot r'toumé èssonle, li tièsse bahowe, aveût sès tchifles plintes di lâmés...

Li vwès dè proféte s'enêria :

— Frés, volà fleûr di sotê : i pleûre, mins ç' n'est nin d' djôye, c'est d'avu sogne di n' nin èsse dègne di l'oneûr. Èst-ce vrêye, Plat-d'-djote ?

— Awè, rèsponda l'ôte, dizolé.

— Nos v' f'rancs roûvî vosse nôbe boûde, Plat-d'-djote. Tot l' monde chal èst fir di v's-aveûr à s' tièsse.

— Vive li rwè Plat-d'-djote !

— Asteûre, vite è l' sâle dè coronemint.

Zanzan trèfiléve, li moumint n'arrivéve nin vite assez por lu.
Pâs'nî l'arèsta :

— Vos n' polez nin v'ni avou nos-ôtes, nol ome n'a mây intré là :
i n'est dit nole pâ qui minme li proféte Kisétomïkinôte pout i mète
lès pâds.

— A vosse manîre, rèsponda Zanzan. Arindjîz-ve inte vos-ôtes.
Mins k'mint sârez-ve li no qu' fât d'ner à Plat-d'-djote ?

— Vos-avez promêtou d' nos l' dire.

— Si vos m' lèyiz intrer, ôtemint nin.

I zuzina à l'orèye da Pâs'nî :

— Lèyiz-me fé, dji m' fê fwért di v' fé wârder vosse posse di
Minisse.

L'ôte si lèya adîre.

— Djans, i fârè bin, insi. Mins djurez-nos so voste oneûr qui mây
nol ome ni sârè rin foû d' vos.

— Coula dji l'a djuré à Hèpè-Jou, vosse rwè, èt dji'èl ridjeûre
divant vos-ôtes, deûs deûts è hôt, deûs deûts è bas, insi « Maître-
Dieu ». Haye, nos 'nn' îrans. Alez moussé vos blankès hâres èt
qu'on-z-amonne li carotche èt lès qwate blancs dj'vâs. Mi-minme
dji vou èsse blanc moussé po n' nin fé têtche.

On lì apwèrta à l' vole ine blanke mousseûre fête di linne di bëdot,
dès blankès tchâsses, dès blancs solés èt 'ne blanke canote di fin
drap, tot coula ossi fris' qui dèl nîvaye. Tot l' monde fourit prèt' so
l' còp èt l' còrtéje kiminça.

C'èsteût 'ne vrême porcëssion, ine saqwè foû d' l'ôrdinêre. Zanzan
aveût trop pô d' sès-oûy po loukî. A l' tiesse, qwate sotês avou dès
vêrts djâgôs èt dès violêts bonêts pwèrtit dès rotchès-âbarones di
sôye à pâremints d'ârdjint ; podrî zèls, li flouhe, tchâssèye di sabots
d'ôr, moussèye avou dès blankès stânes di mouchelène, wâkèye
d'ine sôrt di gâmète èt qu'aveût l'êr d'esse ine ârmêye di pâkètes
(avou dès blankès bâbes !), si k'hinéve so deûs rotes èt tchantéve
ine vèye tchanson so l'êr dè « Pantalon trawé » èt qu' finihéve insi :

C'èst-on boneûr d'avu Plat-d'-djote po rwè !

Come tos lès nos d' sotês èstît à deûs còps d' vwès, on-z-ârêut
ossu bin polou dire tot fi parèy : « C'èst-on boneûr d'avu Caton,

Pâs'nî, Boudaye, Pèyon, Noyète, èkcétérå, po rwè ». Vos vèyez qui l' tchanson èsteût sûr bin-n-èmantchèye, èt çoula provéve qui lès sotês n'estît nin dès gades !

A l' cowe, i-n-aveût 'ne ârmonerèye d'ine vintinne di muzicyins : rin n'i måquéve, grosse kësse, ptit tabeûr, tûbå, tromboles, altôs, clarinètes èt pistons. Li djowe sut'néve li tchant èt, ma fwè, lès sofleûs èstít à fêt' di leû mèsti. C'esteût Tarcou qu' batéve li mèzeûre èt Tchîthète li grosse kësse. Adon vinéve Zanzan, à dreûte da Pâs'nî, qu'aveût 'ne rodje cote, on breun' soplis' èt on djène bonèt d'èvèke ; i t'néve è s' min 'ne grande foye di papî qui n'aveût rin di scrít d'sus. Po fini, è carotche sètchî d' qwate blancs roncins gâyelotés èt wafrés come dès d'vås d' capitinne, Plat-d'-djote, li novê Rwè, à nowe tièsse, à pîds d' hâs, à panê-cou, avou 'ne simpe pitite tchimîhe di lin, li bâbe pingnèye à bëtchète, si lèyîve kihol'ter, tot-z-èmynné, vè s' nôbe dëstinîye.

4. Li coronemint

On fa 'ne ahote divant on foû bê ouh di bronse qui s' tapa à lâdje, èt l' còrtéje intra : on s'âreût crèyou è paradis : Zanzan, à chaque pas, rèscontréve ine novèle mèrvèye. Il èsteût d'vins on djårdin à n' nin 'nnè vèy li bout : tot-à l' copête, ine grosse boule di feû tapéve ine loumîre parèye qui l' cisse dè solo è meûs d' djun, èt dès nûlîyes di co traze coleûrs candjît côn so côn l' viyère di tot çou qu'esteût là. L'èr èsteût tène come li cisse d'ine frisse matinîye d'osté, lès-oûhés gruzinit so lès cohes dès-âbes, è foyes, è fleûrs è fruts à minme moumint ; lès-oranges, lès figues, lès djèyes, lès neûh, lès pomes, lès peûres, lès preunes, lès cèlîhes, lès pîhes, lès-âbricots, lès gruzales, lès-âmonnes di souke, disqu'âs-ananas', lès preunes di souke, lès banânes èt lès pèpins d' Sint-Tch'han i crèhît à broubi ; djans, i-n-aveût d' tot à r'dohe èt po continter l' pus nâreûs dès-apétits. Tot çoula, dès pârtchêts d' fleûrs turtotes à l' pus-agalèyes, dès rôses, dès djalofrènes, dès feûs-d'li, dès clawèçons, dès beldjâmènes, dès rezètes, dès tulipås, dès muguèts, èkcétérå Margote Fizêye, tot çou qui v' polez v' mâdjiner come fleûrs, èsteût chal rapoûlé à 'ne fèye, sins-astème à l' sâhon, èt leû sinteûr vis rimplihéve lès narènes à v' fé pâmer d'aweûr èt d' contintemint.

Li porcëssion passévé di tins-in-tins so dès poncés : chal, l'êwe esteût clére come dè crustal, èt lès pèhons, lès pus bës pèhons dè monde, dès p'tits, dès grands, dès-èmètrins, fit r'glati leûs hayis' di nake, d'ôr èt d'ârdjint à l' loumîre dèl grosse boule di feû. Là, l'êwe ravizéve dè lèçê ; pus lon, on-z-âreût dit dè vif ârdjint ou d' l'ôr molou. Lès-alêyes di fin sâvion mahî avou dès payètes d'ôr vinît d'esse rus'lêyes èt on-z-î aveût co k'sémé dès foyes di rôses po lès rinde pus doûces à roter d'sus.

À coron dè djårdin s' doviéve li såle d'oneûr. Zanzan aveût pinsé vèy ine saqwè disqu'asteûre, mins, qwand i moussa là-d'vins, i div'na vrêyemint tot bablou ; li pus mèrvyeûs dès sondjes ni v' sareût d'ner 'ne fidèye dès ritchesses ramassêyes è ç' palâs-là. Tot esteût fêt d'ôr èt d' diamant, di totes lès pîres di pris, di totes lès sôrts, di totes lès coleûrs, scultêyes èt cizelêyes di tot çou qu'i-n-a d' mèyeû come ârtisses : li teût, dîvinemint pondou, esteût sut'nou di pus d' deûs cints pilasses d'albasse canelêye, lès pavés d' blanc marme èstít intrimèlés d' qwârês d' rubis, d' sâfir, d'âmétisse, d'èmerâde, di tôpâze, di corindon, di tûrcwèse ; deûs cints fôteûy mèye fèyes pus bës qu' lès cis dès rwès d'Èdjipe fit vizon-vizu à trône, sculté d'ôr à dintèles, on tchif-d'oûve qui valéve po l' mons deûs' treûs miliârds : rin qui l' barnakin d'à l' copète âreût fêt l' fôrteune d'in-impèreûr.

L'ârmonerèye candja d'instrumints, lès violons k'mincit à djouwer « Où peut-on être mieux », so l' tins qu' Plat-d'-djote, todi à panêcou, montéve so lès grés dè trône. Bin vite, Pâs'nî l' rimoussa, dispôy lès pîds disqu'à l' tièsse, d'ine rôbe tèhèye d'ôr èt d' pièles, après lì aveûr lavé lès pîds, qu' tos lès sotês, l'onk après l'ôte, vinit r'horbi è sègne di lwèyâl sudjèts. Li grand moumint esteût v'nou. Li Minisse prinda l' corone d'ôr, sès mins tronnît 'ne gote èt sès-oûy riloukît Zanzan avou 'ne hisse di tchin batou. Zanzan, lu, n'esteût pus di ç' monde-chal, i s' sintéve difali d' boneûr. Pâs'nî l' dispièrta di s' sondjerèye :

— Proféte Kisétomïkinôte, i n' nos d'meûre pus qu'à k'nohe li no d' nosse Rwè : kimint l' deût-on loumer ?

Zanzan potcha è hôt : c'esteût l' fin di s' zûnante avinteûre : ossi vite qu'il âreût dit l' no, li novê signeur aléve sèpi l' vrêye, pus rin n' poléve pus lì èsse catchî èt Zanzan sèreût touwé, ou po l' mons tchessî èvôye come li pus grand dès minteûrs èt dès baligands. Èt

portant i n'aveût nin à sucî so s' deût ; s'i n' motihéve nin, si sôrt èsteût réglé d'avance ; il aléve passer po on fâs proféte èt adon... I lî v'na 'ne idèye po fé durer l' plêzîr.

— Ci no-là, Moncheû l' Minisse, dji vou qu' vos-avése avou mi l'oneûr d'èl trover.

Pâs'nî s' récrèsta :

— Qui deû-dje fé po çoula ?

— Aléz-è l'ête dès Rwès èt rapelez-ve là tos lès nos dès cis qu'i dwèrmèt po todi ; vos-lès vêrez rèpèter chal divant nos-ôtes, çoula v's-êderè à r'trover l' no qu'i fât.

Li Minisse fa 'ne hègne, èt on roubinèdje di mâle aweûr si fa-st-oyî ; Plat-d'-djote lu-minme n'esteût nin contint. Zanzan fa l' ci di s' dimonter :

— Quî est-ce chal qui dote dè proféte Kisétomïkinôte ? Ni v's-a-djdju nin d'né dès prôutes assez di m' siyince ? Alez, Pâs'nî, fez çou qu' dji v' di.

Li Minisse ènn' ala tot pèneûs, çoula lî féve po l' mons ine eûre di vôle. Zanzan 'nnè profita po s'ènnè d'ner s' binâhe : i s' porminevè lès mins podrî s' cou, sins prende astème âs-ôtes qui k'mincit à piède pacyince : i s'aréstéve divant tos lès trèzôrs po s' lès bin hèrer è l' mémwére. Il èsteût là come è s' mohone, i n'aveût qu'ine sogne, vèy riv'ni Pâs'nî trop timpe. A l' fin portant ci-chal rintra tot d'soflé di s' coûsse, souvant dès gotes come dès peûs èt rèpètant come ine létanèye, tot comptant so sès déûts, lès nos dès rwès d'hotés.

— Vochal, dérit-i, tot pampiant : Hèpè-Aou, Hèpè-Bou, Hèpè-Cou, Hèpè-Dou, Hèpè-Èou, Hèpè-Fou, Hèpè-Gou, Hèpè-Hou, Hèpè-Iou, Hèpè-Jou.

— Èt cès nos-là ni v' dihèt rin, rin dè monde ?

— Nè... ni.

— Rèpètez avou mi : Hèpè-Aou, Hèpè-Bou, Hèpè-Cou...

I rataqua po l' treûzinme fèye è l'orèye dè Minisse :

— Hèpè-Cou.

Pâs'nî fa 'ne hope è l'ér :

— Ha, dj'i so, c'est çoula minme : Hèpè-Kou !

— Mins, q' còp-chal avou on K, Hèpè-Kou, èt vola l' no r'trové. Adon Pâs'nî d'na l' hèpe d'ôr à Plat-d'-djote èt lî dèrit tot l' wâkiant dèl corone d'ôr : « Hèpè-Kou, seûyîz nosse Rwè ! » Lès

sotêts triplit d' liyèsse : « Vivât po Hèpè-Kou ! Vivât po Hèpè-Kou ! Vivât po Hèpè-Kou ! »

Li vizèdje da Plat-d'-djote candja so 'ne sèconde, si-èsprit s' doviéve, sès-oûy div'nít parfonds, c'esteût l' Messe, li Rwè dèz sotêts, qui k'mincîve si novèle vèye. Zanzan 'nn' eûrit pawou ; il èsteût là, lès-oûy à l' tére, divant l' novê signeur, i tronqué come ine foye, il èsteût blanc come on spére. Èco bin qu' nolu n'aveût d' keûre di lu. Lès sotêts èstis foû-lèyis ; l'ôrkësse, qui v'néve di fini l' « Vâlureûs Lîdjwës », atqua dèz-êrs di crâmignons, èt tot l' monde riyéve, tchantéve, tchawîve, potchîve èt s' kihinéve qu'on s'âreût crèyou à l' fièsse di Djus-d'la po l' djoû dè Bê Bouquèt.

5. Zanzan come divant

Après 'ne pitite tchoke, Hèpè-Kou lèva s' hèpe è l'êr :

— Frés, qu'on-z-aprèsteye li crâsse eûrêye, vos d'vez avu li stoumac' divins lès rins.

On passa è l' sâle dè bankèt, ine sâle pus simpe, mins meûbléye à mèyeû dèz gos' : li tâve, coviète d'ine blanke mape di lin d' Flande odant l' lavintche, di plats d' fène pôrçulinne, di vêres di crustal dè Vâ-Sint-Lambièt, ridohîve di tos lès magnehons, di totes lès liqueûrs qu'on n' chève qu'amón lès princes.

Hèpè-Kou prinda Zanzan po l' brès' èt lì zuzina :

— Mêtez-ve chal à m' hintche, Moncheû l' proféte Kin'sénin-pukinôte : lès condannés ont dreût à l' dièrinne bêtchèye èt vos l'ârez. Mins vos n' divez pus avu grand faim, vos v'savez si bin fôré : dji v' va fé chèrvi 'ne achète di bolèye èt s' coula ni v' ripah nin, vos porez co sucî lès rôyes di tchôcolât d'manowes divins lès potches di vosse vèye mousseûre.

Zanzan n' kékîve nin ; i s' dimandéve çou qu' lì aléve ariver. So l' tins qu' lès-ôtes si ralètchit lès deûts d' totes sôrts di glotine-rèyes, i trimpa deûs' treûs côps s' kilî è s' bolèye, si stoumac' rinakéve, il aveût trop' magnî pus timpe. I s' dotéve bin qu'il aléve mori, mins coula lì âreût sonlé pus doûs di d'hoter avou s' vinte bôkî d' tot çou qu'el féve glèter èt qu' lès sotêts sawourît à plinte boke.

A l' fin on rimpliha lès vêres di champagne èt Hèpè-Kou s' lèva po l' discoûrs dè trône :

— Frés, vos m'avez fêt oûy li pus grand oneûr, li ci d'esse vosse Rwè. Vos savez qu' li rwè dès sotês r'çût dè Bon Diu l' grâce d'aveûr tote li syince dè monde, rin n' lì èst catchî, i k'noh totes lès lwès dèl nateûre èt ossu totes lès pinsyeyes, tos lès d'zîrs dès cis qu'i rèsconteûre åtoû d' lu. Mins cist-oneûr-là èst-à deûs tèyants : si lès sotês n'ont qu' tos nôbes sintumints, lès-omes ni sont nin fêts dèl minme pâsse, ènn' a tot plin d'vins zèles, si djonnes qu'i seûyèsse, qui sont rimplis d' måvas toûrs èt d' foûbrèye, èt dji r'grète qui m' prumî djèsse di rwè m' fwèrcihe à pûni on grand coupâbe.

Li sâle s'impliha d'on long groûlemint, on lèya dè beûre èt tos l's-oûy si toûrnît plins d' colére dè costé d' Zanzan qui n' saveût pus wice loukî èt qu'aveût on vizèdje ossi blanc qu'on navê pèle deûs fèyes.

— Frés, porsûva Hèpè-Kou, l'ome qui v's-avez d'vent vos-ôtes n'est nin l' proféte Kisétomîkinôte, ci n'est qu' Zanzan, l' fi dè vi Louwis l' tèheû qui d'meûre à l'Èwe-à-Hësta. Ci mazoukèt-là n' kinoh cåzî rin, il èst-à pô près l' dièrin è scole èt, s'i v's-a polou taper l' poûde ås-oûy, c'est là qu'il a tot plin dè front èt qu'il a profité dè seû moumint wice qu' ènn' n'aveût-st-à fé qu'à dès djins sins malice, come nos-èstans turtos chal, qwand n' n'avans nou rwè po nos miner. Insi, totes sès rèsponses à tribunâl, ci n'esteût qu' totês lwègnerèyes, si k'nohance di nos s'crêts prov'néve tot simpe-mint d' çou qu'il aveût-st-oyou djâzer 'ne patrouye adon qu'il esteût catchî èn-on tonê è l' câve ås-amagnîs. C'est minme è ç' tonê-là qu'il a polou compter lès poyèdjes dè porê da Tarcou. Ci Zanzan-là nos l's-a fêt totes, il a sôlé Lårgosse, spiyî nos hâhes, moudri nosse qwate-pèces, distrût nosse lumeçon, èclawé nosse torê, fwèrci nosse prihon, hapé nos pôrvûzions, frohî l' wahê d'onk di nos rwès, trompé nosse bone fwè.

— A mwért, à mwért ! gueûyît lès sotês.

Lès dj'vès da Zanzan s' drèssît so s' tièsse come dês baguètes di fizik, i souwéve di hisse, i s' féve si p'tit, si p'tit qu'âreût moussî d'vins on trô d' soris.

— Èt tot çoula, ci n'est co rin à costé di s' dièrinne zafe : c'est lu qu'a frawetiné d'vins lès cwârdjeûs po m' fé loumer Rwè, c'est lu qui m'a stitchî l' has' di coûr. Si dj' l'aveû sèpou, dji n' l'âreû nin pris ; si dj'a minme boûrdé 'ne feye, qui l' Bon Diu m'èl pardone ; asteûre qui dj' so Rwè dji v' deû l' vrêye divant tot, mi crèyez-ve ?

— Awè, awè ! fit lès sotê.

— Adon qu'on-z-a frawetiné, qu'on ric'mince li vôtèdje.

— Nèni coula, dèrit Pâs'nî, vos-estez nosse Rwè èt vos l' dimeûr-rez, li Bon Diu lu-minme vis-a marqué, i v's-a d'né l' grande siyince ; fé ôtemint, ç' sèreût aler disconte si volté. Mins l' capon deût-esse pûni ; nos d'mandans qu'i seûye condanné à mwért.

— A mwért Zanzan !

Li proféte èsteût so flote, i n'aveût nole miséricôr à rawârdar, si fâte èsteût trop grande ; i caquéve dès dints.

Li Rwè r'prinda l' parole.

— Disqu'asteûre dji'a tchèrdjî l'amétou, mins dji deû èsse djusse èt mète vosse consyince à l'âhe qwand vos l' condannerez. Vochal don çou qu'on bon pârlì poreût dîre po s' disfinse.

Totes lès bélès keûres da nosse hérôs v'nît å djoû : li såvetèdje dè ví rwè, li camèrâdraye da Zanzan èt d' Hèpè-Jou qu'aveût-st-ami-né li c'nohance dè s'crêt d' l'intrêye dèl bôme, li bone kidûhance da Zanzan è scole après coula, li bê djesse da Zanzan qu'aveût volou rîntrer è s' prihon po n' nin aqwèri dès mizères å ci qu' l'aveût lèyi sâver.

— Awè, frés, ç' cârpê-là a-st-on coûr d'ôr, èt c'est çou qui l'a piérdou : c'est djustumint là qu'il inméve trop' Hèpè-Jou èt qui s' doleûr a fêt tant d' brut qui n' l'avans polou picî. Il èst toûrciveûs, c'est vrêye, mins il èst co si djonne, i poreût candjî. Èt, qwand on-z-î tûse bin, lès quintes qu'i nos-a djouvé ont stu si bin-n-èmantchèyes qui dji' so-st-à m' dimander bin sérieûsemint s' nos n' nnè d'vrîs nin rîre. Mâlèreûsemint, li lwè èst là, èt nos l' divans condanner. Asteûre qui dji v's-a métou tote li cåse divant lès-oûy, dji ratind vosse sintince.

— A mwért, à mwért ! oya-t-on co chal èt là è l' såle, mins avou mons d' feû qui d'vent, on vèyéve bin qu'ènn' aveût tot plin qui n' savit pus qwè å djusse.

Li Rwè vèya l'afére :

— I m' sonle, dèrit-i, qui vos n' savez pus wice vas-se. Portant, li lwè c'est li lwè. L'amétou Zanzan s'a condanné lu-minme ; il a dit : « Si dji n' done nin totès bonès réponses, dji vou qu'on m' pinse ». È-bin, si d'zîr sèrè sùvou.

L'assimbléye si têhîve : Zanzan èsteût inte li vèye èt l' mwért ; i s' vèyéve dèdja pindou å djubèt, avou 'ne linwe qui lî stitchîve come

on tchâsse-pid foû di s' boke. I s' rimimbréve lès paroles di s' vi mësse : « Zanzan, vos n' finihrez mây qui l' cwède è hatrê ».

— Câse di s' djonnësse, finiha Hèpè-Kou, dji li acwède ine dièrinne grâce. Qu'èl dimande ; qwè qui ç' seûye, i l'ârè.

Tot l' monde èspérâve qui Zanzan aléve dimander l' vèye ; il èstît turtos prèt à li acwèrder : i n' vèyit pus d'vins lu qu'in-èfant, on brave èfant après tot : lès vîs sont si vite prèt à pardonner !

Li tronnante vwès da Zanzan s'élèva tote pîtieûse :

— È-bin, Sîre li Rwè, dji d'mande qui vos wârdése li vi Pâs'nî come Minisse ; èt, si v' volez bin, dihez 'ne pitite priyire por mi èt po mès pôves parints.

C'esteût trop' di grandeûr d'âme ! Tot l' monde hiketéve, pôr Pâs'nî, minme li Rwè, qui mamouya :

— Dji v's-aveû stitchî l' pîce po v' sâver l' vèye, vos l' riboutez po t'ni vosse promësse. C'est-on bê djësse, i n' m'èware nin d' vos. Èt asteûre, frés, qui d'vans-ne fé ?

— Grâce, grâce ! brèya-t-on d' tot costé.

— Vochal don m' sintince : Pâs'nî, vos d'meûr'rez m' Minisse ; tant qu'à vos, Zanzan, po r'prinde vos paroles èt n' nin r'noyî lès meunes, dji vou qu'on m' pinse... cès sabots d'ôr-chal âtoû d' vosse hatrê èt qu'on v' ric'dûse à l' vole, avou vos vèyès hâres, disqu'à l'ouh di vosse mohone.

— Brâvô, brâvô ! po nosse Rwè Hèpè-Kou ! Vivât po Zanzan-Sabots-d'Ôr !

Lès sotês, come dès bons vîs papas, vinît turtos rabrèssî Zanzan qu'esteût à sétinme cîr.

Tote djöye èt tote istwére deût fini. On pô après, Zanzan come divant s' trovéve tot seû, à l'êr, lès-oûy binnelés. I râya lès binnes, i vèya l' soû di s' mohone à clér di leune è l' nutêye. Si coûr toctéve, come i toctéve, si coûr ! I rintra : li vi Louwis èt s' feume tchoûlît è l' coulêye : i s' lèvît d'ine plinte pèce èt abrokît so leû fi po l' sitrinde divins leûs brès' ! Zanzan avizéve télemint ureûs, i-n-aveût 'ne téle pây so s' vizèdje, qu'i n'eûrît nin l' corèdje d'èl barboter.

— Di wice riv'nez-ve si tard ? Nos v' crèyis piérdou.

— Dji r'vin dè payis dês sondjes, si bê, si bê qui ç' n'est nin dè dire. Loukîz, dj' ènn' a rapwèrté cès sabots d'ôr-là ; por vos, mame, ine live di tchôcolât, èt por vos, papa, ine bèle pîpe d'ècumé èt on pakèt d' toûbake : vos m' sawour'rez çoula. Prinez-lès sins sogne,

dji n' lès-a nin hapé. Dj'a djuré di n' mây rin dire d'ôte èt dji tinrè m' sièrmint. Po v' mostrer qui dj' so-st-ognèsse, à rés' d' oûy dji vou viker sins nole ridite.

Zanzan fourit fidèle à s' promèsse. Lès vwèzins, qui v'nît turtos r'loukí avou èvèye lès bêts sabots d'ôr hâgngnés so l' djîvâ, n'arivit mây à sèpi d' wice qu'i prov'nît. Lès mâlès linwes sayît d' li taper l' hate, mins ci fourit à l' vûde : Zanzan èsteût div'nou l' modéle dês-èfants èt dês scolis. Hèpè-Jou li aveût dit d'avance qu'i d'vereût 'ne saquî : ci fourit vrêye : Zanzan ava l' tchance di pindou d' div'ni mèsse-èployî à l' mohone dèl vèye di Lîdje ! C'esteût lu qu'édive à fé lès marièdjes èt lès consieûs communâls li payît minme ine bèle neûre frake à pinnemints, on bê blanc col èt 'ne bèle blanke crawate po-z-aconcwèster li skèvin tchêrdjî d' loyî lès dëstinéyes.

Vos m' dîrez : kimint savez-ve ciste istwére-là, adon qu' Zanzan aveût prométou di n' mây rin dire ? Vochal tote l'afère : à fwèce di marier l's-ôtes, Zanzan s' lèya mète lu-minme li cwède è hatrè, mins ç' còp-chal po l' bon. Vos savez qu' lès feumes ont cint toûrs di pus qui l' diâle : li sonke èl hêrîve tos lès djoûs po k'nohe li s'crèt dês sabots d'ôr èt neste ome li rèpèteve todi :

— Dj'a djuré di n' mây èl dire à nol ome.

Po fini, li k'mére trova l'émantcheûre :

— C'est vrêye, dèrit-èlé, mins vos n'avez nin djuré di n' rin dire à nole feume.

Elle aveût rêzon. Zanzan li d'ha, elle èl diha à m' feume, mi feume m'èl diha, èt c'est-insi qu' dji l'a polou raconter à tot l' monde.

On-z-a bin sayî di r'trover l' payis dês sotêts ! Si v' passez on djoû à Sovrin-Wande, vos porez co vèy lès qwate bômes qu'on-z-a horé à Sårt-Blanche èt è l' Grape : on n'a polou aler fwért lon ; lès trôs r'waguît fêt-à-fêt' onk après l'ôte. L'intrêye dèl grande bôme wice qui Zanzan a-st-intré èst co todi doviète, è tiér dèl Havêye, so l' novèle lèvye di Djoupèye.

Lès sotêts sont sûremint bagués.

On n' nn'a mây rin polou r'trover !

Dj'han l' troufleû

*Traduction libre, en vers liégeois,
du conte de Grimm « Hans im Glück »*

par Edgard RENARD

PREMIER PRIX

N-aveût sét-ans qui, sins payèdje,
Dj'han chèrvéve, bin lon di s' viyèdje.
« Mësse, dèrit-i, volà m' temps foû,
mi coûr tére po r'passer nosse souû
5 èt po r'veûy mi mame qui prind d' l'adje :
si vos m' volîz bin payî m' gadje... »
— « T'as todi stu onièsse, djinti :
ti n' pièdrès sûr rin avou mi »
fêt l' ritchâ, s' lî done ine masse d'ôr
10 — èl crêurez-ve ? — ossi grosse d'abôrd
qui l' tièsse da Dj'han, qui prind s' norèt
po l'èwalper, mèt' li paquèt
à s' baston, èl tape so si spale.
« Diè-wåde, mësse ! » Èvôye reût-à-bale.

15 Mins l' coûr flâwih ; li malkê peûse
èt s' frôye-t-i, si pô qu'on l' kiheûse...
Volà Dj'han qui veût-atrafter
on cavayîr tot règuèdé.
« L a dèl chance, lu : come so 'ne tchèyîre
20 il èst-achou. Mây so lès pîres
i n' si trèbouhe. Sins s' dissofler
i va, èt spâgne co sès solers ! »
Dit-st-i l'ôte, qu'a-st-oyou l' barbote :
« A pîd, vos-avez co 'ne bèle trote ! »

25 — « Qui freû-dje ? fêt Dj'han. Veûs-se mi malkê ?...
C'est d' l'ôr !... Mins, a-dje må mès-ohêts
à t'ni l' tièsse clintchèye so l' forsale,
avou l' baston qu' rahèye li spale !
— « Trouflans, dit l'ome. Dji t' done mi dj'vâ,
30 dji prind t' malkê : t'a çou qu'i t' fât ! »
On bouhe li martchî djus. Là qu' l'ôte
lî tint li sporon, noste apôte
gripe so l' bièsse. — « Èl vous-se fé trafter,
dit l'ome, ti n'as qu' deûs sôrts à fé ;
35 ti linwe fêt *glak*, ti brês *hop hop* :
i prind notru-dame di galope ! »
Fîr come Sint-Djwér, Dj'han, rôcrêsté,
å pas dè dj'vâ s' lêt walcoter.
Après 'ne tape al doûce, i s' risquête,
40 sére lès sporons : d'ine afilêye
volà l' roncin qui s' mèt' å trot.
« Si nos sayîs pôr li galop ?...
Glak!... hop, hop! » Come on r'ssôrt qui djowe,
volà l' bièsse, d'ine reûde abatowe,
45 qui s'èsnonde tot spitant dè feû.
On n' l'ôhe pus r'veyou, si ç' n'èsteût
qu'èle fout-arêstêye d'on brave ome :
i lum'cinéve, come il atome,
tot fant wêdî s' vatche so l' hourêye
50 èt s' vèya so l' côn l'atêlêye.
Li cwér da Dj'han, è plin horê,
n'èsteût pus qu' bouyotes èt boûrsês.
I n' si rinda compte di l'afêre
qui dè moumint qu'il oya brêre :
55 « Vo-m'-chal, ni hape nin sogne, vi fré !
On goûrdjon d' fris', èt t'ès horé ! »
dihéve l'ome tot lî stindant s' plate.
« S'on mî r'prind co, qui l' boye m'abate,
so l' vîle harote ! Ca, c'è-st-on djeû
60 po s' casser l' hanète ! I m' fâreût,
à mi qu'a dès fwért pâhules gos',
ine brave bièsse... ine vatche come li vosse.

On n' risquêye nin d' fé l' coupèrou,
co jamây èle ni hène dè cou,
65 èt vos-avez, à chaque eûrêye,
lècê, stofé, boûre ou maquêye ! »
— « Trouflans, dit l'ôte. Dji prind ti dj'vâ,
dji t' done mi vatche : t'as çou qu'i t' fât ! »
On bouhe li martchî djus. Noste ome,
70 tot tchêssant l' vatche, tûzéve : « Si dj' tome
d'avu seû, asteûre dj'a li r'cète :
dji mode... n-a qu'à sétchî so l' tête !... »
On l' sét : quî djâse dè beûre hape seû.
Dj'han sowe dès gotes grosses come dès peûs :
75 ca Bourguignon, d'pôy ine hapêye,
tape dè bleû cîr si tchôde hinêye.
« Sayans ! » dit-st-i. Å bodje d'ine så
i lôye li vatche èt, pusqu'i fât,
po wahul'mint i prind s' calote.
80 I sétche... Li lècê n'apihe gote...
I sétche èt si r'sétche di s' pus reûd.
Mins l' vatche, côrcèye, n'êtind nin l' djeû :
d'on rude côp d' pate, volà l' calote
èt s' mêsse, eune don hår, l'ôte don hote !
85 « Sacri lêde charogne ! » brèya Dj'han,
èt dès-ôrémus à l'av'nant...
— « T'esteûs so tès gngnos tot-à-l'eûre ;
vo-t'-là sins calote, å-d'-dizeûr...
Sèreût-ce qui t' priyîves li bon Diu ?...
90 Ou l' bièsse t'âreût-èle bouhî djus ? »
D'êtinde couyoner d' cisso manîre,
Dj'han s'apâf'ta sins s' ridire.
C'esteût-on boucher, 'ne gote bal'teû,
qu' minéve å martchî, tot djoyeûs,
95 on bê rôse noûrin d' vint'-qwate pèces
qui grognîve so s' tchêrète à brès' :
Dj'han lî conte al vole l'accidint.
Fêt l' fin marlou : « Ça n' m'èware nin :
elle èst monse èt trop vîle ti vatche !
100 Towe-lu po-'nn'-èsse å mons d' damadje ! »

- « Dè boûf ?... C'est sins nou sawoura !...
Djâsez-m' d'on pourcê come cila !
Ça c'est dès bièsses d'ine bèle riv'nowe :
dispôy li grognon disqu'à l' cowe
105 — cwèsses èt djambons, finne èt crâs lârd —
rin-n-à k'taper, c'est fleûr di tchår ! »
— « Trouflans, dit l'ôte. Ti prinds m' vèrât,
ti m' dones ti vatche : t'a çou qu'i t' fât ! »
- Djihan glèteve tot tchessant s' bièsse,
110 qwand on djônê, qu'aveût d'zos s' brès'
ine bèle blanke åwe, èl rak'sûva.
« Loukîz, dit-st-i, quéle face qu'elle a !
Èdon, c'est dèl bèle martchandèye !
C'est qu' dj'èl sitope al tiène bolèye
115 n-a 'ne cope di meûs !... Lèvez-le on pô !...
Dihez, l' ci qu' l'ârè magn'rè s' sô
d' crâs bouyon èt d' rosti ! » — « Mins m' bièsse
n'est nin 'ne cûrèye non plus : dèl tièsse
al cowe, ci n'est qu' sîr crâhe », fêt Dj'hân.
- 120 — « Dji n'è difére nin, mon parant,
répond l' fin djubèt. Mins dji tronle
dèdja por vos : à l' veûy, i m' sonle
qui vosse bièsse ravisce come on fré
l' cisse qu'â mayeur on-z-a hapé.
- 125 Li gâr-champête bat' li contrêye,
èt l' ci qui sèrè pris risquête
dè fé dèl pote, di s' veûy pané ! »
Djihan 'nnè d'meûre tot-estèné :
« Si vos m' poliz sètchî foû sogne... »
- 130 Tot l' còpant, li djônê prind l' cogne
d' onk qui s' tape è l'êwe po s' wèzin
adon qu'i n' qwîrt qu'à l' roufler d'vins :
« Trouflans, dit-st-i. Dji prind vosse bièsse,
vos wârdez l'âwe... Qui d'hez-ve di m' djesse ?... »
- 135 Tot sûvant s' vóye, Dj'hân èst-ås-andjes :
c'est qu'il a gangnî al discandje !
Dè rosti po 'ne samînne, deûs meûs
d' bonès crâssès tâtes à r'lètche-deûts !

Et pwis, lès bélès blankès plomes
140 po s' cossin : va, po pèter s' some
n'årè nin mèzâhe d'èl hossî !
Come si mame èl va rabrèssî !

Parvinou è dièrin viyèdje
må d'esse å bout di s' long voyèdje,
145 il ètinda l'acîr crîner
èt 'ne tchôde vwès d' bariton tchanter :
« Acerez al vole :
« dji r'sinme vos coûtê...
« Si l' timpèsse avole,
150 « Dji r'sére mi mantê... »

I ric'noha l' simmieû d' cizètes
qui féve hoûler l' pîre so s' tchèrète.
Nosse Djihan l'arinna : « Diè-wâde !
qu'estez-ve djoyeûs, là, camèrâde ! »

155 — « Poqwè m'îreû-djdju plinde, mi qu'a
dès çans' à r'dohe, sins nou tracas ?...
I n' mi måque qu'ine åwe come li vosse :
Dji v's-ènnè boute çou qu'èle vis cosse. »
— « Qui sâreû-dje dire ? Dji l'a trouflé
160 conte mi pourcê. » — « Èt vosse singlé ? »
— « Disconte mi vatche. » — « Èt voste âmaye ? »
— « Disconte mi dj'vå. » — « Adon... vosse bay ? »
— « C'esteût 'ne discandje conte on malkê,
m' gadje di sèt-ans èn-on tchèstê. »

165 — « Sûr, mësse troufleû, t'aveûs l' ham'lète !
Passer di t' gadje à l'åwe qui t' pwètes,
tot lèyant dj'vå, vatche èt pourcê,
c'est fé chaque còp 'ne hope di macrê !
Si t'aveûs por dès çans' è t' potche,
170 må pô d' temps ti rôles è carotche. »
— « Qui m' fâreût-i fé po çoula ? »
— « Trouflans, dit l'ôte. Veûs-se cisso pîre là ?
C'est m' pîre di r'candje, ine fèle sinm'rèsse.
Si ti m' lês ti-åwe, dji t'ènn-ahèsse.

175 èt, po t' rawète, volà on flin ;
po r'drèssî lès clâs, lès hazins,

C'est l' feûte di gade : ti t' flah'reûs mwért
Sins l' sipiyî. Èstans-gne d'acwér'd ? »
On bouha l' marchî djus. — Èt Dj'han,
180 ine pîre dizos chaque brès', vèyant
d'avance lès çans' plôûre à cákêye,
rotéve à lâtchès-ascohêyes.
Mins l' vôle èst longue, lès pîres pèzèt...
Volà on pus' !... C'est l' pâcolèt
185 po haper 'ne mohe, beûre ine goûrdjêye !
Li bèle pîre, sogne qu'èle ni s' hârdêye,
èst mètowe bén-à plat so l' bwérd
avou l' deûr flin d'sus. Nosse compére
si frote lès brès', qui sont nantis,
190 èt, tot s' clintchant po beûre, i s' dit :
« Lès k'pwérter insi n' m'ahâye wêre ;
po m' dihèrdjî dj' qwîrrè l'afère :
avou l' tchance qui m' sût, dji trouv'rè
po n' mi pus d'rèner d'zos l' paquèt. »
195 I n' saveût nin dè si bin dire :
d'on fâs hiyon i gougne lès pîres,
qui plonkèt disqu'â fond dè trô.
Èbusti, Dj'han si r'drèsse d'on côn,
si r'hape èt dit : « Bèle atoumance :
200 dj'èl sohêtive... Dj'a totes lès tchances ! »
Èt lîbe come on vârlèt d' covint,
i r'prit s' vôle, lèdjîr come li vint.

Mi rîmè n'a ni cou ni tièsse ?
Il èst sins-iviérs sins-idreût ?
205 Èles vis-ont-ine êr trop doumièsse,
lès-avintêures da Dj'han l' troufleû ?
Portant dji voreû qu'on s' rapinse
d'on tchin qui trova s' rèscompinse :
il alouwéve, so 'ne tièsse d'ohê
210 qu'i-n-aveût d'sus ni tchâr ni pê,
sès broques... èt s' temps. On l' trovéve drole !...
Al fin, i touma so l' mèyole.

Lès mây-contints

Adaptation de la I^e satire d'Horace

par Edgard RENARD

PREMIER PRIX

Houbêr, kimint s' fêt-i qu' so l' tére nouk n'est contint ?...
Piére a tchûzi s' vikèdje po s' diner dè bon temps,
Dj'han, qu'a-st-on bon mèstî, l'a pris hazâr hazète :
i trouv'ront, tos lès deûs, qui l's-ôtes l'ont pus hayète...
5 « Qu'il èst-ureûs, l' martchand ! » fêt l' vi sôdår, adon
qu'i r'vent, forbou, d'al guére, avou l' dreût brès' di mons.
Et l' martchand, lu, qui veût tchamossi sès dinrêyes
fâte di candes : « Li sôdår a tot l' minme pus-âhêye !...
On s' va doguer !... C'est deûr, — mins so 'ne hapêye di temps,
10 i moûrrè sins sofri ou rascôy'rè l' bûtin ! »
« Fé frudjî l' tére èt t'ni dês biësses : volà on posse ! »
pinse l'avocât, mây dispièrté, qwand on l' kihosse
po d'ner 'n-avis. « Qu'on n' mi djâse pus d' vatches ni d' pourcês !
Vive Lîdjje ! Là vos n' vèyez qu' tote sôrt di bê, d' novê ! »
15 pinse l'âgneûs, sins s' doter qu' lès Lîdjhès, inte di zêls,
ni qwèrèt qu'à l' balter èt l' gourer al pus bèle...
... Èt dês-ôtes, èt dês-ôtes ! Dji n' è vinreû nin djus
si m' lès faléve dire totes. Mins, mètans qui l' Bon-Diu,
nâhi d' leûs plaintes, direût : « Nos-alans fé 'ne discandje :
20 sôdår, vo-t'-là martchand. Avocât, r'trosse tès mantches,
aponteye li sèmeû po l' sémâhe dè prétimps !...
... Èvôye !... Qui ratindez-ve ?... » Sûr qu'i r'bout'rît l' prezint !
Dj'ô di-d'-chal li Grand-Mêsse : « Doumièsses, alez-al dièle !...
mins si vos v' plaindez co, vos-ârez d' mès novèles ! »
25 Ni fans nin l' conte pus long. Nos savans qu'on pout bin
dire li vrêye tot riyant : lès mêsses di scole, sovint,

- mètèt, po lès-éfant, dès ronds d' souke so l' creûhète,
c'est dès peûs so l'apas, po qu'i r'cwèrdèssent leûs lètes ;
— mins lèyans lès rîrèyes, loukans d'esse sériyeûs.
- 30 Li payîzan qui drène so l'éreré, li nêvieû
qui s' crèvinte à vièrna... divins lès hôtès-êwes,
li sôdâr qui d'vant l' mwért èco jamây ni s' sêwe,
vis dîront, onk èt l'ôte, s'i supwèrtèt leûs mås,
c'est qu'ine fèye div'nous vîs, i r'trouv'ront è l'ârmå
- 35 çou qu'i fât po viquer sins tracas, bin pâhûles.
Si r'métant al frumihe : « Loukîz, li p'tite voltrûle,
fêt-i, èle s'oûveûre mwète ; s'èle si done tant dè må,
èle sét çou qu'èl ratind : elle acrèh si gômå ! »
— Awè. Mins, al prumîre djalêye, li p'tite malène
- 40 vique so sès spâgnes, sins pus cotî, r'trôk'lîye è s' cwène,
adon qu' vos n' ricrindez ni l' tchôd, ni l' freûd, ni l' guére
po kèn'ter, mète è crèsse, pawou qu' n-areût, so l' tére,
in-ôte pus ritche qui vos ! A qwè v' pout-i chèrvi
di v' drène, dè racrèhe vosse moncê, po l' vini,
- 45 tot tronlant, ètèrer è vosse rèculôrum ?
— « Mins, si pô qu'on l'édame, bin vite li gômå r'tome ! »
— A qwè bon vosse hopê, si vos n' hagnîz nin d'vins ?
Vos rascoyîz tos l's-ans dès stîs, dès stîs d' frumint :
è magn'rez-ve, po çoula, pus' qui vosse camèrâde ?
- 50 S'on s' pormonne al campagne, li ci qui pwète lès tâtes
magn'rè s' sô, èt rin d' pus, come li ci qui n' pwète rin.
Ine plaque di vint bounîs ou quéquès vèdjés di grain,
c'est l' minme po quî n'a nin lès-oûy pus grands qui l' vinte.
— « C'est plêzîr dè poûhî foû d'ine houtche qu'est bin plinte. »
- 55 — Adon qu' dj'aye mi binâhe, c'est parey, à m' sonlant,
qui l' hopê seûye pitit ou bin qu'i seûye foû grand :
vosse houtche hop'lîye à maque vât-èle pus' qui m' cwèrbeye ?
Vos-ave seû d'on côp d'êwe : vo-v'-là, à pus-abèye,
èvôye poûhî è Moûse, ètant qu' li p'tit surdon
- 60 qu'abrotche, là inte deûs pîres, vis done ine frisse bwèsson.
I pout-ariver qu' Moûse si mâyèle, qu'èle vis djonde,
si vos qwèrez todi à-z-avu pus qu' tot l' monde :
vos beûrez dè brouwèt... ou v' piqu'rez l' tièsse divins !
Dji c'noh dès rapinants qui v' dîront tot bon'mint :

- 65 « On n' ramasse mây di trop' : li peûpe ni considère
qui lès cis qu'ont d' l'ârdjint ». Qu'ènnè d'hez-ve ?... Vât mî s' têre ;
lèyans-lès bin broyî leû må : i s' l'aqwèrèt !
N-a onk à Lîdje, ritche èt pice-crosse ; lès djins l' pêltèt :
i n' si r'touûne gote ! Pinse-t-i : « I s' têrit, s'i savise
- 70 li djôye qui c'est d' fiëstî s' gômå d' çans' tote ine sîse !
On stitchîve al narène da Tantale li pèk'teû
on plat-cou d' fris' qu'i n' wèzéve beûre, tot morant d' seû...
... Vos riyez ?... Candjîz l' no : c'est vos, l' Tantale dèl fâve !
So vosse boûsse vos sok'tez, lès brès' creûh'lés so l' tâve :
75 come on tchin qu' wâde ine cinse, vos toûrnez tot-åtoû,
come on ritchâ qu'ad'meûre sès tâvlês... pace qu'i plôut !
S'on l's-a fêt rondes, lès çans', n'est-ce nin po qu'èles rôlèsse ?
Atch'tez dè pan, dèl tchâr, minme on p'tit plat d' grèvèsses,
on flacon d' vî bourgogne, tot çou qu'anfin l' bordjeûs,
- 80 po fiëstî si stoumac', co jamês ni s' mèiskeût !
Mins qué plêzîr trovez-ve à veûyi, mwért di sogne,
vosse magot nut' èt djoû ?... C'est l' chèrvante qui trèfogne...
lès voleûrs qui rôlèt... li feû... li guére... lès rats !
Qui l' Bon-Diu m' wâde djoûrmây di cès tracass'mints-là !
- 85 S'on måva freûd v' kissût, si v's-avez l' purizèye
ou qu'on hazår ou l'ôte vis clawe so vosse bêdrèye,
ave ine saquî po fé vosse feû, heûre vosse cossin,
vis d'ner l' botèye, rifé vosse lét, priyî lès saints
di v' rimète vite so pîd, di v' rinde à vosse famile ?
- 90 Neni. Nouk ni s' rafèye dè rétinde vosse babile :
vosse fi, vosse feume n'ont qu' foute. Ni c'nohances, ni wèzins,
ni chèrvantes, ni v' vinront sètchî l' tièsse foû dè strins.
Vos v's-èwarez qu' pérsonne n'âye ni coûr ni amoûr
por vos ? Èl mèritez-ve, vos qu' n'a-st-amoûr ni coûr
- 95 qui po vosse boûsse ? Minme vos-at'nants, si vos sayîse
di lès rit'ni d'lé vos, vos 'nnè vièrîz dè grîses :
ot'tant d'aprinde à 'ne feume qui d'hind djus dè trolè
à loukî vès li d'vent po n' nin fé l' couroubèt !
- Djans, ni rapign'tez pus ; vos-avez vosse binâhe :
100 ricrindez mons l' mizére, fez-ve on p'tit pô dèl crâhe.
Sins qwè, i v's-avînrè çou qu'av'na-st-à Mitchî.
Hoûtez, l' conte n'est nin long. 'L aveût dèç çans' à stîs,

èstant foû ritche ; ètant pice-crosse, i s'agad'léve
come si vrâlèt ; djoûrmây i s' lâmièn'téve
105 di sogne dè mori d' fam. Si crapôde, on bê djoû,
lî d'na l' bouyon d'onze eûres, l'èvoya-st-ås Tchâtroûs !
— « Qui volez-ve bin qui dj' fêsse ? ... Vikrè-djdju come Lårgosse ? »
— Alans-gne co 'ne fèye brâcler ? Magn'rez-ve dè souke al loce
pace qu'on v' dîreût qu' vosse cwî n'a nin l' grandeûr qu'i fât ?
110 Ni Pistagrawe ni Roule-ta-bosse : fez come Tïbå,
qui beût bin, n' magne nin mâ. Divins tot fât 'ne mèzeûre :
rin d' trop' èt rin d' trop pô, c'est li spot dè boneûr.
Dji r'vin à çou qu' dji d'héve tot c'minçant m' bonumint :
li ci qui r'qwîrt lès çans' n'est co jamây contint
115 èt s' trouvے-t-i qui l' mèstî d'in-ôte vât mî qui l' sonk.
Qwand i ramonne sès gades, i s' fêt dè mava song'
pace qu'elle ont l' pé pus hole qui lès cisses di s' wèzin.
I n' louke mây, pus bas qu' lu, li flouhe dèz morants-d'-faim :
i s' sansowe, po griper à minme pont qu' lès pus ritches.
120 Kimint don n' veût-i nin, l' forsôlé hin'diclitche,
qu'ârè todì so s' vôle dèz bin pus hipés qu' lu ?
S'on fêt 'ne coûse di vélos, on veût dèz roufe-tot-djus
qu'ont l'oûy so l' ploton d' tièsse ; dints sérés, tièsse bahowe,
i n' fêt jamây astème à cès-là qui t'nèt l' cowe.
125 Ossu, èst-i foû râre qu'à moumint dè d'hoter
in-ome dèye, ripahou come onk qu'a bin sopé :
« Dja passé, Diu mèrci, ine clapante vicârêye ;
dji m' rissètche sins nou r'grêt : dj'a profité d' l'eûrêye. »

Lèyans-le à rés'. Dji n' di pus nole, ca v' pins'rîz bin :
130 « Horace, li feû d' rîmês, t'néve li minme rîzon'mint.
Bin sûr, po-z-adjinç'ner s' fayé bwèrê di d'vises,
l'auteûr ârè d'ploum'té onk di sès vîs rédjisses !... »

ÉTUDES ET COMMUNICATIONS

NOTES DE PHILOLOGIE ET DE FOLKLORE

1. La légende de Herlekin.

L'identité du wallon *harlikin* et du français *arlequin* ne fait pas de doute. Il y a lieu, certes, d'expliquer la différence qui oppose les deux formes en leurs initiales, mais il apparaît d'emblée, malgré cela, qu'il s'agit d'un seul et même mot. Le sens de base du w. *harlikin* est identique à celui du fr. *arlequin* : le terme désigne le bouffon de l'ancien théâtre populaire dont le vêtement est composé de pièces de diverses couleurs. De là, en français comme en wallon, le sens dérivé d'« homme sans principes arrêtés », de « hâbleur grotesque », de « girouette politique ». De là aussi le sens second « chat de plusieurs couleurs » familier à nos patois. De là encore, en français, « habit ou vêtement d'arlequin » désignant un travail fait de morceaux disparates¹.

Ce qui oppose les deux termes dans leur prononciation de la première

¹ On peut se demander, à ne considérer que le wallon, s'il n'y a pas lieu de rattacher historiquement à *harlikin*, d'une part, les mots *harlake* et *harlahâ* (arch.) « braque, vantard, charlatan » dans l'est, « enfant pétulant, brise-tout » dans le Hainaut, et, d'autre part, le groupe formé par l'a. w. de Verviers *halkène* « remuant, inconsidéré, imprudent », et par le verbe wallon *halkiner* « hésiter, tergiverser, balancer, barguigner » dont on ne peut séparer l'adj. *halkineù* et les noms *halkinèdje*, *halkin'rèye*, pour ne rien dire de *halkinâ*, qui désigne à Sainte-Marie-sur-Semois « un ouvrier qui n'achève jamais son ouvrage ».

Harlake (duquel dérive sans doute le lg. *harlahâ* par un intermédiaire **harlahe*) est vivant à Verviers, à Mons et à Ath. Le Dictionnaire Liégeois y voit un terme dérivé probablement de l'a. fr. *harele*, *herle* « tumulte ». Sémantiquement, le mot pourrait cependant aussi bien se rattacher à *harlikin* « bouffon de comédie ». Géographiquement, il inciterait, par l'extension de son aire, à invoquer un intermédiaire

syllabe constitue un vestige curieux de leur origine commune, et, comme à l'ordinaire, le wallon se montre singulièrement fidèle aux formes archaïques.

Le personnage d'*Arlequin* et son prototype médiéval *Herlekin* ont fait l'objet de recherches nombreuses et précises. Parmi les travaux les plus importants consacrés au personnage et à son nom, il convient de citer, à côté de l'ouvrage déjà ancien d'Otto Driesen, *Der Ursprung des Harlekin. Ein kulturgeschichtliches Problem* (1904), l'étude de Kemp Malone, *Herlekin and Herlewin* (*English Studies*, t. XVII, 1935, pp. 141-144), la synthèse très complète de Hermann M. Flasdieck, *Harlekin, Germanischer Mythos in romanischer Wandlung* (dans *Anglia*, t. LXI, 1937, pp. 225-340), l'article de Willy Krogmann, *Harlekins Herkunft* (dans *Volkstum und Kultur der Romanen*, t. XIII, 1940, pp. 146-161) et, enfin, la réplique de H. M. Flasdieck à ce dernier travail, *Nochmals Harlekin*, parue dans *Anglia*, t. LXVI, 1942, pp. 59-69.

Il est clairement établi maintenant que le personnage d'*Arlequin*, sous les traits et avec le nom qu'on lui connaît aujourd'hui, a été inventé en France au XVI^e siècle, pour la *Commedia dell'arte*, par un comédien d'origine italienne, à partir d'un personnage dont la légende était très répandue en France et en Angleterre dès le XIII^e siècle, *Herlekin*, le chef d'un cortège fantastique de cavaliers maudits condamnés à une chevauchée nocturne sans but ni fin. C'est entre 1570 et 1580 que le nom de cet ancien *Herlekin-Harlekin* de la légende a été donné à un type nouveau de la comédie italienne, notre moderne *Arlequin*, qui portait à l'origine un masque figurant une tête bestiale de diable et qui se signalait sur la scène par ses acrobaties, ses grimaces et des propos fort audacieux. Dans un poème en alexandrins daté de 1585 où l'on fait son procès,

flamand, mais on ne voit pas lequel. Faut-il ajouter que le mot n'est pas cité dans le bon ouvrage de M. L. GESCHIERE, *Éléments néerlandais du wallon liégeois* (Amsterdam, 1950).

Quant à *halkiner*, « hésiter, barguigner », le *D. L.* propose d'y voir un mot de formation analogue à celle de *halbouyl*, *halcoter*, etc., sans autre précision. On notera cependant que l'a. f. a connu, appartenant à la famille d'*arlequin-harlikin*, un verbe *hèrliquiner* (au v. 112 du dit *Dou vrai chiment d'amour*, éd. par A. LÅNGFORS, *Romania*, XLV, 1918-19, 205 ss.), auquel Godefroy donne le sens de « disputer », — et que l'on connaît encore, parent du *halkinâ* de Sainte-Marie-sur-Semois, un *hennequiner* « faire péniblement un ouvrage » dans la Mayenne, « travailler sans goût » en Normandie, *aliquiner* « s'efforcer de faire quelque chose » dans l'Anjou, *hellequiner* « essayer de faire quelque chose dont on est incapable » dans la Mayenne (d'après L. SAINÉAN, *Sources indigènes*, I, 251). Pourquoi ne pas postuler un **harlequiner* ancien signifiant « hésiter, tergiverser, balancer, barguigner » comme *arlequin-harlikin* signifie « homme sans principes arrêtés » ou « girouette politique » ?

Histoire plaisante des faits et gestes de Harlequin, il est supposé dire de lui-même :

Harlequin je m'appelle, en qui or tu peux voir
Que les diables n'ont pas plus que moy de scavoir.

Dans la réplique à ce poème, parue la même année sous le titre *Réponse des gestes de Arlequin*, l'auteur, qui use d'un français italianisant, écrit que

Arlequin le roi commande a l'Achéron,
Il est duc des esprits de la bande infernale¹.

Le personnage a donc encore les caractères principaux du *Herlekin* du moyen âge, il conduit une troupe de diables ou d'esprits sortis de l'Enfer pour errer par le monde. Son nom se présente tantôt sous la forme ancienne, avec *h* à l'initiale, qui se maintiendra jusqu'au début du XVIII^e siècle au moins (Richelet, 1680 ; Furetière, 1727) et qui a survécu en wallon, — tantôt sous la forme italianisée sans *h* qui l'a finalement emporté dans l'usage français².

* * *

Le diable grimaçant, sauteur et hurleur, vêtu d'un habit aux cent flammes de couleurs diverses, que la comédie italienne a ainsi lancé en France sous le nom d'*Arlequin-Harlequin*, entre 1570 et 1580 (et qui, par la suite, s'est imposé plus de grâce et de mesure dans ses débordements de fantaisie) n'est donc pas d'origine italienne et c'est bien à tort qu'on a cité comme son ancêtre l'*Alichino* des chants XXI et XXII de l'*Enfer* de Dante. Il s'agit, en fait, du chef de l'ancienne « maisniée Herlekin » du moyen âge français.

Du XII^e au XVI^e siècle, dans la littérature française et dans la littérature latine de l'Occident, — depuis le XVI^e siècle, dans le folklore, un peu partout³, les témoignages sont innombrables sur cette *maisniée*

¹ Textes cités en dernier lieu par H. M. FLASDIECK, *Harlekin*, pp. 238-239.

² Le maintien en français, jusqu'après 1700, de la forme *Harlequin* explique que le mot wallon *harlikin* « bouffon », venu de la comédie populaire française, ait encore à l'initiale l'ancienne consonne *h*. Si *harlaque* et *halquiner* viennent du *Harlequin* français, directement ou indirectement, leur initiale permet de situer l'emprunt à l'époque moderne (jusqu'au début du XVIII^e siècle), mais leur signification les rattache nécessairement au *Harlequin* du théâtre populaire, né à la fin du XVI^e siècle, et non pas à l'ancien *Herlekin* du moyen âge.

³ Outre les études de Driesen et de Flasdiek, on consultera les notes récentes de G. COHEN, *Survivances modernes de la Mesnie Hellequin* (Académie Royale de Belgique, *Bulletin de la Classes des Lettres*, 1948, pp. 32-47) ; L. SPITZER, *Arnaud*

ou *chasse*, dite *mesnie* (ou *chasse*) *Herlequin*, *Hellequin*, *Hèletchien*, *Hennequin*, *Hannequin*, *Arnequin*, ou encore *chasse Erquine* ou *menée anquine*.

La *maisniée* ou *chasse*, ce sont les cavaliers maudits. *Herlequin* est leur chef, leur seigneur ou leur roi. Les cavaliers de la troupe ? Tantôt on y voit des diables vêtus en hommes et qui cachent leur tête sous une capuche, tantôt on y voit des âmes échappées de l'Enfer.

Il est certain, on l'a vu, qu'à la fin du moyen âge, quand *Herlekin* passa au théâtre pour devenir *Arlequin*, il était considéré comme « le duc des esprits de la bande infernale » ou comme le chef des diables, c'est-à-dire comme le roi de l'Enfer. Au XIV^e siècle, on disait déjà de la bande : « ... la mesnie Hellequin... une assemblée de gens trotans à cheval par nuit... ce sont deables qui vont en guise de gent qui vont a cheval trotant » (*Exposition de la Doctrine Chrestienne*, Driesen 63, Meissen 80, Flasdieck 244).

Dès le XIII^e siècle, Adam de la Halle (dans le *Jeu de la Feuillée*, vv. 590 et 836) et Étienne de Bourbon (dans son *Tractatus de diversis materiis praedicabilibus*, composé vers 1250-1260) signalent que les membres de la « mesnie » se demandent l'un à l'autre : « Ma capuche me va-t-elle bien ? » (*Me siet-il bien, li hurepiaus ? — Sedet mihi bene capucium ?*). Il s'agit donc bien, dès ce temps, de diables déguisés.

A la même époque, cependant, d'autres témoins semblent voir dans les cavaliers maudits, non pas des diables, mais des âmes échappées de l'Enfer (Pierre de Blois, XII^e s., qui nomme *Herlewini* les membres de la chasse ; *Paraphrase du Livre de Job*, XIII^e s.). C'est ainsi, semble-t-il, qu'Orderic Vital, fils d'un Normand et d'une Anglaise, le plus ancien des témoins (1075-1143), conçoit lui aussi la *familia Herlechini* au l. VIII de son *Historia Ecclesiastica* (1127-1136). Le prêtre Gwalchelmus, dont il prétend conter l'aventure, aurait vu venir à lui, un soir, au clair de la lune, une grande armée. Un géant armé d'une massue l'aurait arrêté et se serait placé à son côté pour laisser défiler cette troupe sans fin : des hommes portant du mobilier et des animaux domestiques sur leurs épaules ; des brigands et des voleurs qui s'excitent entre eux ; une bande de soldats en armes avec cinquante civières sur lesquelles sont juchés des nains à têtes de géants ; deux nègres traînant sur un pal de supplice le meurtrier d'un prêtre ; un nombre infini de femmes (parmi lesquelles des personnes encore vivantes) qui, pour payer leur luxure, sont assises sur des selles garnies d'aiguillons ardents ; des clercs, des moines et des abbés, porteurs de vêtements et de capuchons noirs pour expier leurs

(dans les *Mélanges...* E. Hoepffner, 1949, pp. 107-112) et G. COHEN, *Un terme de scénologie médiévale et moderne : Chape d'Hellequin-Manteau d'Arlequin* (*ibidem*, pp. 113-115).

fautes ; des guerriers (parmi lesquels plusieurs contemporains) pâles, enfumés, puant le feu, et qui, lourdement armés, montent des chevaux géants sous des bannières noires. « C'est bien, dit-il, la famille de Herlekin. Ce sont les âmes des morts »¹.

* * *

Qui donc était ce Herlekin ? De quoi était d'abord composée sa « famille » ? D'où tenait-il ce nom ? D'où provenait sa légende ?

Les explications les plus diverses et les plus inattendues ont été avancées.

Faut-il rappeler qu'on a cru, à partir d'une information d'abord fort incomplète, pouvoir invoquer les noms de personnages historiques ou pseudo-historiques trop récents : un Harlay de Chanvalon, le roi Charles V de France, un hypothétique Hernequin, comte de Boulogne ? Faut-il citer tant d'étymologies sans fondement : *Herode-kin* > *Herdekin* > *Herlekin*, — un nordique *Helgi* > *Hellequin* (*Uhland*), — un germanique *Henno* (souvenir des antiques *Channini*) > *Hennequin* > *Hellequin* > *Henequin*, — un composé d'*Arles* et de *Camp*, — un composé de *Hölle* (enfer) avec *-kin* (petit), *-king* (roi) ou *-kint* (enfant), — un téméraire *hèle* (<*hēler*) -chien, en picard *hèle-kin*, — un *erle-king* (c'est-à-dire *Erlkönig*, le roi des aulnes, alors que le mot *Erlkönig* a été fourni à Goethe par Herder à la suite d'une mauvaise traduction du danois *ellerkonge* = roi des elfes <*elverkonge*, qui n'a rien à voir ici) ?

Aucune de ces propositions ne tient plus devant un texte longtemps inconnu ou négligé : le témoignage du conteur anglais Gautier Map (seconde moitié du XII^e siècle) à qui l'on a autrefois attribué un lot considérable de poèmes satiriques latins et le roman français en prose de *Lancelot*, mais qui n'a laissé, en fait, que l'ébauche informe d'un recueil d'anecdotes et de contes élaborée entre 1180 et 1191, le *De Nugis Curialium*².

Au ch. XI de la *Distinctio Prima* du *De Nugis*, Gautier Map raconte les aventures qui auraient donné naissance à la chevauchée sans fin de la *familia Herlekini* et reconnaît dans le chef de la bande un très ancien roi

¹ Haec sine dubio familia Herlechini est ; a multis eam olim visam audivi ; sed incredulus relations derisi, quia certa indicia nunquam de talibus vidi. Nunc vero manes mortuorum veraciter video.

² Sur la personnalité et l'œuvre de Gautier Map, cfr André BOUTEMY, *Gautier Map conteur anglais* (Bruxelles, 1945, Collection Lebègue, 6^e s., n° 69). Outre l'ancienne édition de Thomas Wright (1850), on dispose de l'édition très rare de Montague Rh. JAMES, *Walter Map, De Nugis Curialium (Anecdota Oxoniensia, Mediaeval... series, t. XIV, Oxford, 1914)*.

breton *Herla*. Ce texte permet donc de distinguer dans le mot *Herlekin* deux éléments : le nom de personne *Herla* et le mot anglais *king* « roi » qui, à lui seul, suffit à localiser en Angleterre la composition du nom que porte la légende et, par conséquent, la naissance même de la légende.

La *familia Herlekini* était donc la famille, la *maisniée* du roi Herla, ce qui s'accorde avec le nom de *Herlewini* « les compagnons de Herla » (*wini* = « ami, compagnon ») que leur donne Pierre de Blois.

Récemment, à partir de ce nom du roi Herla, par ailleurs inconnu des récits historiques ou légendaires bretons, MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck ont soutenu, indépendamment l'un de l'autre, que le nom et la légende étaient d'origine germanique et se rapportaient initialement au dieu Wodan. En effet, pour eux, le mot *Herla* proviendrait d'un germanique ancien *Harila* qui avait été fait sur une base *Xaria* (d'où l'allemand *Heer* « armée ») et signifiait donc « chef d'armée ». Ce surnom *Harila* aurait été ajouté au nom du dieu Wodan pour le désigner en sa qualité de chef d'armée. Dans la légende, Wodan, surnommé Harila, serait considéré comme le dieu-roi des enfers et le chef des démons. Cette origine du nom de *Herla* (<*Harila*) donné au chef de la troupe errante, trouverait confirmation dans le fait que Wodan apparaît, en effet, parfois, comme tel, à la tête d'une armée (ou d'une chasse) des morts (ou des âmes damnées) que l'on voit, en Germanie, passer dans la nuit au grand effroi des vivants : *Wutanes her* (dans un ms. du XIV^e siècle à Munich), *Odensjagd* (dans le folklore suédois moderne).

Contre cette hypothèse, M. Willy Krogmann a objecté que l'étymologie germanique ne tient pas compte du fait que Gautier Map donne Herla pour un roi des Bretons, — du fait que Gautier était d'origine galloise et s'inspirait de traditions locales, — du fait que la légende de la chasse maudite n'est pas expressément germanique, mais se retrouve dans d'autres pays et notamment chez les Celtes, puisqu'elle a été parfois rattachée à la personne du roi Arthur.

On pourrait ajouter : 1^o) que l'étymologie proposée du mot *Herla* <*Harila*< *Xaria* (armée) n'est qu'une hypothèse ; 2^o que l'association du cognomen *Harila* — *Herla* au nom de Wodan n'est à son tour qu'une simple hypothèse avancée, sans autre raison, pour les besoins de la cause ; 3^o que lorsqu'il est question de l'armée ou de la chasse de Wodan, c'est à date récente (et sans que, bien entendu, Wodan soit appelé *Harila*), ce qui permet de supposer que sans doute Herla a été remplacé par Wodan comme il le fut en d'autres cas par saint Hubert, par saint Eustache, par Hérode, par Salomon, par David, par Caïn ou par Macchabée ; 4^o) que l'étymologie proposée pour expliquer *Harila-Herla*, même si elle est juste, n'implique pas que ce nom de personne fût encore compris quand

il trouva place dans la légende et qu'il convient de se montrer très circonspect quand on se risque à chercher l'origine d'une légende dans une étymologie ; 5° que, sans doute, ainsi qu'on le verra, la légende ne devait nécessairement évoquer, au début, ni les diables de l'Enfer ni les âmes des damnés, ce que postule la thèse de MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck.

Faudra-t-il, pour cela, se décider à suivre M. Willy Krogmann lorsque, succombant lui aussi à la tentation d'expliquer la légende par le nom du personnage, il propose un étymon celtique reconstruit au prix de quelques témérités ? *Herla*, nom propre, serait un nom commun de l'ancien cymrique, **herllai*, non attesté, *nomen agentis* tiré d'un hypothétique **herll*, forme cymrique correspondant à un hypothétique **serlo* du celtique ancien, issu lui-même d'un hypothétique **seralo* — , et ainsi de suite ! L'ancien cymrique reconstitué **herllai* aurait signifié, pour M. W. Krogmann, « chasseur » ou « pourchasseur » et serait devenu nom propre à la suite d'une confusion dont on a tant d'exemples. Ainsi seraient nés et le personnage et la légende, en même temps que le nom donné au premier.

La faiblesse principale de cette solution réside sans doute dans le double fait qu'elle suppose la légende liée à l'étymologie du nom et qu'elle invoque un nom commun cymrique **herllai* non attesté, alors que le nom propre *Herla* est bien connu, en dehors de la légende et sans doute avant elle, par des composés tels que *Herlebald*, *Herladrud*, *Herlefred*, *Herleganda*, *Herlolf*, *Herlewald*, *Herlemunt* ou par des noms de lieux comme *Harleston*, *Harlescott*, *Harlesthorp*. Lorsqu'il s'engage, après MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck, dans la voie de l'explication étymologique, M. W. Krogmann doit d'ailleurs, comme eux, se contenter d'hypothèses dont la fragilité est manifeste. Non seulement le cymrique **herllai* n'est pas attesté, mais il est peu vraisemblable que le chef de la troupe errante ait été primitivement appelé « chasseur » ou « pourchasseur », car sa bande est emportée dans une chevauchée sans but et sans terme par l'effet d'un charme maléfique, et non pas lancée à la poursuite de quelque proie réelle ou imaginaire.

Avant d'avancer aucune proposition sur l'origine et la genèse de la légende, il est indispensable de la dégager des traits adventices qui l'ont altérée à basse époque, de définir aussi précisément que possible ses éléments primitifs et de se garder surtout de postuler *a priori*, comme nécessaire, le recours à une explication étymologique.

Si M. Willy Krogmann s'est exposé à la critique de M. H. M. Flasdieck (*Nochmals Harlekin*) quand il a substitué une fragile hypothèse celtique à la non moins fragile hypothèse germanique, on doit reconnaître qu'il a eu raison de reprocher à ses prédecesseurs, et notamment à MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck, de n'avoir pas placé au centre du débat le

témoignage de Gautier Map. Il ne suffit pas de répondre, comme l'a fait M. H. M. Flasdieck (p. 61), qu'il est « à peine possible de situer la légende de Herla, parce qu'on ne sait rien d'elle en dehors de ce que dit Gautier Map ». Il ne s'agit pas seulement, en effet, de découvrir l'origine du nom de personne *Herla*, mais bien de remonter à la genèse de la tradition folklorique attachée au personnage de ce nom¹.

On a vu que, selon Orderic Vital, les membres de la *maisniée* sont, bien plutôt que des diables, des humains revenus de l'autre monde, et non pas des chasseurs mais bien des errants. S'ils sont considérés comme des damnés, c'est peut-être que l'on veut justifier leur sort tragique, pris pour un châtiment, ce qui appelle aussitôt l'idée de l'Enfer.

Plus explicite et de toute évidence plus archaïque, l'interprétation de Gautier Map apporte plus de précision sur la nature exacte de la légende. Il faut s'y reporter à nouveau.

Au chapitre XIII de sa *Distinctio IV*, l'auteur du *De Nugis*, parlant d'un grand troupeau aérien de chèvres aperçu un jour au-dessus de la ville du Mans (dans le Maine), rappelle, que l'on a vu aussi en Bretagne de semblables bandes d'animaux vagabonds passer dans la nuit, puis il mentionne la troupe nocturne dont les apparitions ont été signalées en Angleterre jusqu'au temps même du roi Henri II Plantagenet et qui fut vue pour la dernière fois à Hereford, au Pays de Galles, dans la première année du règne. Il s'agit des *phalanges notivagae quas Herlechingi dicebant famose satis*, de l'*exercitus erroris infiniti, insanis circuitus et attoniti silencii, in quo vivi multi apparuerunt quos dececisse neverant*, c'est-à-dire donc de « la fameuse troupe nocturne dite de Herlekin..., de la troupe qui erre sans fin en des circuits insensés sans que ses membres disent un mot et dans laquelle on a cru voir vivants bien des hommes que l'on savait morts ». Cette famille de Herlekin (*hec... Herlechingi familia*) est passée en un long cortège, avec charrettes et chevaux, avec caisses et paniers, avec oiseaux et chiens, hommes et femmes mêlés. On s'est précipité vers elle en criant, pour attaquer ces gens parce qu'ils refusaient de rien dire, mais la troupe s'est alors élevée subitement dans le ciel.

Ce sont donc des humains que l'on a pu croire morts et qui pourtant sont encore vivants. C'est le même cortège de malheureux qu'avait évoqué déjà Orderic Vital, mais sans que leur peine soit expliquée ici par leurs crimes passés.

¹ En fait, MM. H. M. Flasdieck et Kemp Malone se sont bornés à chercher dans une étymologie du mot *Herla* la confirmation de la vieille thèse de Grimm (reprise notamment par E. S. HARTLAND, *The Science of Fairy Tales*, 1891, Chap. IX) assimilant les héros de séjours dans l'au-delà à des dieux païens et plus précisément Herla à Wodan.

Ailleurs, au chapitre XI de sa *Distinctio I*, Gautier Map rappelle l'origine de « cette légende qui raconte comment le roi Herla, avec sa troupe, accomplit sans repos ni arrêt des déplacements insensés dans une course infinie ». Cette bande fantastique, qu'on a vue pour la dernière fois à Hereford en 1154 ou 1155, est la suite d'un ancien roi des Bretons appelé Herla, dont on conte l'histoire.

« Les fables, dit Gautier, nous ont appris qu'il y eut une cour, et une seule, comparable à la nôtre (c'est-à-dire à celle du roi Henri II Plantagenet), elles qui nous disent que Herla, roi des très anciens Bretons, fut mis à la raison par un roi-nain qui n'était pas plus grand qu'un singe. Ce nain-faune, à pieds de bouc, ventru et barbu, qui chevauchait un bouc, rejoignit le roi Herla à la course et lui dit : « Moi, souverain de nombreux rois et princes et d'un peuple innombrable, je salue en toi le roi qui dépasse tous ses semblables. Tu vas épouser la fille du roi des Francs, bien que tu n'en saches rien encore. J'assisterai à tes noces, mais tu devras venir aux miennes, un an plus tard, jour pour jour ». Le gnome disparut. En effet, le roi Herla reçut en mariage la fille du roi des Francs. Et tandis qu'il présidait à ses noces, le nain arriva avec une foule de ses semblables, avant le premier plat. Les pygmées, aussitôt, sortent de leurs tentes porteurs de vases précieux et font, dans une vaisselle merveilleuse, à leurs frais, un service parfait. Le repas et les serviteurs de Herla restent sans emploi, tandis que les gnomes richement vêtus sont partout pour combler les convives. Le roi des nains dit alors à Herla : « J'ai tenu ma parole, j'en prends Dieu à témoin. Je suis prêt à satisfaire à tous tes vœux, mais il est entendu que tu répondras à ton tour à mon invitation ». Il n'attendit pas la réponse et, au premier chant du coq, les gnomes se retirèrent sans un mot.

Au bout d'un an, cependant, le roi-nain surgit devant le roi Herla pour lui rappeler sa promesse. Herla accepte de le suivre avec une troupe de chevaliers de sa cour, après avoir pris des dispositions pour s'acquitter de l'engagement contracté. Ils pénètrent alors dans une grotte creusée au cœur d'un rocher très élevé et, après avoir traversé des ténèbres assez profondes, ils arrivent -- dans une lumière qui n'était ni celle du soleil ni celle de la lune, mais bien celle de lampes innombrables -- à la demeure du nain, un séjour magnifique à tous points de vue et semblable au palais décrit par Ovide : *Cavernam igitur altissime rupis ingrediuntur, et post aliquantas tenebras in lumine, quod non videbatur solis aut lunae sed lampadarum multarum, ad domos pigmei transeunt, mansionem quidem honestam per omnia quamquam Naso regiam describit solis.*

Après les noces, Herla demanda et obtint son congé. Il se retira chargé de présents : chevaux, chiens, faucons et tout ce qu'il faut pour la chasse à courre ou pour la chasse au faucon.

Le nain le ramena alors, avec les siens, jusqu'au passage des ténèbres et leur remit un chien berseret à porter dans les bras, en recommandant instamment qu'aucun membre de toute la suite ne descendît de cheval, en aucun lieu, avant que le chien n'eût sauté à terre. Après quoi il les salua et s'en retourna.

Herla, revenu à la lumière du soleil et rentré dans son royaume, rencontra un vieux berger et lui demanda des nouvelles de la reine son épouse. Le pâtre le regarda avec surprise et lui répondit : « Je te comprends à peine, car je suis Saxon et toi Breton. Je n'ai pas entendu le nom de cette reine, si ce n'est qu'on dit qu'il y eut jadis une très ancienne reine de ce nom, l'épouse du roi Herla, à propos duquel les légendes racontent qu'il disparut avec un nain sous le grand rocher et qu'il ne revint jamais. Mais les Saxons occupent le pays depuis plus de deux cents ans déjà ».

Stupéfait, le roi Herla, qui croyait avoir été absent trois jours seulement, put à peine se tenir en selle. Quand certains de ses compagnons, oublieux de l'ordre du gnome, mirent pied à terre sans que le chien eût sauté, ils tombèrent en poussière. Le roi Herla, dès lors, défendit aux autres de descendre.

Et comme le chien n'a pas encore sauté, le roi Herla et sa troupe, selon la légende, ont continué de poursuivre leur course sans arrêt. Ils n'ont cessé de parcourir le Pays de Galles qu'en 1154, au lendemain du couronnement du roi Henri II. De nombreux Gallois les ont vus alors disparaître dans la rivière Wye, à Hereford. Depuis ce temps, la randonnée fantastique s'est arrêtée, comme si Herla s'était débarrassé de ses courses sans fin en les imposant aux gens de la cour du roi »¹.

Il s'agirait donc d'un ancien roi des Bretons, nommé Herla, qui aurait épousé, pour la quitter bientôt, dans les circonstances rappelées, la fille d'un roi des Francs. Ce grand roi breton serait revenu au pays après que celui-ci eut été conquis et colonisé par les Saxons. On croit discerner, d'emblée, une de ces histoires de roi breton parti à la veille du triomphe des ennemis saxons et dont le retour aurait été longtemps espéré, — une histoire analogue à celle d'Arthur transporté en Avallon et vainement attendu par ses fidèles sujets.

Faut-il répéter que nulle part, dans aucune des histoires légendaires

¹ Nous suivons à peu près la traduction du conte de Gautier Map fournie par M. André Boutemy. On s'est demandé si ce récit n'avait pas été suggéré à Gautier Map par une lettre de Pierre de Blois, antérieure à 1175, où les *curiales* de son temps sont comparés aux compagnons de Herla, les *Herlewini*. On peut songer à accepter cette idée s'il s'agit d'expliquer pourquoi Gautier Map aurait fait place à l'histoire dans son répertoire, mais non pas s'il s'agit de l'origine du conte.

ou critiques des Bretons, il n'est question d'un roi Herla et *a fortiori* d'un roi Herla ayant connu l'aventure en question ? Faut-il ajouter que ce roi Herla de la légende, qui a attaché son nom à la *maisniée Herlekin* dont le souvenir est resté vivant durant des siècles un peu partout, n'a pas seulement été remplacé plus tard dans ce rôle par le roi Arthur, mais pourrait avoir contribué pour sa part, en ces contes de survivance et d'au-delà, à la formation même du personnage légendaire d'Arthur. Les termes dans lesquels Gautier rapporte ce que les fables disent de la cour de Herla et ceux que le nain emploie pour saluer le roi des Bretons font irrésistiblement penser à ce qui s'est dit, à partir de Geoffroy de Monmouth, au sujet de la puissance et de la gloire d'Arthur, le grand roi légendaire des Bretons. Il est difficile de croire que Gautier aurait attribué à un Herla inconnu ce qui se disait d'Arthur, mais il est assez légitime de penser, au contraire, qu'Arthur aurait hérité de la gloire et des aventures d'autres rois bretons de la légende.

Quant à l'aventure contée par Gautier Map, qui dit l'avoir connue par des fables du Pays de Galles, on voit tout de suite qu'elle fait corps avec l'histoire du roi condamné à errer sans jamais plus poser le pied sur la terre des mortels. C'est à partir d'elle et sous le nom du roi Herla que s'est constituée et que s'est répandue la légende de la chevauchée sans fin imposée à une *maisniée* coupable d'avoir franchi les bornes du « siècle ».

Il est étrange, vraiment, que ce roi Herla de la légende n'ait pas obtenu l'hospitalité dans les chroniques si accueillantes des clercs du moyen âge. Il est certain, en tout cas, que la tradition populaire, elle, le connaissait et le considérait comme la première victime de la terrible aventure qui avait déterminé le sort de la *familia Herlekini*, connue partout sous un nom qu'elle devait à son chef.

Ainsi, Gautier Map n'est pas simplement seul à distinguer encore dans le personnage de Herlekin un très ancien roi des Bretons nommé Herla et à raconter la tragique aventure de ce roi et des siens ; il se trouve seul aussi à parler de ce héros de légende et à fournir de la légende même, une explication dont on ne sait si elle est authentique ou non, mais dont la cohérence ne fait pas question et qui est vierge, en tout cas, de toute interprétation religieuse visant à la satire ou à l'édification¹. De plus, ce récit, donné pour gallois par un Anglais d'origine galloise et attaché au nom mystérieux d'un « très ancien roi des Bretons » a toutes les apparences d'un conte celtique, dans ses origines et dans son esprit.

¹ On aura noté, en revanche, que le roi des pygmées, en qui l'on pourrait soupçonner un dieu des Enfers, mieux encore que dans le pauvre Herla (en qui l'on a voulu voir Wodan !), prend Dieu à témoin de ses engagements !

Sans doute peut-on citer, de pareils voyages merveilleux dans l'autre monde, des exemples provenant d'autres sources. Pour ne rien dire du khan tartare qui, selon un récit de Joinville, aurait disparu pendant trois mois et serait revenu en croyant ne s'être absenté qu'une soirée¹, on pourrait évoquer la légende italienne des moines d'un couvent situé sur la rive du fleuve Gibon, à l'entrée du Paradis, qui virent flotter sur l'eau un rameau aux feuilles d'or, d'argent et d'azur, qui remontèrent alors le cours du fleuve, obtinrent de l'ange le droit d'entrer dans le Jardin, et qui rencontrèrent ainsi Hénoch et Élie, puis revinrent sur terre après trois jours qui, en fait, étaient trois siècles². Ces récits, pourtant, ne connaissent que quelques éléments de l'aventure attribuée à Herla et ils ignorent le dénouement fatal qui lui donne sa signification profonde.

Plus singulière et plus significative est la ressemblance du récit de Gautier avec celui qu'a mis en latin, à la fin du XII^e ou au XIII^e siècle, à Bamberg, un nommé Engelhard qui, se référant au témoignage de l'évêque Eberhard de Bamberg (1146-1172), reproduit une histoire entendue des lèvres de l'abbé d'un couvent clunisien des Alpes italiennes. Cet abbé prétendait tenir la légende d'un illettré qui la lui avait contée en langue vulgaire, mais qui lui-même l'avait apprise d'un homme instruit : *Is qui mihi retulit illiteratus fuit, nec ipse, ut vulgo dicitur, ex suo dígito suxit, sed a literato q̄em audiens materne lingue verba retinuit, alterius lingue vocabula retinere non potuit.*

A la veille de son mariage, un jeune noble très pieux, ayant adressé une fervente prière à Dieu, voit venir à lui, sur un mulet blanc, un vieillard tout chenu qui s'offre à servir le repas des noces. Après la fête, le vieillard invite son jeune ami à lui faire visite, à son tour, dans son mystérieux pays et, pour cela, à se laisser conduire par le mulet blanc qu'il trouvera à un point convenu du chemin. « Le jeune homme, dit-il, n'a rien à craindre de cette aventure jusqu'au jour où il voudra revenir parmi les siens. *Tunc scies quam bonum tibi fuerat mecum permansisse* ». Sur le mulet, le prince, qui a abandonné sa jeune épouse et ses barons, arrive bientôt, par des sentiers difficiles, dans une région merveilleuse, le Paradis, où il retrouve finalement le vieillard, son ange gardien, à la tête d'une phalange céleste. Dans ce séjour où le temps est aboli, il va passer, sans vieillir, trois cents ans qui lui sembleront trois heures. Et quand il reviendra au pays, sur le même mulet blanc, il trouvera son palais changé en église et son château devenu couvent. Personne ne le reconnaîtra

¹ *Histoire de saint Louis*, §§ 481-486.

² Cf. Francis BAR, *Les routes de l'autre monde* (Paris, Presses Universitaires, 1946), p. 114.

plus et quand l'abbé lui offrira à manger, le « pain des hommes » lui donnera tout-à-coup son âge réel et il en mourra¹.

Cette version christianisée porte les marques évidentes de l'adaptation qu'elle a subie : il n'y est pas question de la frontière fatale qui, partout ailleurs, sépare les deux mondes, — la réciprocité du banquet rendu a disparu, alors qu'elle constitue un thème important dans les histoires de ce genre, — le « pain des hommes » est une adaptation peu heureuse de l'interdiction de toucher la terre des mortels, — l'ange a de bien étranges desseins à l'égard d'un prince plein de piété, — le désir de quitter le Paradis a des allures d'hérésie, — le trait essentiel du pays soumis et occupé par l'ennemi a disparu, etc.

En face de ce récit tardif et profondément christianisé, ce sont davantage des histoires celtiques qu'évoque la légende rapportée par Gautier Map, légende localisée par lui à Hereford, au Pays de Galles, et attachée au nom anglais de *Herle-kin*, « le roi Herla ». Nulle part, d'ailleurs, mieux que chez les Bretons vaincus du Pays de Galles ne pouvaient vivre et le souvenir tragique d'un passé à jamais révolu et l'idée d'un changement de langue ayant consacré la fin d'un monde regretté.

Par plusieurs de ses éléments constitutifs, le récit même du *De Nugis* reflète les croyances pratiquées par les Celtes.

Selon la religion irlandaise, les dieux avaient leur résidence naturelle au fond des eaux ou sous la terre, et particulièrement dans les collines et dans les grottes. Ces séjours des dieux étaient des régions enchantrees où régnait un printemps éternel et où les êtres ne vieillissaient pas, car le temps y était aboli.

M^{me} Marie-Louise Sjoestedt (*Dieux et héros des Celtes*, Paris, 1940, pp. 65 ss.) invoque précisément, à ce propos, la prodigieuse aventure de Bran et de ses compagnons, telle que la conte l'*Imram Brain*², attribué au VII^e siècle. « C'est une loi constante du monde surnaturel que qui-conque y entre sort du temps humain. Ainsi de Bran et de ses compagnons. Quand après avoir vécu dans les Iles Heureuses, ils veulent, pris de nostalgie, revoir les rivages de la patrie, leurs hôtes ont soin de les prévenir qu'ils se gardent de mettre pied à terre. Arrivés à portée de voix de la côte, ils interrogent les Irlandais accourus, leur demandant s'ils se souviennent de Bran Mac Febail. « Nous ne connaissons personne de ce nom », disent ceux-ci, « mais nos vieux récits font mention d'un

¹ Le texte latin conservé dans un ms. latin de Posen (XIII^e s.) a été imprimé par Jos. SCHWARZER, sous le titre *Visionslegende*, dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. XIII, 1882, pp. 338 ss.

² Cfr Kuno MEYER et Alfred NUTT, *The Voyage of Bran*, 2 vol., Londres, 1895 et 1897.

Bran ». Un des compagnons de Bran ne peut résister à l'attrait du sol natal ; mais à peine l'a-t-il touché qu'il tombe en cendres. On a tiré argument de ce passage pour faire des Iles une terre des morts, et de Bran et de ses compagnons des revenants. Mais ces navigateurs sont arrivés vivants dans les îles et, vivants, ils y ont passé des siècles, pour eux aussi courts que des années. Dès l'instant où l'un d'eux quitte le monde hors du temps, ces siècles écoulés s'abattent à la fois sur lui, et, rentrant dans le temps humain, il entre dans la mort »¹.

Mme Marie-Louise Sjoestedt signale, aussitôt après, l'aventure semblable, mais en sens inverse, qu'aurait connue un autre héros, revenant, lui, du *Sid*, séjour souterrain des dieux, et retrouvant ses compagnons autour du feu de camp où il venait de les laisser, devant des viandes qui n'avaient pas eu le temps de cuire en son absence, alors qu'il croyait avoir passé trois jours entiers dans le *Sid*².

Plutôt que de souligner les ressemblances décisives qui lient l'histoire de Bran et celle de Herla ou d'insister sur l'identité des données fondamentales du mythe, on notera d'abord le curieux parallélisme des interprétations proposées sous l'influence du christianisme (qui, des deux côtés, changent les voyageurs céltiques de l'au-delà en revenants) et l'on considérera plutôt la nature des éléments par quoi l'histoire de Herla diffère d'abord de celle de Bran : le roi des pygmées, son séjour souterrain et ses pouvoirs merveilleux.

D'emblée, il apparaît que le séjour mystérieux des gnomes se situe, comme les Iles Heureuses, dans l'au-delà où les divinités céltiques vivent d'une éternelle jeunesse.

Celui qui entraîne Herla et les siens dans la fatale aventure est à la fois un roi des nains, un faune, un devin, un enchanteur et, pour tout dire, une divinité venue de cet au-delà. A le voir monté sur un bouc et

¹ Le thème des jours passés dans l'au-delà qui sont autant de siècles au retour en ce monde a été étudié par R. KOHLER dans ses *Kleinere Schriften*. On verra aussi les notes au *Lai de Guingamor* dans la troisième édition des *Lais* de Marie de France fournie par K. WARNKE (Halle, 1925) et le compte rendu de cet ouvrage par E. BRUGGER dans la *Zeitschrift für franz. Spr. u. Lit.*, t. XLIX, 1926, pp. 116-155, qui renvoie à l'édition de *Guingamor* de LOMMATEZSCH, à S. SINGER, *Schweizer Märchen. Kommentar*. I. Fortsetzung, 1906, pp. 99 ss., et à E. S. HARTLAND, *The Science of Fairy Tales*, 1891, ch. VII-IX. Hartland a rassemblé de nombreux contes de toute provenance, mais son interprétation reste fidèle aux thèses de Grimm.

² On peut consulter aussi sur les voyages dans l'au-delà, outre l'ouvrage monumental de M. Joseph M. KROLL, *Gott und Hölle*, 1937, qui dépouille les littératures antiques, le livre élégant de Francis BAR, *Les routes de l'autre monde* (Paris, Presses Univ., 1946), p. 6 et p. 114, et l'étude qui occupe la majeure partie des deux volumes du *Voyage of Bran* de K. MEYER et A. NUTT.

nanti de pieds de bouc, à le savoir roi d'une région où le temps est aboli et où l'on accède en traversant une grotte, on se rappelle sans doute, d'abord, que selon Pline (pillé par Isidore de Séville, par le *Liber Monstrorum* et par les *Gesta Romanorum*) vivaient, au bout des montagnes de l'Inde, dans un pays au printemps perpétuel, des pygmées hauts de vingt-sept pouces, ennemis des grues (selon Homère), logés dans des cavernes (selon Aristote) et d'ordinaire montés sur des bœufs ou sur des chèvres : il est certain que Gautier Map a connu ces traditions transmises de l'Antiquité et s'en est souvenu en écrivant le début de son anecdote, comme il s'est souvenu d'Ovide un peu plus loin. Ce n'est pourtant pas de l'antiquité et des livres que lui sont venus ni le sujet du récit ni les caractères principaux de ses personnages. Ce clerc nourri de littérature latine s'inspirait d'abord — il le dit et cela se voit — de légendes galloises, c'est-à-dire celtes.

Les pygmées de Gautier Map ont leur royaume sous terre, dans un mystérieux au-delà. Ils ne viennent chez les hommes que pendant la nuit et rentrent chez eux dès le premier chant du coq. Aux humains qui acceptent de les recevoir et de contracter engagement envers eux, ils rendent des services merveilleux. Leur roi, qui porte une longue barbe, dispose de pouvoirs surnaturels et sait notamment l'avenir.

Il convient de rappeler que, de son côté, l'ami et le contemporain de Gautier Map, Giraud de Cambrie, dans son *Itinerarium Cambriae*, écrit vers 1191, évoque le séjour souterrain de nains dont il vante les richesses prodigieuses et dont il célèbre le caractère noble et sincère, vite irrité par la fourberie humaine. Un jour, un enfant de douze ans nommé Elidorus, des environs de Swansea, aurait été attiré par deux nains *in terram ludis et deliciis plenam* où il les aurait suivis

*per viam primo subterraneam et tenebrosam, usque in terram pulcherriam, fluviis et pratis, silvis et planis distinctissimam, obscuram tamen, et aperto solari lumine non illustratam. Erant ibi dies omnes quasi nebulosi, et noctes lunae stellarumque absentia teterrimae. Adductus est puer ad regem, eique coram regni curia presentatus... Erant autem homines staturaem minimae...*¹.

Devenu le compagnon de jeu du fils du roi des gnomes, Elidorus rentre plusieurs fois chez lui par des chemins divers. Un jour il révèle son secret à sa mère et lui promet une balle d'or qui lui est confiée pour jouer avec

¹ Geraldus Cambrensis, *Opera*, VI (London, 1868), éd. J. F. Dimock, 75 ss. Ce texte a été cité notamment par R. Sherman LOOMIS, *The Spoils of Annwn*, dans les *PLMA*, t. LVI, 1941, p. 917 (cfr R. S. LOOMIS, *Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, 1949, p. 140). L'aventure a été résumée et comparée à d'autres par E. S. HARTLAND, *The Science of Fairy Tales*, 1891, pp. 135 ss.

son petit camarade. Quand il revient chez lui avec la balle volée, les deux pygmées le poursuivent et la lui reprennent devant sa mère, en se plaignant de pareille duplicité. Jamais plus Elidorus n'aura accès au royaume des nains.

Il s'agit bien, on le voit, du même royaume merveilleux que dans l'aventure de Herla. Au Pays de Galles, dans le cours du XII^e siècle, était vivace la croyance à un au-delà souterrain peuplé de gnomes riches et généreux.

Qui ne voit qu'il s'agit là, en fait, des êtres étranges du folklore moderne qu'on désigne en français sous le nom de lutins ? En Wallonie, où l'on a recueilli¹, à leur propos, des données nombreuses et précises, les lutins sont des gnomes surnaturels, porteurs de longues barbes, qui habitent les grottes et les souterrains, ne sortent que la nuit et disposent de pouvoirs surhumains. Très habiles au travail manuel, ils aident volontiers les villageois qui ont leur sympathie, mais en échange ils entendent recevoir un menu salaire en nature². Ce sont bien des êtres de cette sorte qui servent un somptueux banquet de noces au roi Herla, puis se retirent avant l'aube. C'est bien un roi des lutins que le pygmée qui franchit impunément les limites de son royaume et de notre monde, qui prédit l'avenir et qui comble de merveilleux présents le roi des Bretons dont il a obtenu un accord de réciprocité.

Or, s'ils s'appellent *sotés* en wallon liégeois et *massotés* dans le sud-est de la Province de Liège (*soté*, a. fr. *soteau*, évoque leur allure de farfadets fantaisistes, de « petits sots », en ancien français *soterel* ; à Lyon, *follet* ; en italien, *folletto*), les lutins (qui sont des lûtons dans l'ouest du Hainaut) se sont nommés autrefois en français *luiton(s)*, nom substitué (sous l'influence du verbe *luitier*, fr. mod. *lutter*) à un plus ancien *nuiton* (où l'on reconnaît *nûton*, nom namurois du lutin), substitué lui-même (sous l'influence du mot *nuit*) à un plus ancien *neitun* issu de *Neptunu(s)*, nom latin du dieu de la mer³, qui a son correspondant dans le nom de

¹ A propos des lutins de Wallonie, cfr Eugène MONSEUR, *Le Folklore wallon*, 1892 ; Jean HAUST, enquête et carte dans les *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne*, en 1936 ; Félix ROUSSEAU, *Les Nutons*, dans *Parcs Nationaux* (Bull. trimestriel de l'Ass. Ardenne et Gaume), année 1948, fasc. 2, pp. 10-11 ; Élisée LEGROS, *A propos des lutins et des fées*, dans *La Vie Wallonne*, XXIII, 1949, pp. 183-190.

² Les travaux manuels et le menu salaire sont sans doute, adapté au monde paysan de nos campagnes, le souvenir des services obligatoirement offerts à leurs hôtes et des engagements exigés en échange par les lutins d'autrefois.

³ L'histoire du mot en français ne fait pas de doute. La grande édition du roman d'*Yvain* de Chrétien de Troyes fournie par W. FOERSTER relève comme variantes de *netun* (qui rime avec *un*) : au v. 5273, *nuiton* G, *muton* S et *luiton* VA ; au v. 5513, *nuitun* PS, *nuiton* G et *luiton* VA. Sur les témoignages du XII^e et du XIII^e siècle,

Nechton-Nechtan, un des dieux-chefs de l'Irlande, — et ceci n'est peut-être pas sans rapport avec l'existence, au moyen âge, en face du lutin des cavernes, d'un lutin des eaux marines, le Pecolet des chansons de geste, nain-messager doté de pouvoirs merveilleux et particulièrement habile à nager entre deux eaux avec une rapidité sans égale.

Le lutin ne porte d'ailleurs pas seulement, sous des formes à ce point diverses, un nom qui, en le faisant remonter à Neptune ou au correspondant celtique de cette divinité antique, le rattacherait plutôt au nain de mer qu'au nain de caverne. Dans le parler fort archaïque de la région de Malmedy, on lui connaît encore le nom de *dûhon*, qui ne s'explique étymologiquement, de son côté, que par le gaulois *dûsius*, génie ou démon, attesté avec ce sens par saint Augustin, mot que l'on retrouve, par ailleurs, dans l'anglais *deuce* « diable » et dans le romanche *dischöl* « cauchemar des Alpes ». Tout indique donc formellement que les lutins, comme leurs noms, doivent venir des croyances païennes antérieures au christianisme et plus particulièrement, sans doute, des mêmes traditions celtes dont on croit trouver le reflet dans le récit de Gautier Map. Le gnome qui fait le malheur du roi Herla et des siens est une divinité souterraine de la mythologie celtique en qui l'on peut reconnaître un ancêtre direct des lutins de notre folklore¹.

cfr la note de W. FOERSTER au v. 5273, où sont cités de très nombreux textes. L'étymologie Neptunu(s) a été proposée par A. BOUCHERIE, au t. XVIII de la *Revue des Langues romanes*, p. 302. Dans son étude sur *Les lais de Marie de France* (Paris, Boivin, 1935), p. 41-2, M. Ernest HOEPFFNER a proposé de reconnaître un « nuiton » dans le *Noton* donné par le *Roman de Renart* (1^b 2290) pour le héros d'un « lai breton » : la rime en -on (et non pas en -un) rend cette identification douteuse. Sur le « lai de Noton », cfr J. E. MATZKE, dans *Modern Philology*, III, 1905, p. 51, n. 1 ; — E. BRUGGER, dans la *Zeitschrift f. fr. Spr. u. Lit.*, t. XLVI, 1923, pp. 262 ss. ; — H. GELZER, *ibid.*, t. XLVII, 1925, p. 73 ; — A. MONTEVERDI, *Archivum Romanicum*, XI, 1927, pp. 589-591. A propos de Neptune dans la littérature du moyen âge, on ne peut négliger de voir Edmond FARAL, *Recherches sur les sources latines des contes et des romans courtois*. Paris, Champion, 1914, pp. 88-90 et 358.

¹ Il n'y a pas lieu de rappeler ici ce que les mêmes thèmes de la même mythologie celtique ont fourni en épisodes, en décors, en accessoires et en personnages aux poètes français qui, dans les lais ou les romans courtois, ont exploité la « matière de Bretagne ». Pour ne rien dire des séjours chez les fées qu'on peut reconnaître dans les lais de *Guigemar* et de *Lanval* rimés par Marie de France, ou dans le roman de *Tristan*, qu'on se reporte, par exemple, aux lais anonymes de *Guingamor* et de *Graelent* (que nous étudions ailleurs), ou à tels épisodes de la continuation du *Perceval*, dont on a trouvé le correspondant parmi les anecdotes de Gautier Map (cfr R. E. BENNETT, *Walter Map's "Sadius and Galo"*, dans *Speculum*, t. XVI, 1941, pp. 34-56, dont les conclusions sont pourtant sujettes à caution). On lira aussi, sur les origines celtiques de la « matière de Bretagne », le livre récent de M. Jean MARX, *La légende arthurienne et le Graal*. Paris, Presses Univ., 1952, 410 p. (cfr les c.r. de

Quant à Herla lui-même, le très ancien roi des Bretons qui fut un jour entraîné par le roi des lutins dans un autre monde merveilleux où le temps n'existe pas et d'où l'on ne peut revenir, c'est donc, tout simplement, un humain qui s'est soustrait à la loi du temps qui passe, en franchissant les limites de son « siècle », et qui n'a pu au retour reprendre sa place parmi les vivants.

Cet autre monde n'est nullement l'Enfer ou quelque terre des morts, mais bien le royaume souterrain des dieux celtes et de l'éternité où ils vivent. Les membres de la « maisniée » ne sont ni des diables ni des damnés ni des âmes de défunt, mais bien des vivants victimes d'un charme innocemment accepté.

Herla n'est ni un dieu, ni un demi-dieu, ni le chef des diables, ni le guide des damnés, mais bien au contraire un homme qui est frappé pour avoir vécu chez les dieux alors qu'il n'était qu'un homme, — un roi breton du lointain autrefois où la Bretagne n'avait pas encore subi l'invasion humiliante des Saxons, — le survivant, par ailleurs exclu de la vie humaine, d'une époque révolue dont les Gallois cultivaient en eux-mêmes la lancinante nostalgie.

La légende de l'impossible retour de la *familia Herlekini* trouve ainsi son fondement premier dans l'idée essentiellement celtique de la coexistence des deux mondes du temps et de l'éternité, des hommes et des dieux.

Quant au vagabondage sans fin de la *familia Herlekini*, qu'on voit passer au clair de lune au milieu d'un grand vacarme, il rappelle notamment le châtiment des danseurs maudits à qui aucun arrêt n'est permis, une année durant, dans leur sinistre carole, parce qu'ils ont fait injure à la maison de Dieu¹. Serait-ce pur hasard que le plus ancien récit de cette autre légende, qui remonte au XI^e siècle, soit aussi de la main d'Orderic Vital ? Et ces danseurs ne seraient-ils pas pour quelque chose dans la genèse de la chasse maudite, eux qui étaient condamnés à errer toujours, en dansant et en mendiant, comme truands et *herlots* ? Ce serait là une

MM. Jean FRAPPIER et Edmond FARAL dans la *Romania*, t. LXXIII, 1952, pp. 248-271). En fait, dans leurs récits bretons, nos trouvères ont élaboré pour des fins romanesques, au prix de nombreuses confusions et d'interprétations fausses, des éléments narratifs provenant des légendes mythologiques des Celtes, que ces éléments leur aient été fournis directement par la connaissance de ces légendes ou indirectement à travers des contes semblables à ceux de Gautier Map, déjà agencés pour un public friand d'aventures.

¹ Sur la légende des danseurs maudits, on verra l'étude très complète d'Edward SCHRÖDER, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XVII, 1897, pp. 94-164, et celle de Paul VERRIER, *La plus vieille citation de carole*, dans la *Romania*, t. LVIII, pp. 380-421.

bien simple explication du dénouement tragique de l'aventure, ce dénouement qui seul a survécu dans la mémoire des peuples, sous le nom de la *maisnie Herlekin*, au nom du roi Herla et au récit de son aventure chez les gnomes.

On comprend que ce conte d'un voyage dans l'au-delà et d'une chevauchée sans fin ait appelé une interprétation nouvelle quand il fut entré dans une société chrétienne. On comprend que le moyen âge, tout empreint de christianisme, ait songé à l'Enfer en entendant conter le terrible destin d'une troupe revenue de l'au-delà et condamnée à un supplice éternel. Ainsi, malgré l'illogisme qu'il y avait à juger malheureux des damnés échappés de l'Enfer, on a vu dans les compagnons de Herla des revenants, des damnés et même des diables, et on l'a identifié, en tout cas, lui, avec « le chef de la bande infernale ».

Comme on le voit, cette interprétation de la légende, sur laquelle se sont fondés en dernier lieu MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck, est tardive et absolument différente du mythe initial. Rien, dès lors, ne donne un quelconque caractère de nécessité à l'idée que Herla n'était autre que Wodan. Au contraire, dès l'instant où Herla est le nom d'un très ancien roi des Bretons connu pour l'aventure malheureuse qu'il avait subie par la volonté d'un gnome, toute assimilation à un dieu en général, à un dieu des enfers plus précisément et, très exactement, à Wodan devient impossible. Ni la légende ni le héros n'ont là leur origine. La légende est celtique dans son essence et le lien qui l'attacherait, dans sa genèse, au nom de Herla, reste à saisir.

* * *

Malgré quelques substitutions de nom, rares et facilement explicables, un fait important ne peut être négligé : c'est à un « roi Herla » que le soin de conduire la chasse errante est confié par les plus anciens témoignages ; la troupe, d'ailleurs, porte régulièrement le nom de *chasse*, « *maisniée* » ou *famille* de *Herlekin*, c'est-à-dire du roi Herla, et ses membres sont des *Herlewini*, des compagnons de Herla. Le nom et la légende sont solidement unis dès les plus anciens temps.

Comme on l'a vu, aucun texte ancien, historique ou légendaire, en dehors de Gautier Map, ne connaît un roi des Bretons de ce nom-là. Nulle part, même, on n'a retrouvé dans des chartes, comme c'est le cas pour d'autres héros, mention du personnage historique qui pourrait lui avoir servi de prototype.

On ne peut retenir, cependant, l'idée que Gautier Map aurait inventé ou l'histoire ou le personnage ou l'un et l'autre. De son temps, Pierre de

Blois parle des *Herlewini* et de leur cortège lamentable. Avant lui, Orderic Vital parle de la *familia Herlechini*.

L'invention du conte et de son héros se perd ainsi dans les temps antérieurs au XII^e siècle, sans que l'on trouve aucun moyen satisfaisant d'en deviner les formes et les circonstances. Cherche-t-on quelque lumière dans le nom choisi, dans son histoire, dans ses éléments et dans son étymologie, on n'obtient aucune donnée utile.

Si le nom *Herla* est le même que M. H. M. Flasdieck a retrouvé dans plusieurs anthroponymes germaniques du continent ou de l'île, il faut le faire remonter au moins au VII^e siècle. Si ce mot a d'abord signifié « chef d'armée », il a pu s'appliquer à n'importe quel enfant ou à n'importe quel personnage, sans que dût nécessairement intervenir la légende telle qu'on la connaît. Du moment qu'on doit renoncer à l'identité Wodan = Harila, ce dernier nom, en effet, ne présente plus aucun intérêt.

Si l'on adopte, malgré tout, la fragile étymologie celtique de M. W. Krogmann, il faut du coup supposer l'existence en Angleterre de deux anthroponymes identiques d'origines différentes, puisque le *Herla* connu par les chartes entre régulièrement en composition avec d'autres éléments germaniques et est attesté fort tôt en Allemagne et en France. Il faut admettre, de surcroît, soit que le nom de personne celtique, plus ancien que la légende, n'a pas laissé de trace en dehors d'elle, — soit que ce nom, formé spécialement pour la légende, aurait été conçu pour signifier « chasseur, pourchasseur », ce qui s'accorde assez mal avec le caractère essentiel du personnage.

Il reste, d'ailleurs, que le nom de *Herla* peut avoir été donné arbitrairement, en toute liberté, par un conteur, au héros de l'aventure, que ce conteur fût ou non l'inventeur de la légende. Mieux vaut, dès lors, s'en tenir à ce que l'on sait par les textes.

Ce que l'on sait, c'est que *Herla* a été appelé dès le début du XII^e siècle, au plus tard, *Herlekin*, c'est-à-dire « roi *Herla* », et ce par des gens de langue anglaise, puisque *kin* « roi » est propre à cette langue. Le même milieu est tout indiqué comme berceau de *Herlewini* « compagnons de *Herla* », que l'on voie dans ce mot l'adaptation aux membres de la « maisniée » d'un anthroponyme déjà existant ou une création suscitée par la légende de *Herla* et de ses compagnons, ce qui est assez vraisemblable et nous reporterait au moins au XI^e siècle, puisqu'un moine de Bath s'appelait, en 1077, *Hærlwine* (Flasdieck, p. 313).

Quelle que soit donc l'étymologie du mot *Herla* — sans doute étrangère au sujet — il apparaît ainsi que, constituée d'éléments celtiques et attestée au Pays de Galles dès les premiers temps, la légende a pris sa forme définitive dans un milieu de langue anglaise dont le souvenir reste inscrit dans le nom même que la tradition a gardé fidèlement au héros.

Sans tenter de remonter en pensée jusqu'à des origines autrement inaccessibles, il y a lieu de faire intervenir un témoin jusqu'ici assez mystérieux : le groupe formé en ancien français par les mots *herler-herlir* « faire du tapage », *herle* (f.) « bruit, tumulte » et *herlot* (m.) « truand, vagabond », auquel se rattache certainement le wallon *hèrlèye* (f.) « cohue bruyante, foule qui se bouscule, casse (en parlant d'objets basculés) »¹.

Le radical commun à ces termes n'a pu être identifié. Sans doute le *Dictionnaire Liégeois* a-t-il proposé de rattacher *hèrlèye* à l'a. f. *herler* et à l'a. f. *hareler*, puis, à travers ces deux verbes, au moyen-haut-allemand *haren* « crier », mais il serait imprudent d'affirmer l'identité de *herle* « bruit, tumulte » et de *harele* « sédition, émeute, querelle », car les deux mots semblent avoir vécu côté à côté dans l'extrême nord de la France. Dans le *Tristan* de Béroul, qui est d'origine normande, on trouve côté à côté *herlot* et *harele*, comme s'il s'agissait de deux radicaux indépendants. En tout état de cause, l'explication de *herler* par *haren* n'est pas assurée phonétiquement et si *Herla* devait remonter à *haren*, il faudrait admettre qu'un verbe signifiant « crier » aurait donné naissance au nom d'un roi... dont la troupe était sans voix. Tout compte fait, rien n'est établi concernant l'étymologie de *herle*, *herler-herlir* et *herlot*.

Si Gaston Paris a souligné le grand intérêt que *herler* présente pour l'histoire de *Herlekin*², on n'a guère invoqué ce verbe qu'au moment d'expliquer un changement analogique de *Hellekin* (considéré comme primitif) en *Herlekin*³. Seul Karl MEISEN a affirmé que « sans aucun doute... le nom *Herlequin* doit correspondre, dans sa première partie, avec le verbe *herler* »⁴. M. H. M. Flasdieck n'a pas cru devoir discuter cette proposition à laquelle il ne trouvait aucun fondement⁵. Pour lui⁶,

¹ L'absence de diphtongue à l'initiale du mot wallon indiquerait un emprunt relativement récent à un autre parler.

² C'est à la p. 156 du t. XI du *Jahrbuch* d'Ebert que G. PARIS a estimé *herler* « extrêmement intéressant, parce qu'il est dans un rapport étymologique évident avec le mot *Herlekin* », et a attiré l'attention sur le fait que les *Miracles de saint Éloi* (XIII^e s.), parlant d'une attaque de diables contre un couvent, suggèrent le rapprochement de *herler* et de *Herlekin* en disant que les envoyés de l'Enfer *tant ont venté, tant ont herlé* et plus loin qu'ils étaient inspirés par le conseil de *Herlekin*.

³ Pour ne rien dire de l'étymologie de L. SAINÉAN (*hèle-chien*, en pic. *hèle-kin*, devenu *Herlekin* sous l'action de *herler*), on retrouve cette hypothèse chez G. PARIS, (*Jahrbuch*, XI, 156 et *Romania*, XXV, 1896, p. 627); — chez F. Lot (*Romania*, XXXII, 1903, pp. 440); — chez W. W. SKEAT (*Etym. Dict. of the Engl. Lang.*, 1910) et chez M. RÜHLEMANN, *Etymologie des Wortes harlequin*, diss. de Halle, 1912.

⁴ Karl MEISEN, *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande*. Düsseldorf, 1931, (Heft 9-12 des *Forschungen zur Volkskunde*, p. p. G. Schreiber), p. 460.

⁵ L. c., p. 270-271.

⁶ L. c., p. 328, n. 7.

c'est quand *herlekin*, devenu nom commun, fut pris pour un diminutif dans le nord-est de la France, qu'on en tira *herle* et *herlir*, mots qu'on ne rencontre que dans les textes de la même région.

Quant à *herlot*, il ne paraît pas qu'il ait, à ce jour, retenu l'attention de personne.

Quand on a écarté le groupe *harel-harele-hareleux-harelement* (adv.), où domine l'idée de sédition, d'émeute, de cris, on se trouve en présence, essentiellement, des formes *herle*, *herler-herlir-herlier* et *herlot*¹.

Dans les exemples de *herle*, on voit revenir régulièrement la notion de bruit, de tapage. Chez Froissart et dans un document de Valenciennes daté de 1364, on entend des cloches sonner à *herle*, c'est-à-dire sans doute « à toute volée » autant qu'en tocsin (comme le veut Godefroy).

Dans les *Enfances Godefroid de Bouillon*, un enfant réveillé la nuit mène *grant herle*, comme dans un passage très semblable du *Chevalier au Cygne* un enfant *crie et herle*. Le mot est donc bien attesté, même si un autre manuscrit du *Chevalier au Cygne* donne, pour le passage allégué ci-dessus sous le titre des *Enfances de Godefroid de Bouillon*, une variante *mener grant harele* apparemment meilleure pour la rime.

Le verbe est tantôt *herler*, tantôt *herlir*, tantôt encore *herlier* et tous les exemples s'accommodent d'une traduction « faire du tapage » ou « heurter violemment » (avec un complément d'objet) :

forment crie et herle.
(Chev. au Cygne).

tant ont venté, tant ont herlé. (Mir. de S. Éloi.)

Que nus ne *herlie* ne ne jue as deis.
(Arch. Saint-Omer. 1270).

Quant à *herlot*, outre les deux exemples récents rangés par Godefroy s. v. *arlot* (1375 et 1411), on peut rassembler, à côté du passage des *Chroniques de Froissart* (Kervyn, X. 383) cité au même endroit,

Et tu *herlos*, en voes tu parler ?

¹ On se reportera au *Dictionnaire de Godefroy*, qui nous a fourni les exemples cités.

quatre autres mentions dont trois figurent, chez Godefroy, s. v. *berlot* et s. v. *herbot* :

Ainsi fait li mondes *herlot*
Dou plus rike et serf dou plus franc
(Renclus de Moliens, *Miserere*,
str. 210, éd. Van Hamel)

Mignon, *herlot* l'ont apelé
(Béroul, *Tristan*, 3644).

Truant le clament et *herlot*
(*Ibid.*, 3649).

Par cele foi que je vos doi,
Forz truanz est, assez en a,
Ne mangera hui ce qu'il a...
Il est *herlot*, si que jel sai.
(*Ibid.*, 3962-3976).

Dans les trois passages de Béroul, il s'agit de Tristan déguisé en lépreux mendiant. Ce sont d'abord des gens du menu, méchants et grossiers, qui, pour l'injurier, le traitent de *mignon* (c'est-à-dire d'*« inverti »* ou simplement de « mendiant »), de *truand* et de *herlot*. Au v. 3976, c'est Iseut elle-même qui, pour cacher l'identité du faux lépreux, dit au roi : « Il ne faut pas avoir pitié de lui. Il a de quoi se nourrir. C'est *un mendiant*, je le sais bien. Il a trouvé aujourd'hui des gens qui l'ont comblé. Pour moi, je ne lui donnerai pas un sou ». Équivalent de *mignon* et de *truand*, le mot *herlot*, dans ce texte de la fin du XII^e siècle, comme dans les autres, signifie « mendiant », ce qui implique pauvreté et vagabondage, sinon amour du tapage et des bagarres.

Il est malaisé d'établir à coup sûr un lien sémantique entre les exemples cités de *herle*, de *herler-herlir-herlier* et de *herlot*. Si l'on veut s'y essayer, il faudra songer, plutôt qu'à la notion de « bruit », à celle de « coup frappé ». Dans ce cas, le *herlot* serait sans doute, au sens premier du mot, celui qui heurte, qui frappe aux portes.

Il va de soi que toutes les conjectures de ce genre resteront hésitantes et mal assurées aussi longtemps qu'on ignorera l'étymologie du groupe. Celui-ci, par ailleurs, semble avoir vécu dans une aire limitée à la Normandie et à la Picardie.

Qu'il s'agisse des données géographiques ou de la sémantique, cette famille de mots du nord-ouest, où dominent les notions de « coups frappés », de « tapage » et, subsidiairement, de « vagabondage », présente avec la légende de Herlekin des affinités curieuses, mais aucun élément n'est assez précis pour autoriser une conclusion formelle et circonstanciée.

Si l'on a le sentiment très net d'une parenté, rien ne permet de la définir dans ses éléments.

Il paraît exclu d'expliquer le nom de *Herla* à partir du radical de *herler*.

On peut songer, en revanche, à voir le point de départ dans ce nom de *Herla* (quelle que soit son étymologie) attribué à un ancien roi des Bretons dont la légende, vite répandue, aurait fait un personnage populaire : on ne voit pourtant pas comment l'histoire du roi *Herla*, condamné à errer sans but ni fin, aurait éveillé l'idée de « coup frappé » qui semble caractéristique du radical des mots français.

On peut aussi, avec plus de vraisemblance peut-être, se demander si le choix du nom donné au héros de la légende n'aurait pas été suggéré par l'existence de la famille *herle-herler-herlot*, où se seraient déjà imposées les notions secondaires de « vagabondage » et de « tapage », que l'on peut considérer comme essentielles à la légende dès son invention. Il faudrait alors reconnaître dans le nom du roi *Herla*, une synthèse du nom de personne antérieur *Herla* (<*Harila*?>) et du radical de la famille *herle-herler-herlot* (d'origine inconnue).

Celtique, et plus précisément galloise, par ses éléments constitutifs, la légende aurait dû, dès lors, naître dans un milieu trilingue (gallois, anglais, français), ou du moins bilingue (gallois, anglais) à supposer que les mots français en question, comme la légende mais indépendamment d'elle, soient d'origine insulaire.

Si l'on donne à ces propositions un tour hypothétique très réservé, c'est qu'il ne peut être question d'apporter sur ce point précis une réponse franche. Il suffit peut-être, après avoir écarté l'étymologie-explication de M. W. Krogmann aussi bien que l'étymologie-explication de M. H. M. Flasdieck, d'avoir réintroduit dans le problème la donnée *herle-herler-herlot* de l'ancien français. Le mot n'est pas d'origine latine. Il ne semble pas qu'il soit celtique non plus. S'agirait-il d'un terme d'origine anglo-saxonne, comme c'est le cas de toute évidence pour *Herlekin* lui-même ? On ne peut perdre de vue que la légende de la *familia Herlechini* existait, en Angleterre du moins, à en juger par les témoignages combinés d'Orderic Vital, de Gautier Map et de Pierre de Blois, dès le début du XII^e siècle, et que ces auteurs n'ont fait qu'accueillir une tradition plus ancienne qu'eux. Légende et nom du héros étaient liés dès avant Orderic Vital, c'est-à-dire sans doute dès la fin du XI^e siècle. Il faut faire remonter jusqu'au XI^e siècle, au moins, la création du composé *Herlekin* et donc, *a fortiori*, l'attribution du nom *Herla* au roi en question. Le fait que les Français ont reçu et conservé *Herlekin* à l'exclusion de *Herla*, comme nom du héros de la légende, rend vraisemblable l'idée que la légende circulait sous le nom de *Herlekin*, déjà cristallisé, lorsque les Normands

introduisirent le français dans l'île et établirent des relations suivies entre l'Angleterre et le continent. C'est, d'ailleurs, le même stade anglais — peut-être primitif — qu'évoque le composé *Herlewini* de Pierre de Blois, qui indique en outre le rôle important des compagnons du roi dans la légende et confirme ainsi la version de Gautier Map, dont l'authenticité ne peut vraiment être suspectée.

* * *

Si la légende, sous la forme à laquelle se sont attachés et le thème et le nom de la *maisniée Herlekin*, a vraiment vu le jour dans la société anglaise du XI^e siècle ou au Pays de Galles, sans qu'il y eût un lien organique déterminant entre le nom du roi et son destin, comment imaginer sa naissance ? Même si l'on trouve dans le radical commun *herl-* de la famille *herle-herler-herlot* et du nom de personne *Herla* le facteur qui aurait déterminé le choix de ce nom pour désigner le héros, on doit admettre que ce choix fut le fait d'un homme, conteur ou poète, en qui l'on sera tenu de reconnaître le créateur de la légende telle qu'elle s'est répandue dans tout l'Occident.

Le temps n'est plus où pareille hypothèse de la création individuelle d'un thème folklorique quelconque se serait heurtée à la théorie toute puissante des origines religieuses ou étymologiques dont se réclament encore plus ou moins MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck. Il n'est plus nécessaire de plaider d'abord la possibilité du fait collectif sorti d'une initiative individuelle ou la vraisemblance d'une vulgarisation progressive de thèmes et de récits inventés pour une aristocratie, puis intégrés dans le trésor commun des rites et des légendes populaires.

Quant à l'idée précise que le nom de Herla aurait été donné plus ou moins arbitrairement au héros, elle trouve déjà un appui considérable dans les innombrables substitutions dont ce nom a été victime au cours des siècles. Malgré la popularité de la formule *maisniée Herlekin*, partout présente dans les textes du moyen âge et dans le folklore des provinces françaises, le roi de la légende a, en effet, cédé la place, au cours des temps et selon les régions, à des dizaines d'autres héros : Charlemagne, le roi Hugon [Capet], Charles V de France, deux rois de Danemark, de très nombreux princes allemands, mais aussi le roi Arthur, le roi David, Caïn, Macchabée, Salomon, Hérode, saint Hubert, saint Eustache, Hamlet... et même Proserpine¹. Dans chacun de ces cas, on a donné au malheureux

¹ Cfr FLASDIECK, p. 311 et KROGMANN, p. 156, qui renvoie à un relevé d'Alfred ENDTER dans *Die Sage vom wilden Jäger und von der wilden Jagd. Studien über den deutschen Dämonenglauben*. Francfort, 1933, p. 10 ss.

chef de la troupe errante, un nom jugé particulièrement adéquat d'après des critères fort variables. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même quand l'aventure attribuée à Bran en Irlande fut transposée, pour un milieu où l'on préférait les gnomes aux fées, par quelqu'un qui sans doute eut aussi le mérite de lier au voyage dans l'au-delà le thème de l'errance nocturne infinie ? Nous ignorons trop de choses de la vie des légendes en Angleterre avant le XII^e siècle — quand grandirent les personnalités légendaires d'un Arthur, d'un Tristan, d'un Gauvain aux origines toujours mystérieuses — pour que soit interdite cette hypothèse toute simple.

Que l'on se rappelle donc que Gautier Map lui-même attribue à son Herla certains des traits qu'on retrouvera dans la personne d'Arthur, — au moine Gerbert (le futur pape Sylvestre II, 999-1007) une histoire de fée et d'amour singulièrement semblable à celle du Lanval de Marie de France, — à un « roi des Asiatiques » sans nom une « table ronde » et une épouse en bien des points pareille à la scandaleuse Guenièvre, mais aussi une cour où se passent des aventures qui se retrouvent dans les continuations du *Perceval*. Que l'on se rappelle que les héros des lais de *Guigemar* et de *Graëlent*, dont on sait les aventures au pays des fées, doivent leurs noms et sans doute leurs noms seuls à des princes historiques de Bretagne, un Guihomar de Léon et un Gradlon Maur de Cornouaille.

Que l'on se dise, surtout, que la plupart des chevaliers dont les noms ont été illustrés par Marie de France, par Chrétien de Troyes et par les auteurs des romans de *Tristan*, n'ont aucune attache historique connue et que, si l'on croit devoir expliquer *Herla* (et son rapport avec l'essence de la légende), il faudra s'imposer la même ambition et la même tâche pour chacun de ces personnages, comme si la naissance des héros de toute « geste » poétique et légendaire obéissait à un rigoureux déterminisme.

Dira-t-on que Herla appartient au folklore ? Il faudrait préciser que le folklore n'a connu, semble-t-il, que Herlekin. On pourrait répliquer aussi que bien des personnages d'abord créés pour des fins littéraires ou légendaires ont glissé par la suite, en même temps que leurs mythes devenaient populaires, jusqu'au plus anonyme des folklores. D'où viennent en français *renard* et *gringalet*, en wallon *baligand* et *galafré*, sinon de la littérature du XII^e siècle ? On pourrait multiplier les exemples à l'infini¹.

Pourquoi ne pas accepter la même explication pour la *maisiée Hel-lekin* en datant, pour elle, du XI^e et du XII^e siècle, le phénomène de vulgarisation folklorique qui se situe trois ou quatre cents ans plus tard

¹ Sur les origines savantes des contes folkloriques, on lira notamment le précieux ouvrage de M. Lucien FOULET, *Le Roman de Renard*. Paris, Champion, 1914.

pour ces noms, eux-mêmes plus récents sans doute et devenus célèbres en tout cas plus tard qu'elle ?

A l'appui de cette proposition, nous citerons ci-après le cas typique du wallon *pâcolêt*.

Il nous suffit, ici, de conclure :

1^o que l'explication étymologique de *Herlekin* proposée par MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck est inacceptable pour diverses raisons, mais d'abord parce qu'elle change en un dieu-roi des milices infernales, un roi que la légende présente sous les traits d'un humain victime du charme d'un lutin ;

2^o que la légende du roi Herla est composée d'éléments celtiques, mais qu'elle a vu le jour ou s'est du moins fixée définitivement dans un milieu de langue anglaise ;

3^o que peut-être le choix du nom Herla a été déterminé par l'existence d'une famille de mots à radical *herl-* où régnaient les notions de « tapage » et de « vagabondage » ;

4^o que cette légende a été complètement altérée sous l'action des conceptions chrétiennes ;

5^o que son origine peut être attribuée à une création individuelle et arbitraire.

2. Les origines du lutin Pâcolêt.

A l'appui de l'hypothèse qui cherche dans une création individuelle la naissance de *Herlekin*, c'est-à-dire de la légende de l'ancien roi des Bretons Herla, victime de l'aventure où l'avait entraîné un roi des lutins venu des profondeurs souterraines, — nous citerons l'histoire du plus célèbre des gnomes de notre folklore wallon, celui qu'on appelle *li pâcolêt*.

On a reconnu depuis longtemps dans le *pâcolêt* des traditions wallonnes un lutin, un farfadet, un démon qui dispose de pouvoirs magiques et qui peut être redoutable (*N'av' nin sogne dè pâcolêt ?* dans le dictionnaire de Forir), mais qui se présente le plus souvent sous les traits sympathiques d'un petit être surnaturel capable d'assurer réussite et fortune à ceux qui l'ont à leur service. Quand on dit de quelqu'un qu'il a l'*pâcolêt*, on affirme qu'il a bonne chance dans ses entreprises, qu'il est protégé par le lutin magicien.

Le mot a existé aussi, en français moderne, avec des sens voisins mais différents : au XVII^e siècle, un *pacolet* est un parfait courrier, mais le plus souvent, et surtout au XVI^e siècle (chez Marot, chez Rabelais et

chez d'autres), le *cheval de Pacolet* est un cheval très rapide. On connaît aussi *cheval de Pacolet* désignant un homme qui va très vite, et en plusieurs endroits *Pacolet* est employé comme nom d'un valet de pied (chez Boileau) ou d'un singe (dans *La main enchantée* de Gérard de Nerval). *Pacolet* est donc en français, à l'origine, le propriétaire d'un coursier sans pareil.

Quand on a cherché l'origine du mot *pâcolèt*, on a proposé d'y voir un dérivé de *Paque*, *Paquet*, et *Paquot*, noms de personnes bien connus. On a songé aussi à rattacher ce mot à *Pégase* ou même au polonais *podcholyk*, désignant le valet militaire d'un hussard, un homme d'armes.

Victor Chauvin, dans les articles qu'il a consacrés au sujet dans *Wallonia*¹, a rapproché le mot du fr. mod. *pacolet* « cheville »² et a cru que le cheval de Pacolet, que l'on rencontre dès le XV^e siècle dans le roman de *Valentin et Orson*, était d'abord un *cheval à pacolet*, c'est-à-dire un cheval merveilleux muni d'une cheville de commande. Ce cheval à cheville aurait été emprunté par l'auteur de *Valentin et Orson* soit au roman de *Cléomadès* d'Adenet le Roi (fin du XIII^e s.), soit au roman de *Méliacin* (XIV^e s.), qui, eux, le tenaient d'une source orientale.

Rendant compte de l'étude de V. Chauvin, Gaston Paris³ a objecté que le mot *pacolet* « cheville » n'existant pas en ancien français et devait plutôt s'expliquer, au contraire, par la cheville du cheval de Pacolet. Il voyait dans *Pacolet* un nom propre et sans doute une variante de *Pecolet-Picolet* qui désigne un nain difforme et sorcier dans plusieurs chansons de geste du XII^e ou du XIII^e siècle. Il ajoutait que dans la *Folie Tristan* du manuscrit de Berne, l'amant d'Iseut, se donnant pour un fou de cour, dit s'appeler *Picol* et *Picolet*, ce qui semble indiquer que ce nom avait été attribué dès le XII^e siècle à un être plus ou moins fantastique.

¹ *Pacolet et les Mille et Une Nuits*, dans *Wallonia*, t. VI, 1898, pp. 1-19 et *Abou Nioute et Abou Nioutin*, dans *Wallonia*, t. VI, 1898, pp. 188-191. C'est à cet article que nous empruntons les exemples wallons et français allégués (sauf celui de Gérard de Nerval, qui nous a été fourni aimablement par notre ami M. Robert GRAFÉ). V. CHAUVIN rappelle aussi les étymologies proposées avant lui et notamment la polonaise, qui figure dans l'éd. de 1874 du Larousse, puis dans celle de 1877 du Littré.

M. Maurice PIROU nous signale un autre exemple de Pacolet dans E. Picot et Kr. NYROP, *Nouveau recueil de farces françaises des 15^e et 16^e siècles*, Paris, 1880, pp. 199 ss. A propos de la survivance de Pacolet dans le folklore, il nous renvoie aussi à une étude des *Étrennes tournoisiennes* de 1890, p. 41, où il s'agit du théâtre des « poriginelles ».

² Ce mot du fr. mod. est dans les dictionnaires de Gattel, de Laveaux, de Boiste, de Poitevin et de Larousse. Selon Gattel (1819), le pacolet est une « cheville qui sert à amarrer les libans à l'extrémité des paux ou boutehors qui sont à la poupe et à la proue de la tartane ». Littré, qui connaît *Pacolet* comme nom propre et *pacolet* avec le sens de « courrier de la poste », cite un *picolet*, qu'il explique « petit crampon qui retient le pêne dans une serrure, un verrou dans une targette » (on retrouvera ce *picolet* plus loin).

³ Dans *Romania*, t. XXVII, 1898, pp. 325-326.

Dans une note qu'il a bien voulu nous communiquer, M. Jules Herbillon s'est demandé si le *Pacolet* de *Valentin et Orson*, point de départ des traditions modernes française et wallonne, ne devrait pas s'expliquer, selon l'idée ancienne de J. Stecher, comme un diminutif de *Pâques-Pâquet-Pâquot-Pâquel* (wallon *Pâqué*) formé à l'aide d'un suffixe *-olet* tiré de couples tels que *Djâque-Djâcolèt*, *Franck-Francolèt*, *Françwès-Fransolèt*, *Jehan-* (*Je*)*hanolèt*, *Mathî-Matholèt*, *Mignon-Mignolèt*, *Pîre* (= Pierre) *-Pîrolèt* bien attestés en wallon, — suffixe qui se serait développé à partir d'anthroponymes en *-ald*, *-hold*, *-wulf* où *ol* appartiendrait au thème, tels que *Bertolèt* < *Bertoul*, *Ernoulèt* < *Ernoul*, *Pigolèt* < *Rigaud* ou serait venu du vocabulaire ordinaire où l'on connaît *fladjolèt*, *dî'volèt*, *triyolèt*, etc. Cette hypothèse était suggérée à M. Jules Herbillon par le fait curieux et intéressant que *Pacolèt* apparaît au moins deux fois en Wallonie, au XVI^e et au XVII^e siècle, comme un substitut de *Pasquel* et de *Paskot* : dans une pasquelle hutoise du XVII^e siècle, le fils d'un certain *Paskot* est nommé *Pascolet* ; en 1569, à Verviers, on trouve un *Pasquea Florkin* appelé *Pacolet*. Il semblerait donc que *Pa(s)colèt* ne fût pas ici un sobriquet, mais bien un hypocoristique tiré de *Pâquot* et de *Pâquel-Pasquea-Pâqué*.

M. Herbillon a abandonné son hypothèse devant les faits allégués dans la note de Gaston Paris. Il semble néanmoins que les textes wallons auxquels il se réfère établissent la vitalité de *Pâcolèt*, nom propre wallon, à l'époque moderne, puisque visiblement ce mot a été traité en substitut de *Pâquot* et de *Pâqué(l)*, sous l'influence analogique d'un suffixe *-olèt* dont M. Herbillon a bien montré la fréquence, mais dont il faut expliquer l'origine par une dérivation du type *Nicolas* > *Nicolet* > *Nicolette*, et non pas à partir de suffixes du type *-ald*, *-old*, *-wulf*, où le groupe consonantique final devait plutôt donner, autrefois, des diminutifs du type *Renaudet*.

Pour atteindre l'origine de *Pacolet*, il faut suivre Gaston Paris et reprendre d'abord les textes littéraires qu'il a cités.

Le roman en prose de *Valentin et Orson*, écrit au XV^e siècle, met en scène un nain sarrasin appelé *Pacolet* qui a étudié la magie à Tolède et qui dispose notamment d'un cheval volant commandé à l'aide d'une cheville¹.

Il n'est pas douteux que l'on a là le prototype et du *Pacolet* français (avec son cheval merveilleusement rapide) et du *Pâcolèt* wallon (le lutin-magicien).

¹ Il n'existe pas d'édition moderne de *Valentin et Orson*, mais on en trouvera une analyse minutieuse et méthodique dans le livre de M. Arthur DICKSON cité ci-après.

Or il est établi que Pacolet et son cheval apparaissent pour la première fois dans ce roman en prose de la fin du XV^e siècle. M. Arthur Dickson, qui a étudié méthodiquement la genèse de cette œuvre¹, a démontré qu'elle dérive d'un roman français du XIV^e siècle, *Valentin et Sansnom*, qui est perdu mais dont on a conservé une ancienne traduction allemande du XIV^e siècle, *Valentin und Namelos*. L'absence de Pacolet et de son cheval dans le texte allemand, examinée à la lumière du contexte de ce passage, permet d'affirmer que Pacolet et son cheval n'existaient pas dans le premier roman français et ont donc été introduits dans le récit par l'auteur français du XV^e siècle, dont on sait d'ailleurs le goût pour les remaniements et les interpolations. C'est cet auteur qui a inventé l'association du magicien Pacolet et du coursier à la cheville.

Le roman de *Cléomadès* d'Adenet le Roi², qu'il a utilisé ailleurs encore, lui a fourni le cheval de bois magique. Quant au personnage et au nom du nain-messager-magicien, c'est bien dans les chansons de la geste de Guillaume d'Orange qu'il les a pris. Quatre de ces poèmes, en effet, connaissent un être surnaturel, qui a apparemment la taille d'un nain, qui est surnommé Pocolet (ou Picolet) et qui sert de messager entre les chefs sarrasins : ce sont la *Bataille Loquier*, le *Moniage Rainouart*, les *Enfances Vivien* et *Renier*, des œuvres assez tardives qui datent de la seconde moitié du XII^e et du commencement du XIII^e siècle³.

Dans les *Enfances Vivien* et dans *Renier*, le personnage vient des deux autres chansons, comme beaucoup d'autres éléments.

L'étude du *Moniage Rainouart* (environ 8.000 vers encore inédits) dans les neuf manuscrits où est conservée cette chanson de geste, permet de constater que Pocolet n'y apparaît que dans les versions les plus récentes : il ne figure pas dans les meilleures copies de la première partie (seule authentique) du poème, mais seulement dans la seconde partie, ajoutée par un continuateur, et dans certaines interpolations propres à des copies suspectes de la première partie⁴.

Il est très vraisemblable que Pocolet, dans les *Enfances Vivien*, dans

¹ Arthur DICKSON, *Valentin and Orson. A Study in late Mediaeval Romance*, New-York, Columbia, 1929.

² Ce roman a été publié par A. SCHELER en 1865-66. Bruxelles, Devaux, 2 vol.

³ Les *Enfances Vivien* ont été publiées en 1895 par E. WAHLUND et H. VON FEILITZEN. La *Bataille Loquier* l'a été par J. RUNEBERG, *La Bataille Loquier I*. Helsingfors, 1913 (*Acta Societatis Scientiarum Fennicae*, t. XXXVIII, n° 2). L'ensemble des chansons de la geste Rainouart a été étudié par J. RUNEBERG, *Étude sur la geste Rainouart. Renier et le Moniage Rainouart* sont encore inédits.

⁴ Le *Moniage Rainouart* nous est parvenu dans neuf manuscrits du XIII^e siècle : 1) Paris, Arsenal 6562 ; 2) Boulogne 192 ; 3) Paris, Bibl. Nat., fr. 368 ; 4) Paris, Bibl. Nat., fr. 774 ; 5) Paris, Bibl. Nat., fr. 1448 ; 6) Paris, Bibl. Nat., fr. 24369-24370 ;

Renier, mais aussi dans le *Moniage Rainouart* remanié et allongé, vient directement ou indirectement de la *Bataille Loquier*, une première suite ajoutée vers la fin du XII^e siècle à la forme première du *Moniage Rainouart*.

Dans la *Bataille Loquier*, il est parlé de Pecolet comme d'un personnage nouveau de la geste, son nom hésitant dans les manuscrits picards de la Bibliothèque de l'Arsenal (Paris) et de la Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer, entre les formes *Picolet*, *Pecolet* et *Piecolet* (avec *o* ou avec *ou* à la deuxième syllabe). Pecolet n'a pas de cheval ; rien ne dissimule sa nudité velue ; il ressemble à un petit diable et a un troisième œil derrière la tête ; il court merveilleusement vite, même dans la nuit, et nage entre deux eaux à une allure non moins surprenante ; il dispose d'un pouvoir magique ; il est frère d'Auberon :

laisse XVI, Quoi qu'il parolent de lui apareillier,
vers 723 ss. A tant es vous venu un mesagier,
 Mais n'amenoit sergant ne escuier,
 Ne cevauçoit palefroi ne destrier.
 Tous ert descaus, n'ot cauche ne cauchier ;
 N'ot fil de drap fors entor le braier ;
 La ot de quir un grandisme quartier.
 A fors coroies l'ot fait estoit lacier.
 Tous ert velus et noirs comme aversier ;
 Le poil ot lonc, bien le puet on trecier,
 Li vens le fait onder et baloier.
 Plus courroit tost montaignes et rocier
 C'a plaine terre ne vautre ne levrier ;

7) Berne, Bibl. munic., 296 ; 8) Londres, British Museum, Royal 20 D XI ; 9) Milan, Bibl. du Prince Trivulzio 1025.

Il faut distinguer dans ce long poème deux parties distinctes, le *Moniage Rainouart* et une suite qu'on appellera *Maillefer*. *Maillefer* manque dans les copies de la Trivulziane, du 24369-24370 et du Brit. Mus., Royal 20 D XI, bien que la première des trois soit indépendante des deux autres pour le texte du *Moniage Rainouart* proprement dit : la copie de la Trivulziane, dans le texte du *Mon. Rain.*, est identique à celle des mss. 368 et 774 de la Bibl. Nat. de Paris ; les deux autres mss. où manque *Maillefer* présentent un remaniement très libre du *Moniage Rainouart*, fondé sur le texte de 368, 774 et Trivulziane. Les six autres manuscrits donnent le *Moniage Rainouart* puis *Maillefer*, soudés à l'aide de raccords qui diffèrent respectivement pour le groupe Arsenal-Boulogne (où un petit vers de six syllabes a été ajouté à chaque laisse d'un bout à l'autre de l'ensemble *Moniage Rainouart-Maillefer*), pour le groupe 368-774, pour Berne et pour 1448. Ces six manuscrits donnent le passage de *Maillefer* où paraît Picolet, bientôt tué par Rainouart. Il n'est fait mention de Picolet, dans le *Moniage Rainouart* même, qu'en des interpolations et des remaniements de la version Arsenal-Boulogne et de la version 24369-24370.

Tant par cort tost qu'il rataint l'esprievier ;
S'il ert levés un poi ains l'anuitier,
Quatre cenz lieues iroit ains l'esclairier ;
On l'apeloit Pecoulet le legier.
Un oiel avoit ou haterel derier
Et deus el front por miex lui agaitier.
Ki tout le mont vaurroit querre et cercier,
Ne troveroit si vaillant pautonier¹.

Plus loin, au moment où son navire arrive au port, on le voit sauter à la mer :

laisse XX,
vers 897 ss. Cil Pecoulés i estoit, de Val Pue,
Qui plus tost court que vens ne cache nue.
Il saut en mer com ciex qui ne l'escue²,
Il va sous aige ; quant veut amont se rue.
Tost vient en terre et saut sor l'erbe drue.

A la laisse XXII, v. 991, il est désigné avec un titre nouveau : *Dist Piecoulet, li sire de Galierne*.

A la laisse XLI, v. 1943, il devient *Piecoulet, ki de Mont Nuble est nés*, puis on le voit à nouveau sauter à la mer :

A icest mot s'est Piecoulet tornés ;
Onques n'entra en barge ne en nés ;
En le mer saut, deus tors i est tornés,
Plus noe tost ke ne voist ciers ramés...

A la laisse LI, v. 2450 ss., chargé de procéder à l'enlèvement du jeune fils de Rainouart,

En le mer saut, si a un tor torné
Entre deus eves plus tost ke chers ramé ;
Vint a le tor, mais li huis sont baré.
Dit a sen carme et il sont desfremé...

Après l'enlèvement, il rentre à travers la nuit, toutes voiles dehors,

Ains qu'il fust jors est cenz lieues siglés,
Que a Mont Nuble est au main arrivés ;
Mort ert ses freres Auberons li senés.

(vers 3774-6)

¹ Le texte de J. RUNEBERG ici reproduit est celui des mss. de l'Arsenal et de Boulogne.

² Pecoulet court plus vite que le vent qui poursuit la nuée, il saute dans la mer comme le ferait quelqu'un qui ne peut l'éviter.

Né à Montnuble ou à Val-Pue, seigneur de Galierne et frère d'Auberon dans la *Bataille Loquier*, le nain-messager-magicien Pecolet ou Picolet sera dit « de Luitis » dans la seconde partie du *Moniage Rainouart*, où l'on verra d'ailleurs le géant Rainouart le tuer d'une flèche alors qu'une fois de plus il venait de sauter à la mer pour s'enfuir.

L'auteur de la *Bataille Loquier* n'a pas inventé son Pecolet, qu'il dit frère d'Auberon. Comme l'a signalé Gaston Paris, le même personnage monstrueux et surnaturel reparaît, au cours du troisième tiers du XII^e siècle, dans la *Folie Tristan* de Berne¹, où, frère de Bruneheut, il est né d'un morse et d'une baleine, et où son nom, à côté de la forme diminutive secondaire, se présente sous sa forme première, *Picous* (= *Picols*), que ne connaissent plus les quatre chansons de geste citées.

Tristan, déguisé en fou, vient d'arriver chez le roi Marc :

- 155 Mars l'apele, si li demande :
« Fous, com as non ? » — « G'é non Picous ».
— « Qui t'angendra ? » — « Uns galeros ».
— « De que t'ot il ? » — « D'une balaine.
Une suer ai que vos amoine.
La meschine a non Bruneheut.
Vos l'avroiz, et j'avrai Yseut ».
— « Se nos chanjon, que feras tu ? »

Et plus loin, le roi l'invite à cesser ses bourdes :

- 187 — « Or te repose, Picolet.
Ce poise moi que tant fait as,
Lai or huimais ester tes gas. »

Aucun autre texte relatif aux aventures de Tristan et d'Iseut ne fait les mêmes allusions à un mystérieux Picol-Picolet pour qui se serait donné le neveu de Marc.

La même scène se retrouve bien dans la *Folie Tristan* du manuscrit d'Oxford, imitée de la *Folie* de Berne², mais les noms propres ont disparu.

¹ On citera le texte de l'édition de M. Ernest HOEPFFNER, *La Folie Tristan de Berne*. Paris, Belles-Lettres, 1949² (Publ. de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. Textes d'étude. 3).

² On lira maintenant le texte d'Oxford dans l'édition de M. Ernest HOEPFFNER, *La Folie Tristan d'Oxford*, Paris, Belles-Lettres, 1938 (Publ. de la Fac. des Lettres de Strasbourg. Textes d'étude. 8). La question des rapports qui lient les deux « folies » entre elles et aux versions du roman de Tristan a fait l'objet d'un nouvel examen aux pp. 1 ss. de la seconde édition de la *Folie* de Berne, p. p. M. E. HOEPFFNER, qui veut bien signaler les deux articles consacrés à ce poème par M. Jules HORENT dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXV, 1946-7, pp. 21-38, et dans *Le Moyen Age*, 1946, pp. 43-65.

Avec assez de raison, M. Ernest Hoepffner pense « que le roman primitif [aujourd'hui perdu] contenait sans doute une indication de ce genre qu'Eilhart [le traducteur allemand dont le texte est conservé] n'a pas retenue... Les noms de *Picous*, *Picolet* et *Bruneheut* ne figurent dans aucun roman de Tristan. L'auteur les a donc introduits ici de sa propre initiative, obéissant une fois de plus à sa manie des noms propres¹ ». Ailleurs, M. Hoepffner répète, à propos de Picolet, dont il signale pourtant la présence dans le poème provençal de *Fadet Joglar*, où sont cités de nombreux personnages de la littérature française : « Nous ignorons comment et où notre poète a pu le trouver² ». Au sujet de Bruneheut, il écrit : « On aimeraient savoir d'où le poète a tiré le nom de Bruneheut. Il est rare dans les textes littéraires. La *Table des noms propres dans les chansons de geste* n'en donne qu'un seul exemple, de date récente et d'origine savante. Mais le nom figure dans certaines traditions populaires, les « chaussées Bruneheut », nom populaire pour certaines routes romaines, ou dans les noms de lieux : *Brunehaut meis* (dans l'Aisne), en 1265 (A. Longnon, *Les noms de lieu de la France*, 1922, § 965 et 992). La formation de *Bruneheut* (*Brunehildis*) est celle de *Maheut*, *Richeut* — et *Iseut*, à côté de *Brunehaut*, *Mahaut*, *Richaut*³ ».

Il est certain que Bruneheut, dans la *Folie*, comme Auberon dans la *Bataille Loquifer*, sont cités en qualité de magiciens fameux, ce qui n'est pas surprenant pour la sœur et le frère attribués à Picolet⁴.

A l'appui de l'hypothèse de M. Ernest Hoepffner au sujet de la présence de Picol-Picolet dans le premier *Tristan* français, il faut noter que la version en prose du ms. 103, fort archaïque en ce passage, qu'elle doit soit au roman de Béroul soit même au roman primitif, donne pour parents à Tristan fou un roncin et une brebis qui ne sont guère moins merveilleux que le morse et la baleine de la *Folie*⁵. Le propos, dans sa ligne générale, n'est donc pas de l'invention de l'auteur de cette dernière, mais vient du roman, ce qui inciterait à croire que peut-être celui-ci connaissait aussi

¹ Note aux vv. 156 ss.

² Note au v. 156.

³ Note au v. 160. — Sur les traditions populaires relatives à la reine Brunehaut, magicienne et constructrice de chaussées, on se reportera maintenant à l'excellent mémoire de M. Jules VANNÉRUS, *La Reine Brunehaut dans la toponymie et dans la légende*. Bruxelles, 1938 (Acad. Royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres. 5^e série, XXIV, 1938, 6,7).

⁴ Sur les liens qui unissent Brunehaut et Auberon, v. l'étude citée de M. Jules VANNÉRUS. Sur Auberon, v. D. SCHELUDKO, *Neues über Huon de Bordeaux*, dans *Zeitschrift für rom. Phil.*, XLVIII, 1928, pp. 361-397.

⁵ Dans sa note aux vers 156 ss. de la *Folie* de Berne, M. E. HOEPFFNER émet l'idée que le *Roman en Prose* pourrait avoir subi en cet endroit l'influence d'une des « folies ». Cette hypothèse ne peut être retenue. Il s'agit, en effet, de passages

Picol-Picolet. Si l'on se reporte au texte allemand d'Eilhart, on ne trouve rien de semblable au passage correspondant¹, mais on doit se demander pourtant si le parfait messager *Piloise* des vers 7131 ss., bien qu'il ne soit ni un nain ni un magicien, ne devrait pas son nom à une altération, grave mais non pas surprenante chez Eilhart, d'un **Picols* mal lu dans l'original français : on sait que le traducteur allemand répugnait à retenir certains traits merveilleux de son modèle et que, d'autre part, il ne respectait guère les noms propres du texte français².

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, qui expliquerait la rapide célébrité du personnage, il reste qu'à la fin du XII^e siècle était connu un nain-messager-magicien plus ou moins monstrueux du nom de *Picol-Picolet*.

Les talents singuliers de ce frère d'Auberon et de Brunehaut, ainsi que sa petite taille, font penser aux gnomes surnaturels que sont les lutins du folklore. Faut-il rappeler, d'abord, que dans l'*Yvain* de Chrétien de Troyes, deux diables ont pour parents une femme et un *netun*, c'est-à-dire un incubus dont le nom est à l'origine du français *lutin* (*netun*>*nuiton*>*luiton*>*lutin*), mais provient lui-même, selon toute vraisemblance, de Neptune (m), le dieu de la mer ?³ Il y a dans le *Tristan* et dans les poèmes de la « matière de Bretagne » bien d'autres souvenirs de la mythologie celtique et de son au-delà où les dieux, les fées et les lutins vivent tantôt dans des cavernes, tantôt dans des îles lointaines, tantôt aussi au fond même de l'océan.

On peut se demander pourquoi Tristan déguisé en fou de cour se donne pour le nain Picolet, frère de Bruneheut. A propos de l'origine celtique des nains du roman de Tristan, M. Alexander Haggerty Krappe a signalé que, dans la réalité, les cours du moyen âge ont connu de ces nains qui étaient à la fois des conteurs, des faiseurs de tours et des fous⁴.

propres à la version du *Roman en prose* que donne seul le ms. 103 : or, en ces passages, le remaneur s'inspire d'une version archaïque du *Tristan* qui lui a fourni nombre de traits particuliers (notamment le personnage de Camille) et rien n'indique qu'on doive songer à une autre source pour le détail envisagé.

¹ Il s'agit des vers 8787 ss. du romand allemand.

² Paléographiquement une lecture *Pilos* pour *Picols* n'a rien d'étrange. On notera en outre qu'Eilhart change *Camille* en *Gymèle*, *Dinas* en *Tinas*, le nain *Bedalis* en *Nämpetenis*, etc. Sur la liberté avec laquelle les traducteurs allemands traitaient les noms propres de leurs modèles français, on verra, en dernier lieu, l'étude de M. Jean FOURQUET, *Les noms propres du Parzival*, dans les *Mélanges E. Hoepffner*, pp. 245-260.

³ On verra, à propos de *netun* et de Neptune, E. HOEPFFNER, *Les lais de Marie de France*, Paris, Boivin, 1935, pp. 41-2, et Edmond FARAL, *Recherches sur les sources latines des contes et des romans courtois*, Paris, Champion, 1914, pp. 88-90 et p. 358.

⁴ Alexander Haggerty KRAPPE, *Der Zwerg im Tristan*, dans les *Romanische Forschungen*, t. XLV, 1931, pp. 95-99.

D'autre part, dans une étude récente, M. J. M. Telfer a relevé, dans des actes normands datant de 1198 à 1202, plusieurs mentions d'un personnage historique attaché au service du roi Jean et nommé tantôt *Picolfus* tantôt *Willelmus Picol follus noster*¹. M. Telfer croit que ce fou du roi, nommé Guillaume Picol, aurait été le modèle du *Picol-Picolet* de la *Folie Tristan* et des chansons de geste. Cette idée est bien invraisemblable pour qui songe : 1^o aux allusions nombreuses des chansons de geste, qui ne voient pas dans Picolet un fou de cour ; 2^o à la parenté que les textes littéraires établissent entre Picol-Picolet et les magiciens Auberon et Brunehaut ; 3^o à la date du texte perdu où parut pour la première fois le lutin Picol, nécessairement antérieur au quatrième quart du XII^e siècle ; 4^o au fait que, dans les textes, Picol semble ne devenir un fou qu'à partir du propos de Tristan déguisé.

Tout bien pesé, le lutin *Picol-Picolet* était un personnage littéraire avant que ce mot ne fût donné comme surnom à un fou réel de la fin du XII^e siècle. Le témoignage des actes normands où apparaît, vers l'an 1200, ce Guillaume Picol déjà accompagné de son fils Geoffroy, est précieux du fait qu'il reporte avant 1198 et sans doute même jusqu'aux environs de 1170 la célébrité du nain-messager-magicien Picol.

Si l'on déplore la perte du texte littéraire qui a rendu célèbre, dès la seconde moitié du XII^e siècle, le personnage de Picol-Picolet, nous croyons pouvoir fournir l'étymologie de ce mot, considéré alors comme un surnom et non pas comme un prénom admis dans l'usage, puisqu'il est accolé au prénom Guillaume donné d'abord à celui qui devint le fou du roi Jean.

Ce surnom n'est autre chose que le nom commun *picol-pecol*, fréquent dans les textes de la seconde moitié du XII^e siècle et encore vivant, avec des sens voisins de son sens premier, dans nombre de parlers populaires du monde roman.

Le mot, abondamment illustré d'exemples allant du XII^e au XVI^e siècle dans le Dictionnaire de Godefroy, s. v. *pecol* (t. VI, col. 57c), reparaît s. v. *quepol*, qui résulte d'une très curieuse métathèse². La voyelle de la syllabe initiale est le plus souvent notée *e* dans les deux formes, mais elle est *i* en plusieurs cas.

¹ J. M. TELFER, *Picous (Folie Tristan de Berne, line 156)*, dans les *French Studies*, t. V, 1951, pp. 56-61 : en 1198, on lit *Piculfo* ; en 1200, *Willelmo Piculfo et Gaufrido filio ejus* et *Willelmo Picol follo nostro* ; en 1202, *Piculfo*. On voit bien que la désinence latine du mot est empruntée à d'autres noms de personne en *ulfus* par analogie.

² Au v. 7702 du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (éd. Hilka), le texte, fondé sur le manuscrit A, porte *quepouz del lit*, mais on relève aux variantes *pecos* F, *pequols* S, *pecols* TV, *pecous*, CM PR.

Le sens le plus fréquent est « pied d'un lit, d'un fauteuil, d'une chaise, d'un banc ». Voici des exemples empruntés à Godefroy :

Li *pecul* sont d'argent et l'espunde d'esmail
(*Pèler. de Charlem.*, v. 429).

Le lit son ami a trové,
Li *pecol* sont d'or esmeré
(Marie de France, *Yonec*, v. 391).

(Un lit) Dom li *quepou* et li limon
Furent tuit fait d'or arragon¹
(Benoit de Sainte More, *Troie*).

Mes ses liz fist moult a loer:
Un pou fu hauz e coreïz,
Si ne fu mie trop petiz.
D'ivoire furent li limon,
D'argent li chapital en son,
Et li *quipoul* tuit quatre d'or:
Bien valoient un grant tresor.²
(*Athis et Prophilias*).

Godefroy relève aussi, plus tard, le sens « manche de faux » :

Un baston ferré, appelé au pays (chastellenie de Montaigu) un *picouil* de faux (1395, Arch. JJ 148, pièce 821).

Item pour .ii. *picoulx* accres a .iii. pendes (1415, Reg. des recettes Boulogne-sur-Mer, p. 280, Dupont).

Le mot avait un sens ancien, que Godefroy ne relève pourtant que plus tard, au XVII^e siècle et dans certains dialectes, « le pédicule ou pétiole d'une feuille, la queue d'un fruit » :

De l'eau de prunelle ou de *pecouls* de rose (Loys Guyon, *Miroir de Beauté*, II, 135, éd. 1615).

Pecoul, m. The taile, or arse ; and (peculiarly) the staulke steale, or taile of any fruit (Cotgrave, 1611).

¹ Ce passage correspond aux vv. 1553-4 de l'édition Constans, où on lit : dans le texte, *li quatre pecol*; dans les variantes, *quepou*, *quepol*, *chepoul*. Au vers 16533 de l'édition Constans, le mot est, dans le texte, *pecol*, et dans les variantes, *pequol*, *piecoul*, *quepol*.

² Ce passage correspond aux vers 9736-42 de l'édition Hilka, où on lit : dans le texte, *Et li quepol*; dans les variantes, outre le *quipoul* du ms. Add. 16441 du Brit. Museum, une variante *pecoul* (dans quatre mss.) et une variante isolée *postel* (ms. de Stockholm).

Qu'elle (la feuille du mûrier) ne soit ny moite ny flétrie,

Qu'elle soit sans *pecous*,

Que sa couleur ne soit ny noire ny meurtrie

Ny son fruit blanc ou roux.

(Perrin, *Poésies*, p. 74, éd. de 1611).

Godefroy ajoute :

« Velay, Lyonn. et Forez, pecou, picou, pecouei, pied d'un banc, d'une chaise, d'une table, colonne d'un lit, queue ou pédicule d'un fruit ». — Godefroy signale enfin deux autres dérivés : 1. Portion de terre : Je laisse à Jean Stavery, forny, ung *pecou* de cortil a gotte (Test. de 1570, Arch. Spa) ; 2. On lit dans un dictionnaire du XVIII^e siècle : *Pecouls*, s. m., ou petits basins. Nom qu'on donne à des bordures de bois unies, qui servent à encadrer des estampes (PRÉVOST, *Manuel lexiq.*).

Il s'agit, de toute évidence, du latin vulgaire *ped(i)cūllus figurant sous le n° 6351 du *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* de W. Meyer-Lübke :

*PED(i)CŪLLUS « Blattstiel ». Siz. *p̄idikuḍḍu*, a. mail. *pedegollo*, gen. *peigulu*, venez. *pecolo*, emil. *pikól*, friaul. *pekol*; mail. *p̄ikol*, trient. *p̄égol*; bergam. *p̄ekol*, friaul., afrz., prov. *pecol* « Tischbein », « Stuhlbein »; lyon. *p̄ekú* « Stiel einer Frucht », tessin. *pikól*, wallis *p̄ekò* « Schlittenschenkel », astur. *pegollo* « rechter Fuss ». — Mit Suff. W. : pav. *pikú*, mant., *pikanel*. — Ablt. : abruzz. *appekuoyye* « Stiel ». — Mussafia 88 ; M.-L. Rom. Gram. 2, 303 ; Salvioni, SFR 7, 46 ; Zs. 23, 523 ; Thomas, Mél. Havet 520.

On peut supposer que la substitution d'un *i* à l'*e* latin, dans la première syllabe, résulte de l'influence du radical voisin *pic-* qui est à la base de la famille de *pic*, *picot*, *piquer*, etc.

Godefroy VI, 143b, relève aussi le diminutif *picolet*, s. m., « petit crampon qui retient le pêne » :

Et au *picolet* et au pesle entre les deux dens, elle (la serrure) estoit fort rayee (Pièce de 1457, ap. Longnon, *Étude sur Villon*, p. 149).

Que tout pezle que ce appartiendra avoir *picolet*, aye deux piedz rivetz (17 mars 1594, Stat. des serrur., Liv. noir. f° 40, Arch. mun. Montauban).

Noms de lieux : Picolet (Loir-et-Cher), le Picollet (Ain et Savoie), les Picollets (Ain).

Ici encore semble se manifester l'action du mot voisin *pic*, dans la forme et dans le sens du mot¹. Il n'est pas douteux, surtout, que ce dimi-

¹ Il s'agit, de toute évidence, du mot *picolet* de Littré cité plus haut, p. 2, n. 2.

nutif a été fait sur *picol* signifiant ou bien « pétiole d'une feuille », « queue d'un fruit » ou bien « pied de lit, de chaise, etc. », ou bien même « manche de faux ».

Quand on a reconnu dans ces *pecol-picol* et *pecolet-picolet* le terme devenu le surnom de nos textes littéraires, seule reste en question la signification à partir de laquelle ce dernier a été inventé. Il n'est pas facile de choisir. Les deux sens les plus anciens remontent l'un et l'autre, comme le montrent les exemples du *REW*, jusqu'au latin vulgaire et si l'on comprend qu'un nain ait été surnommé « pétiole de feuille, queue de fruit », il ne faut pas oublier que souvent les pieds des meubles figuraient des êtres monstrueux. On se rappellera notamment, à l'appui de cette dernière idée, que le lit merveilleux décrit par Chrétien de Troyes aux vers 7697 ss. du *Conte du Graal* (éd. Hilka), s'il porte une escarboûcle à chacun de ses quatre pieds (les *quepouz* ou *pecouz* du v. 7702), repose sur des nains grimaçants eux-mêmes montés sur quatre roues :

A chascun des *quepouz* del lit
Ot un escharbocle fermé,
Qui randoient si grant clarté
Con quatre cierge bien espris.
Li liz fu sor gocez assis
Qui mout rechignoient lor joes,
Et li gocet sor quatre roes
Si isneles et si movanz
Qu'a un seul doi par tot leanz
De l'un chief jusqu'à l'autre alast
Li liz, qui un po le botast. (7702-7712).

Pecol-Picol peut donc avoir été appelé de ce nom parce que sa taille évoquait la petitesse du pétiole ou parce que sa tournure faisait penser au pied sculpté d'un meuble.

Le changement de *Pecolet-Picolet* en *Pacolet*, qui semble s'être produit d'abord dans *Valentin et Orson* (en même temps que le lutin était nanti d'un cheval magique) et qui n'a d'ailleurs pas affecté *picol-pecol*, pourrait avoir son point de départ dans un double rapprochement avec le prénom *Pâques* et avec les prénoms à suffixe *-olet* du type *Nicolas-Nicolet*. Rien, cependant, n'impose cette explication, car on trouve déjà dans les *Enfances Vivien* une variante *Pincelet* et, d'autre part, dans le *Moniage Rainouart*, après la mort de Pecolet, le poète lui donne un successeur *Randolet*. L'a de Pacolet est peut-être dû à la fantaisie de l'auteur de *Valentin et Orson*.

Reste le français moderne *pacolet* « cheville ». S'agit-il de la cheville du cheval de Pacolet ? On comprendrait mal ce changement de sens. Il faut voir, plutôt, dans le moderne *pacolet* « cheville », le *picolet* « crampon »

du XV^e siècle, influencé dans sa forme par le mot *Pacolet* installé à côté de l'ancien *Picolet*.

Malgré quelques incertitudes résultant des insuffisances de la documentation, il est donc possible maintenant de suivre toute l'histoire qui va du lat. vulg. *ped(i)culus jusqu'au wallon *pâcolêt*, d'une part, et jusqu'au français moderne *pacolet*, d'autre part.

Par deux fois, au cours de cette histoire, on voit intervenir la volonté d'un écrivain : 1^o quand le nain-messager-magicien d'un roman du XII^e siècle est baptisé *Pecol* et *Pecolet* (ou *Picol-Picolet*) ; 2^o quand ce nain-messager-magicien est rebaptisé *Pacolet* et nanti d'un cheval volant, au XV^e siècle, par le remanieur de *Valentin et Orson*, qui pille à la fois les chansons tardives de la geste d'Orange et le roman de *Cléomadès*.

Ce que l'on devine pour la naissance de *Herla-Herlekin*, puis pour celle d'*Arlequin* lui-même, on peut le voir ici pour *Pecol* d'abord, mais surtout pour le plus récent *Pacolet*, dont la fortune folklorique a pourtant été brillante, puisqu'en Wallonie le mot est redevenu un nom commun : *Il a l' pâcolêt*.

Maurice DELBOUILLE.

TABLE DES NOMS D'AUTEURS

BOSLY, Jean, <i>Zanzan-Sabots-d'Ôr à payis dès sotés</i>	48
DELBOUILLE, Maurice, Notes de philologie et de folklore :	
1. La légende de Herlekin	105
2. Les origines du lutin Pâcolèt	131
DURBUY, Joseph, Quatre extraits de <i>Copales èt djavês</i> :	
<i>Sus 'ne plantche</i>	39
<i>Faro</i>	40
<i>Tchësse ës rats</i>	41
<i>Handèle</i>	41
GEERTS, Charles, Six extraits de <i>Lès Pinchêtes</i> :	
<i>Quand nos nos r'poûzons à scrène</i>	44
<i>Èl chèf a r'lèvè s' baguète</i>	44
<i>Léchèz mori vo mangn dins l' miène</i>	45
<i>Èl nût' sans bèle qui m' sake à l'uche</i>	46
<i>Tant qu' vo sèle à l'églîche</i>	46
<i>D'ai twâs places èyè twâs tch'minéyes</i>	47
HOHLWEIN, N., Les concours de la Société	
— Rapport du jury permanent sur la littérature dramatique (26 ^e , 27 ^e et 28 ^e concours) de 1940 à 1952	30
RENARD, Edgard, <i>Dj'han l' troufleù</i>	
— <i>Lès mây-contints</i>	95
WARLAND, J., Éditorial	
	5

TABLE DES MATIÈRES

Editorial	5
------------------------	---

PARTIE ADMINISTRATIVE

Les concours de la Société :

Concours de 1937 : Résultats	7
Concours de 1938 : Pièces reçues	8
Concours de 1938 : Résultats	9
Concours de 1939 : Pièces reçues	10
Concours de 1939 : Résultats	12
Concours de 1940 : Pièces reçues	12
Concours de 1940 : Résultats	14
Concours de 1941	15
Concours de 1942 à 1945 : Pièces reçues	15
Concours de 1942 à 1945 : Résultats	17
Concours de 1946 (et 1941) : Pièces reçues	19
Concours de 1946 (et 1941) : Résultats	20
Concours de 1947 : Pièces reçues	21
Concours de 1947 : Résultats	23
Concours de 1948 : Pièces reçues	24
Concours de 1948 : Résultats	25
Concours de 1949 : Pièces reçues	26
Concours de 1949 : Résultats	27
Concours de 1950 : Pièces reçues	28
Concours de 1950 : Résultats	28
Concours de 1951 : Pièces reçues	29
Littérature dramatique de 1940 à 1952. Rapport du jury permanent, par N. HOHLWEIN	30

TEXTES DIALECTAUX

Quatre extraits de *Copales èt djavés*, par Joseph DURBUY :

<i>Sus 'ne plantche</i>	39
<i>Faro</i>	40
<i>Tchèsse ds rats</i>	41
<i>Handèle</i>	41

Six extraits de *Lès Pinchêtes*, par Charles GEERTS :

<i>Quand nos nos r'poûzons à scrène</i>	44
<i>Èl chèf a r'lèvè s' baguète</i>	44
<i>Léchèz mori vo mangn dins l' miène</i>	45
<i>Èl nût' sans bèle qui m' sake à l'uche</i>	46
<i>Tant qu' vo sèle à l'églîche</i>	46
<i>D'ai twâs places èyè twâs tch'minéyes</i>	47
<i>Zanzan-Sabots-d'Or à payis dès sotê</i> s, Conte enfantin, par Jean BOSLY	48
<i>Dj'han l' troufleû</i> , par Edgard RENARD	95
<i>Lès mây-contints</i> , par Edgard RENARD	101

ÉTUDES ET COMMUNICATIONS

Notes de philologie et de folklore, par M. DELBOUILLE :

1. La légende de Herlekin	105
2. Les origines du lutin Pâcolêt	131

Table des noms d'auteurs 145

Table des matières 146





